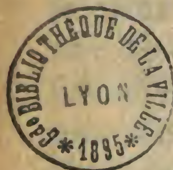
LA VERITÉ DE L'HISTOIRE DE JUDITH.

PAR

Dom BERNARD DE MONTFAUCON,
Religieux Benedictin de la Congregation de S. Maur.

Ex libris Nicolai Denis. 1719.





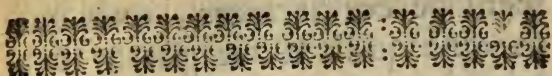


A PARIS,

Chez SIMON LANGRONNE, ruë S. Victor, au Soleil Levant.

M. DC. XC.

Avec Approbation & Privilege.



PREFACE.

L'Histoire de Judith a toujours passé pour une des plus embarrassées de l'Ecriture. Il n'en faut point d'autre preuve que le grand nombre de manieres differentes dont les Interpretes l'ont expliquée, & qui au lieu de l'éclaircir, l'ont renduë plus obscure qu'elle n'étoit auparavant. Les Protestans, pour se tirer de toutes les difficultez ont dit que ce Livre n'est qu'une fiction ou une parabole; quelques-uns d'entre eux ont assuré que c'est une Tragedie, où les noms ont quelque rapport dans leur signification aux Acteurs à qui l'on les applique. Il y a même des Catholiques de nos jours qui semblent ne pas s'éloigner du senti-

ment de ces derniers, quoi qu'il paroiſſe qu'ils n'ont gueres examiné leurs preuves, & qu'ils s'en ſont rapportez à leur bonne foi.

Cette grande diverſité de ſentimens forma d'abord dans mon eſprit comme une épaiſſe nuée que je croïois ne pouvoir jamais diſſiper; & je ſerois toûjours demeuré dans les tenebres, ſi je n'avois lû que les Commentaires. Mais la frequente lecture du Livre de Judith, & des endroits de l'Ecriture, qui pouvoient ſervir à ſon éclairciſſement, jointe à celle d'Herodote, me deſabuſa enfin, & je reconnus clairement que ce Livre s'accorde fort bien avec les autres hiſtoires de la Bible, & avec celle du plus excellent des anciens Hiſtoriens. Je communiquay mes découvertes à des perſonnes intelligentes, qui jugerent que je devois en faire part au public.

C'eſt donc à leur ſollicitation que j'entreprens d'éclaircir l'hiſtoire de Judith, & de prouver qu'elle eſt tres-veritable ſelon le ſens litteral.

Voici la methode que j'obſerve dans cet Ouvrage. Je le diviſe en trois Parties. Dans la premiere j'écris l'hiſtoire de Judith, tirée de la Vulgate & du Texte Grec, qui m'a fourni quelques faits remarquables qui ne ſe trouvent point dans la Vulgate. Pour en donner une connoiſſance plus exacte, je la commence à la fondation de l'Empire des Medes par Dejocés, & je la finis à la défaite & à la priſe d'Aſtyagés, par laquelle cet Empire paſſa aux Perſes. De ſorte que l'on trouvera ici toute l'hiſtoire de la fameuſe Monarchie des Medes. C'eſt pourtant ſans ſortir de mon ſujet, puis qu'il n'y a aucun des Rois Medes, dont l'hiſtoire ne puiſſe ſervir à l'é-

claircissement de celle de Judith: car ſans parler de pluſieurs autres rapports que ces hiſtoires ont enſemble, il ſuffit de remarquer que de quatre Rois qui ont tenu l'Empire des Medes, les trois premiers ont paſſé dans l'eſprit de divers Auteurs pour l'Arphaxad du Livre de Judith. Il eſt donc neceſſaire de rapporter les actions de ces Princes, afin que le Lecteur puiſſe juger lequel des trois eſt le vrai Arphaxad, & ſi nous avons raiſon d'aſſurer que c'eſt Phraortés ou Aphraartés.

Dans la ſeconde Partie je donne des preuves de ce que j'ai avancé dans la premiere, & j'explique tous les faits qui ont beſoin d'être éclaircis. La plus grande difficulté eſt d'accorder l'hiſtoire de Judith avec celle des Aſſyriens & des Medes. Cela nous engage à examiner quelle eſt la veritable hiſtoire de ces deux nations, & à

faire une assez longue critique d'Herodote & de Ctesias, qui sont les sources où tous les Auteurs ont puisé ce qu'ils en ont dit. Ces deux Historiens sont si opposez, qu'il faut necessairement que l'un d'eux ait agi de mauvaise foi. Ainsi le Lecteur ne doit pas être surpris, si je m'étens sur ce point, qui est fort important pour mon sujet.

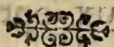
Dans la troisiéme je fais voir que le Livre de Judith n'est pas une fiction, une parabole, ou une Tragedie, mais une histoire tres-veritable selon le sens litteral.

J'espere que ce que nous dirons dans les deux dernieres Parties, fera aisément remarquer qu'on a pretendu sans raison que ce Livre n'étoit qu'une parabole. Cela pourra encore servir de précaution pour les autres Livres de l'Ecriture, comme ceux de Job & de Tobie, qu'on a aussi voulu ranger parmi les pa-

raboliques. Il faut toujours être extrémement reſervé, quand il s'agit d'introduire un ſentiment opposé à ce que tous les Auteurs Eccleſiaſtiques ont dit pendant quinze ou ſeize ſiecles ſur une matiere ſi importante. Que s'il étoit jamais permis d'avancer quelque choſe de nouveau ſur la verité des Livres ſaints, au moins faudroit-il avoir peſé tout ce qu'on peut dire pour & contre. Car tant que l'on n'a qu'une mediocre connoiſſance des choſes, on doit toujours ſuppoſer qu'il y a des raiſons fortes, que l'on ignore, qui appuyent le ſentiment commun de l'Egliſe & de l'Antiquité.

La liberté que l'on a chez les Proteſtans, de dire ce que l'on veut ſur ces matieres, a fait que ſur de ſimples conjectures pluſieurs d'entr'eux ont décidé de l'autorité & de la verité des Livres ſaints. Mais les Catholiques,

qui ont des regles plus certaines, & qui font profession de s'attacher inviolablement à la Tradition de l'Eglise, ne devroient jamais favoriser des opinions de cette nature. Leur exemple peut beaucoup nuire à un grand nombre d'esprits ou foibles ou temeraires: car la foi des premiers peut être ébranlée par ces sortes de propositions: & les autres peuvent pousser trop loin les conjectures d'autruy, quoique peu fondées; ce qui peut avoir des suites tres-dangereuses. Il est toujours plus seur de s'arrêter au témoignage constant des anciens Peres, que de suivre ces nouveautez: *Ne transgrediaris terminos antiquos, quos posuerunt patres tui.* Prov. 22. v. 28.



APPROBATION.

J'Ay lû pour Monſeigneur le Chancelier un Livre qui porte pour titre, *La verité de l'Hiſtoire de Judith*. En Sorbonne le 16. Decembre 1689.

PIROT.



TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

Où l'on écrit l'histoire de Judith, avec les faits qui la precedent & qui la suivent ; ce qui comprend toute l'histoire de l'Empire des Medes.

CHAPITRE PREMIER.

SECONDE PARTIE.

Où l'on donne des preuves des faits rapportez dans la premiere.

TROISIE'ME PARTIE.

Où l'on fait voir que le Livre de Judith est une histoire veritable, & non pas une histoire énigmatique ou parabolique.

Fin de la Table des Chapitres.

LA



LA VERITÉ DE L'HISTOIRE DE JUDITH.

PREMIERE PARTIE.

Où l'on écrit l'Histoire de Judith, avec les faits qui la précedent & qui la suivent, ce qui comprend toute l'Histoire de l'Empire des Medes.

CHAPITRE PREMIER.

Fondation de l'Empire des Medes, par Dejocés, qui bâtit la ville d'Ecbatane.

LES [a] Assyriens qui avoient tenu durant plusieurs siecles l'Empire de l'Asie, commencerent à s'affoiblir par la

a *Herodot. Clio. c. 95. & seq.*

revolte de divers peuples. Les Medes furent les premiers qui secoüerent le joug, & nonobstant les efforts que les Assyriens firent d'abord pour les reduire, ils se maintinrent quelque temps dans la liberté qu'ils avoient acquise par leur valeur. Mais cette liberté se changea bien-tôt en licence, & la foiblesse de leur gouvernement les jetta dans une espece d'anarchie beaucoup pire que leur premiere servitude. Le vol, la violence & l'injustice regnoient par tout, parce qu'il n'y avoit personne qui eut ou assez de force pour les reprimer, ou assez d'autorité pour les punir. Mais tous ces desordres donnerent enfin lieu à l'établissement d'un Empire qui rendit l'Etat plus florissant qu'il n'avoit jamais été.

La nation des Medes étoit alors divisée en six Tribus, qu'on appelloit, les Buses, les Paretace-

niens, les Struchates, les Arizantes, les Budiens, & les Mages. Presque tous ces peuples habitoient dans des villages, lors que Dejocés, fils de Phraortés, Mede de nation, érigea l'Etat en Monarchie. Cét homme voyant les grands desordres qui se passoient dans toute la Medie, resolut de profiter de ces troubles, & commença d'aspirer à la Royauté. Il avoit grande reputation dans son païs, & il y passoit pour un homme, qui non seulement étoit fort reglé en ses mœurs, mais qui avoit aussi toute la prudence & toute l'équité necessaire pour gouverner.

Dés que Dejocés eut formé le dessein de monter sur le trône, il affecta de faire éclater plus que jamais les belles qualitez qu'on avoit déja remarqué en lui : ce qui lui reüssit si heureusement, que les habitans du village où il demeu-

roit, l'établirent leur Juge. Il s'acquitta de cette charge avec beaucoup de ſageſſe, & ſes ſoins eurent tout le ſuccez que l'on avoit eſperé, car il reduiſit les habitans de ce village à vivre avec plus de retenuë qu'à l'ordinaire. Ceux des autres villages, que les deſordres continuels empéchoient de vivre en repos, voyant le bon ordre que Dejocés avoit mis dans celui dont il avoit été établi Juge, commencerent à s'addreſſer à lui pour le faire arbitre de leurs differents. Et la reputation de ſon équité augmentant tous les jours, tous ceux qui avoient quelque affaire de conſequence venoient à Dejocés pour trouver en lui un Juge équitable qu'ils auroient cherché inutilement ailleurs.

Lors qu'il ſe vit ſi avancé dans ſes deſſeins, il jugea qu'il étoit temps de faire joüer les derniers reſſorts pour arriver à ſon but. Il

ſe retira donc feignant d'être accablé de la foule de ceux qui venoient à lui de toutes parts, & il ne voulut plus exercer l'office de Juge, quelque inſtance que fiſſent ceux qui aimoient le bien & le repos public. Il diſoit à ceux qui s'addreſſoient à lui que ſes affaires domeſtiques ne lui permettoient pas de s'appliquer à celles des autres.

La licence qui avoit été quelque peu de temps reprimée par les ſoins de Dejocés, commença à regner plus qu'auparavant dés qu'il ne voulut plus ſe mêler d'affaires, & le mal augmenta ſi fort, que les Medes furent obligez de s'aſſembler pour déliberer ſur les moyens de remedier au deſordre. Dejocés qui vit bien que les choſes ſe diſpoſoient ſelon ſes deſirs, envoya ſes Emiſſaires à cette aſſemblée, aprés les avoir inſtruits de ce qu'ils avoient à faire pour

porter les Medes à l'élire pour leur Roi.

Quand on vint à propoſer des expediens pour arrêter le cours de tant de maux, les Emiſſaires de Dejocés repreſenterent à leur tour, que ſi l'on ne changeoit entierement la face de la Republique, le païs deviendroit inhabitable: que le ſeul moyen de remedier au deſordre, étoit d'élire un Roi, qui eut l'autorité de reprimer la violence, & de faire des loix pour le gouvernement: & qu'ainſi chacun pourroit s'appliquer en paix à ſes affaires; au lieu que l'injuſtice qui regnoit par tout les alloit obliger de quitter le païs. Cét avis fut univerſellement approuvé, & tous jugerent qu'il n'y avoit point de remede plus efficace au mal préſent, que d'ériger l'Etat en Monarchie. Il ne fut donc plus queſtion que d'élire un Roi, & on ne déli-

bera pas long-temps là-deſſus, car tous demeurerent d'accord qu'il n'y avoit point dans la Medie un homme auſſi capable de regner que Dejocés ; de ſorte qu'il fut élû Roi d'un commun conſentement.

Dés que Dejocés fut monté ſur le trône, il fit bien voir qu'on ne s'étoit pas trompé dans le choix qu'on avoit fait, & qu'il étoit vraiment orné de toutes les vertus royalles. Il voulut d'abord joindre à la qualité de Roi toutes les marques qui ont accoutumé de diſtinguer les Monarques, & de les rendre redoutables aux particuliers. Il obligea les Medes à lui bâtir un Palais magnifique au lieu qu'il leur marqua ; il le fit tres-bien fortifier, & il choiſit ceux d'entr'eux qu'il jugea les plus propres pour être ſes Gardes.

Aprés qu'il eut ainſi pourveu à ſa ſûreté, il s'appliqua à polir les

Medes, qui ayant accoûtumé de vivre à la campagne, & dans des villages, presque sans loix & sans police, avoient contracté une humeur tout-à-fait sauvage. Il leur commanda de bâtir une ville, désignant lui-même le lieu & le plan des murailles. Il fit faire sept enceintes de murs, disposées en telle sorte, que la premiere en dehors n'empêchoit pas qu'on ne vit le parapet de la seconde, & la seconde n'ôtoit pas la veuë de celui de la troisiéme, & ainsi des autres. La situation du lieu aidoit fort à cela, car c'étoit une colline qui s'élevoit également de tous côtez. Dans la derniere & la plus petite des enceintes étoit le Palais du Roi avec tous ses tresors; dans la sixieme qui joignoit celle-là, il y avoit plusieurs appartemens pour ses domestiques. Et les entre-deux des cinq autres enceintes étoient destinez à loger le peuple.

L'aſpect de cette ville avoit quelque choſe de fort magnifique ; car outre que la diſpoſition de ſes murs faiſoit une eſpece d'amphitheatre, les differentes couleurs dont on avoit peint les parapets formoient une tres-agreable diverſité. Celui de la premiere enceinte étoit blanc ; celui de la ſeconde étoit peint de noir ; celui de la troiſiéme d'un rouge ponceau ; celui de la quatriéme de bleu ; celui de la cinquiéme d'un rouge jaunâtre ; celui de la ſixiéme étoit argenté ; & celui de la ſeptiéme étoit doré. La premiere & la plus grande enceinte étoit à peu prés de la grandeur d'Athenes.

Aprés que la ville eut été bâtie, & que Dejocés eut obligé une partie des Medes à s'y établir, il s'appliqua tout entier à dreſſer des loix pour le bien de l'Etat. Pour rendre l'autorité royalle plus re-

doutable, il défendit au peuple de s'approcher de ſa perſonne; il ne vouloit pas même qu'aucun d'entre le peuple le vit: mais quand on avoit quelque choſe à lui communiquer, il falloit s'addreſſer à des Officiers qui rapportoient au Roi ce qu'on leur avoit dit. Il défendit auſſi à ſes domeſtiques de rire ou de cracher en ſa preſence.

Cét habile politique fit ces loix pour s'aſſurer la couronne; car s'il eut été permis aux Medes de s'approcher de lui, ou d'agir avec quelque familiarité en ſa preſence, il s'en ſeroit peut-être trouvé qui remarquant en Dejocés moins de force de corps, ou moins d'étenduë d'eſprit qu'ils ne croyoient en avoir eux-mêmes, auroient pû concevoir du mépris pour lui, & former des deſſeins contre cette autorité naiſſante. Mais demeurant ainſi caché aux yeux du peuple, & ne ſe faiſant connoître que

par les ſages loix qu'il établiſſoit, il s'attiroit le reſpect & l'eſtime de ſes ſujets.

Il ordonna auſſi que ceux qui auroient des differents à vuider mettroient par écrit leurs raiſons de part & d'autre, & les lui envoiroient, afin qu'il pût juger ſur les pieces des deux parties: ce qu'il faiſoit avec toute l'équité poſſible.

Comme pluſieurs d'entre les Medes ſe reſſentoient encore de la licence où ils avoient vécu avant qu'on eut creé un Roi, Dejocés eut grand ſoin de châtier cette ſorte de gens, & dés que quelqu'un avoit commis quelque crime, il le faiſoit amener, & vouloit qu'on le punit devant lui. Et afin que rien n'échapât à ſa connoiſſance, il avoit des eſpions qui venoient lui rapporter tout ce qui ſe paſſoit dans le païs de ſa domination.

Ce Prince fut si occupé à polir la nation des Medes, & à faire des loix pour le gouvernement, qu'il n'entreprit jamais rien sur ses voisins, quoique son regne fut fort long ; car il mourut aprés avoir regné cinquante-trois ans.

CHAPITRE II.

Phraortés ou Arphaxad, subjugue plusieurs nations. Il bâtit la premiere enceinte des murs d'Ecbatane. Il est enfin défait & pris par le Roi des Assyriens, qui le fait mourir cruellement.

APrés la mort de Dejocés, son fils Phraortés ou * Aphraartés que l'Ecriture appelle Arpha-

* C'est ainsi que l'appelle Eusebe, Chron. Grec. & Geor. Syncelle.

xad, lui ſucceda. Ce Prince qui étoit d'une humeur fort belliqueuſe, ne ſe contentant point du Royaume de la Medie que ſon pere lui avoit laiſſé, attaqua les Perſes ; & les ayant vaincus dans un grand combat, il les aſſujetit à ſon Empire. Comme les deux nations des Medes & des Perſes étoient tres-vaillantes & tres-nombreuſes, la puiſſance de Phraortés s'accrût merveilleuſement par leur union : & ſon ambition le portant toûjours à faire de nouvelles conquêtes, il attaqua les nations voiſines les unes aprés les autres ; en ſorte qu'il ſe rendit le maître de preſque toute l'Aſie.

Son inclination pour la guerre ne l'empêcha point de faire paroître ſa magnificence, par les belles & fortes murailles qu'il fit

Vide Judith. c. 1. Text. Græc. c. 1. Herodot. Clio. c. 102.

bâtir à Ecbatane. Car ſoit que ſon pere n'eût pas achevé la premiere enceinte, ſoit que l'ayant achevée Phraortés l'ait fait rebâtir plus magnifiquement ; il eſt ſûr qu'il a fait bâtir une enceinte de murs à Ecbatane, quoi qu'il n'ait pas été le premier fondateur de cette Ville.

Il ſe ſervit pour cet ouvrage de pierres de taille larges de trois coudées, & longues de ſix. Il fit faire les murailles de ſoixante & dix coudées de hauteur, & de cinquante coudées de largeur. Les tours étoient hautes de cent coudées, & larges de ſoixante, & elles ſortoient hors d'œuvre de vingt pieds de chaque côté. A ces tours il y avoit des portes qui étoient hautes de ſoixante & dix coudées, & larges de quarante. Ce Prince fit faire les portes d'une ſi prodigieuſe grandeur, afin que ſes troupes de cavallerie &

d'infanterie pûssent sortir de la Ville en quelque ordre de bataille.

Phraortés, qui jusqu'alors avoit été le plus grand & le plus heureux Prince de la terre, s'éleva beaucoup de tant d'heureux succés. La magnificence de ses bâtimens, le grand nombre de ses victoires, la puissance de ses armées, & la multitude de ses chariots, lui enflerent extrémement le cœur; & son ambition le porta à entreprendre une guerre qui lui fut enfin tres-funeste. Ce fut les Assyriens qu'il attaqua, esperant que s'il pouvoit domter cette nation, il n'y auroit plus rien qui pût resister à ses armes.

Ce peuple qui avoit autrefois dominé sur toute l'Asie, se trouvoit alors extrémement affoibli par la revolte de plusieurs nations qui lui avoient été autrefois

ſoumiſes. Les Medes, comme nous avons déja dit, avoient été les les premiers à ſecoüer le joug, & la défaite de Sennacherib ébranla tellement cet Empire, qu'il ne pût jamais ſe rétablir dans ſon premier éclat. Mais comme il y avoit dans l'Aſſyrie de puiſſantes Villes, & un tres-grand nombre de peuple, ils étoient encore aſſez forts pour ſe ſoûtenir contre leurs voiſins.

Nabucodonoſor Roi d'Aſſyrie, ſe voyant attaqué par Phraortés, aſſembla une grande armée de tous les peuples qui habitoient dans les montagnes, de ceux qui demeuroient le long de l'Euphrate, du Tigre, & de l'Hydaſpe fleuves d'Aſſyrie, & des ſujets d'Erioc Roi des Eliciens. Mais comme ſon ennemi avoit auſſi une tres-puiſſante armée, composée de troupes fort aguerries & accoûtumées à vaincre; apprehen-

dant que le ſuccés de cette guerre ne lui fut pas avantageux, il demanda ſecours à un grand nombre de nations qui avoient autrefois été ſoumiſes à l'Empire des Aſſyriens.

a Il envoya donc des Ambaſſadeurs aux Perſes & à pluſieurs autres nations de l'Orient, aux peuples de la Cilicie, de Damas, du Liban, de l'Antiliban, & à ceux qui habitoient le long de la mer. Aux peuples du Carmel, de Galaad, de la haute Galilée, & de la plaine d'Eſdrelon: à ceux de Samarie, à ceux de delà le Jourdain: aux peuples de Jeruſalem & des environs, aux Egyptiens, & aux Ethiopiens. Mais tous ces

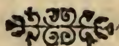
a La Vulgate dit qu'il envoya des Ambaſſadeurs à tous ces peuples aprés la victoire; mais le Texte Grec qui dit qu'il leur envoya demander du ſecours avant de donner bataille, ſemble plus naturel. On pourroit accorder les deux en diſant qu'il y envoya devant & aprés ſa victoire.

peuples refuserent avec mépris de venir à son secours, & chasserent ses Ambassadeurs avec ignominie, témoignant bien qu'ils ne craignoient plus cét Empire qui avoit autrefois tenu la plûpart d'entr'eux dans une dure servitude.

Le Roi d'Assyrie fut extrémement irrité de se voir traité si indignement par ceux qui avoient autrefois été sujets de ses ancestres ; & il jura par son trône & par son regne, qu'il se vengeroit de toutes ces nations, & qu'il les passeroit au fil de l'épée. Il se disposa ensuite au combat avec ce qu'il avoit de troupes, dans la plaine de Ragau ; ce fut là où se donna cette grande bataille qui fut tres-funeste à Phraortés : car il fut défait, sa cavalerie prit la fuite, ses chariots furent renversez & mis en désordre, enfin Nabucodonosor remporta une vic-

toire entiere. Profitant de la déroute des Medes, il entra dans leur païs, se rendit le maître des villes, il poussa ses conquestes jusques à Ecbatane, emporta d'assaut ses tours & ses murailles, il donna la ville au pillage à ses soldats, & la dépoüilla de tous ses ornemens.

L'infortuné Phraortés, qui s'étoit sauvé dans les montagnes de Ragau, tomba enfin entre les mains de Nabucodonosor, & ce cruel Prince le fit mourir à coups de javelot. Aprés cela il s'en retourna à Ninive avec toute son armée, qui étoit encore fort nombreuse, & il fut quatre mois entiers à se donner du plaisir & à faire bonne chere avec tous ceux qui l'avoient accompagné dans cette expedition.



CHAPITRE III.

Le Roi d'Aßyrie envoye Holoferne avec une puiſſante armée ; pour ſe venger de ceux qui avoient refuſé de le ſecourir. Progrés de ce General, & ſes cruautez.

NAbucodonoſor enflé d'un ſi heureux ſuccés, voulant ſe venger des peuples qui avoient refuſé de venir à ſon ſecours, aſſembla ſon Conſeil pour déliberer ſur les moyens de les domter, & pour lui communiquer le deſſein qu'il avoit de ſoûmetre toute la terre à ſon Empire. L'aſſemblée ſe rendit aux volontez du Prince, & reçût avec applaudiſſement la propoſition qu'il

V. Judith. c. 2. & 3. Text. Gr. c. 2. & 3.

avoit fait de s'aſſujetir tout le monde. Cet orgueilleux Prince commanda à Holoferne General de ſes armées, de marcher du côté d'Occident avec une armée de ſix vingts mille hommes de pied & de douze mille chevaux, compoſée de l'élite de ſes troupes: de faire ſommer tous les peuples qui ſe rencontreroient ſur ſa route de ſe ſoumettre à ſa puiſſance, & de leur faire ſçavoir qu'il marcheroit en perſonne aprés lui, & qu'il mettroit à feu & à ſang tous ceux qui n'auroient pas obeï à ſes commandemens. Il lui donna des ordres exprés de traiter ſans pitié ceux qui avoient refuſé de lui envoyer du ſecours; de faire piller & ravager leur païs, & de le remplir de ſang & de carnage.

Holoferne aſſembla donc tous les Officiers des armées des Aſſyriens, il choiſit ſix-vingts mille

hommes de pied & douze mille chevaux d'entre toutes les troupes, & donna ses ordres pour la marche. Il fit aller au devant tout son bagage, où il y avoit un nombre innombrable de chameaux, ânes, mulets, avec toutes les provisions necessaires ; & de grands troupeaux dei bœufs, de moutons, & de chevres. Il commanda qu'on preparât des magazins de blé dans la Syrie, & prit avec lui des sommes immenses d'or & d'argent.

Aprés être sorti de l'Assyrie, il vint aux grandes montagnes d'Angé, situées à gauche de la Cilicie, & il se campa tout auprés à un lieu nommé Baitillet. Il se rendit maître de tous les châteaux & de toutes les forteresses. Il prit d'assaut la celebre ville de Melithe dans la Cappadoce : il défit les Lydiens. Il ravagea tous les environs de Tharse, & de là il vint au païs

des Iſmaëlites ou Arabes, qui ne furent pas mieux traitez que les autres.

Ce General repaſſa enſuite l'Euphrate, & vint en Meſopotamie, où il ſe ſaiſit de toutes les villes qui ſe rencontrerent ſur ſa marche: il paſſa de nouveau le même fleuve, & il emporta toutes les places qui êtoient depuis le torrent d'Abrona juſques à la mer. En un mot, il ſe rendit le maître du païs qui eſt depuis la Cilicie juſques à Japhet dans l'Arabie du côté du midy. Il attaqua les Madianites, ravagea leur païs, brûla toutes leurs tentes, emmena leurs beſtiaux, fit tous les hommes priſonniers, & paſſa au fil de l'épée tous ceux qui lui firent la moindre reſiſtance.

Il traita encore plus cruellement ceux de Damas, car il entra dans leur païs au temps de la moiſſon, & ne ſe contentant pas

de brûler tous les blés, & de faire couper tous les arbres, & toutes les vignes; il voulut encore exercer sa rage sur tous les bestiaux à laine & à corne, qu'il fit égorger : il pilla & ruina toutes les villes, & pour comble d'inhumanité, il fit tuer toute la jeunesse.

Le bruit de ces expeditions, & de tant de cruautez, jetta l'épouvante & la terreur dans tous les païs voisins : Ceux de Tyr, de Sidon, de Sur, d'Ocina, de Jemnaan; comme aussi ceux d'Azot & d'Ascalon, & generalement tous ceux qui habitoient le long de la mer furent saisis d'effroi : & la crainte d'un traitement semblable fit que ceux-là, aussi-bien que les Rois & les Princes de toutes les Villes & de tous les païs de la Syrie, de la Mesopotamie, de la Syrie-Sobal, de la Libye, & de la Cilicie, envoyerent

rent des Ambaſſadeurs à Holoferne, pour l'aſsûrer de leur ſoumiſſion au Roi des Aſſyriens: & pour lui offrir toutes leurs richeſſes & leurs perſonnes même, pour être employées où il voudroit. Holoferne, pour ne leur donner pas le temps de ſe repentir des offres qu'ils venoient de faire, deſcendit des montagnes où il étoit campé, & marcha vers le rivage de la mer. Il ſe rendit maître de toutes les villes, & y mit garniſon. Il prit de leurs habitans ceux qu'il jugea les plus braves & les plus propres à la guerre, pour renforcer ſon armée.

L'épouvante étoit ſi grande par tout, que les Magiſtrats & les principaux Bourgeois de toutes les villes ſortoient au devant de lui avec tout le peuple, & le recevoient en lui preſentant des couronnes; & pour lui faire croire

qu'ils avoient de la joïe de son arrivée, ils dansoient en sa presence au son des tambours & des flûtes. Mais tout cela ne fut pas capable d'adoucir sa cruauté: car il ne laissa pas de détruire leurs villes & de couper leurs bois sacrez: ce qu'il faisoit pour obéïr au Roi Nabucodonosor, qui lui avoit commandé d'exterminer tous les dieux de la terre, afin qu'il fût seul appellé dieu par toutes les nations qu'il assujetiroit à sa puissance.

Aprés qu'il eut ainsi reduit tout le rivage de la mer, il alla dans la Syrie-Sobal, dans l'Apamée & dans la Mesopotamie, pour se saisir de ces païs, dont les Princes s'étoient venus offrir à lui. Aprés cette marche il vint au païs d'Idumée, & de là il s'alla camper entre Gabaa & Scythopolis, où il demeura un mois entier, pour rassembler son armée, & pour

donner temps à tous ſes gens de le venir joindre.

Chapitre IV.

Les Iſraëlites ſe diſpoſent à ſe défendre contre Holoferne. Ils ont recours à Dieu, & tâchent de fléchir ſa miſericorde par la priere & par le jeûne.

LEs Iſraëlites aïant appris les expeditions d'Holoferne, & les grandes cruautez qu'il exerçoit ſur tous les peuples qu'il avoit ſubjuguez ; & ſçachant auſſi que ce General ruinoit tous les temples qu'il trouvoit, ils furent ſaiſis d'épouvante. Ils apprehendoient avec grand ſujet qu'il ne fît à Jeruſalem, & au Temple du Seigneur, ce qu'il avoit fait aux

V. Judith. c. 4. Text. Grec. c. 4.

autres villes & à leurs temples. Ils étoient revenus il n'y avoit pas long temps de Babylone, où plusieurs d'entr'eux avoient été emmenez captifs avec le Roi Manassés, en punition des impietez de ce Prince: & depuis leur retour ils avoient purifié le Temple, qui avoit été profané par l'idolatrie que Manassés y avoit introduite. Ils vivoient alors selon la loi de Dieu, & ils imitoient leur Prince dans sa penitence, comme ils l'avoient auparavant imité dans son impieté.

La terreur que ces nouvelles leur causerent, ne les empêcha pas de pourvoir, comme ils purent, à la sûreté de leur païs. Ils envoïerent en Samarie, à Jerico & aux autres villes, pour en avertir les habitans de se saisir des sommets des montagnes & de tous les passages. Ils fortifierent leurs villes & leurs bourgades, & amasse-

rent des blés pour ſoûtenir la guerre ; ce qu'ils firent d'autant plus aiſément, qu'ils venoient d'achever la moiſſon.

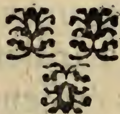
Le grand-Prêtre Eliacim écrivit aux habitans de Bethulie & de Betomeſtaim, & à tous ceux qui demeuroient aux environs d'Eſdrelon, vis à vis de la grande plaine qui eſt prés de Dothaim ; il les exhortoit de ſe ſaiſir de tous les paſſages par où on pouvoit venir à Jeruſalem, & de faire bonne garde dans les montagnes & dans tous les détroits par où l'ennemi pouvoit paſſer ; ce qu'ils firent avec grand ſoin.

Tous les Iſraëlites eurent recours à Dieu dans cette extremité ; ils s'humilierent devant le Seigneur, & pour fléchir ſa miſericorde, ils ſe revêtirent tous d'un ſac, hommes, femmes & petits enfans, ſerviteurs, eſclaves, ſans excepter même les bêtes, auxquelles

imposerent cette marque de penitence. Les Prêtres se revêtirent de cilices, & tous les habitans de Jerusalem allerent se prosterner devant le Temple: ils jetterent de la cendre sur leur tête: ils étendirent leurs sacs devant le Seigneur; l'autel même fut revêtu d'un sac: & puis ils prierent Dieu d'un même cœur, qu'il ne permît pas qu'ils devinssent la proïe de leurs ennemis, que leurs enfans fussent emmenez, que leurs femmes fussent enlevées, leurs villes détruites, leur sanctuaire profané, & qu'eux-mêmes devinssent l'opprobre des nations. Et le peuple continua à jeûner plusieurs jours à Jerusalem & dans toute la Judée.

Le grand Prêtre avec tous les autres Prêtres & Ministres de l'autel étoient au Temple avec des sacs sur leurs reins & de la cendre sur leurs mitres: ils offroient des

holocauſtes, des victimes, & les preſens que le peuple apportoit: & ils prioient le Seigneur en criant de toute leur force, de ſecourir ſon peuple dans cette neceſſité. Le grand-Prêtre Eliacim alla dans tout le païs d'Iſraël pour encourager le peuple. Il luy fit eſperer un promt ſecours du ciel, s'il perſeveroit dans la priere & dans le jeûne: il les faiſoit reſſouvenir des grandes victoires que Moyſe avoit remportées ſur les ennemis du peuple de Dieu, avec ces ſeules armes: & le peuple étant touché de ſes exhortations, perſeveroit dans ces œuvres de penitence.



CHAPITRE V.

Holoferne s'informe des forces des Iſraëlites. Réponſe d'Achior qui déplaît tellement à Holoferne, qu'il le fait amener piez & poings liez à Bethulie, pour y être paſſé au fil de l'épée à la priſe de la ville.

QUand Holoferne apprit que les Iſraëlites ſe diſpoſoient à lui reſiſter, il entra en furie, & il fit appeller les Princes de Moab & d'Ammon, dont le païs étoit voiſin de la terre d'Iſraël. Il leur demanda d'où venoit que ce peuple avoit la hardieſſe de lui reſiſter, quelles étoient leurs forces, quelles leurs villes de guerre: qui étoit le Roi qui commandoit leur

V. Jud. c. 5. 6. Text. Græc. c. 5. 6.

armée, & d'où venoit qu'ils étoient les ſeuls d'entre les peuples de l'Orient, qui avoient oſé s'oppoſer à ſes conquêtes.

Achior chef des Ammonites lui répondit, que ce peuple étoit deſcendu des Caldéens : qu'aïant quitté ſon païs & la religion de ſes peres, il étoit allé s'établir en la terre de Canaan : qu'une grande famine l'avoit obligé de s'en aller en Egypte, où il augmenta merveilleuſement en nombre : & que le Roi d'Egypte aïant voulu le perſecuter, il fut puni de Dieu pluſieurs fois par des châtimens miraculeux, qui l'obligerent à le laiſſer aller en liberté. Il lui raconta encore les prodiges que Dieu avoit fait en faveur des Iſraëlites au paſſage de la mer rouge, dans le deſert, & à leur entrée en la terre de Canaan. Il lui dit enfin que Dieu avoit toûjours combatu pour eux pendant qu'ils

avoient été fidelles à obſerver la loi qu'il leur avoit donnée: mais que lors qu'ils abandonnoient le culte de Dieu, il les abandonnoit auſſi à leurs ennemis: & qu'il n'y avoit pas long-temps que s'étant égarez du chemin que Dieu leur avoit preſcrit, ils avoient été taillez en pieces par diverſes nations; que pluſieurs d'entr'eux avoient été emmenez captifs en des terres étrangeres, & que leur Temple avoit été profané. Mais que s'étant depuis peu convertis à leur Dieu, ils étoient revenus dans leur païs, s'étoient ſaiſis de leurs montagnes, & qu'ils s'étoient de nouveau établis à Jeruſalem, où étoit leur Temple. C'eſt pourquoi il conſeilla à Holoferne de s'informer ſi ce peuple avoit commis quelque grande offenſe contre ſon Dieu, & lui dit qu'en ce cas-là il n'avoit qu'à les attaquer, & qu'il ſe les aſſujetiroit infailliblement.

Mais que s'il n'avoit point offensé son Dieu, il ne lui seroit pas avantageux de lui faire la guerre, parce qu'il ne pouvoit manquer d'être défait & de devenir l'opprobre de tout l'univers.

Le discours d'Achior fut tres-mal reçu de tous les Officiers d'Holoferne; il y en eut même qui voulurent qu'on le tuât sur le champ, tant ils trouvoient mauvais qu'il eût dit que les Israëlites, qui étoient sans forces, sans armes & sans experience de l'art militaire, pourroient resister au grand Roi d'Assyrie. Ils s'offrirent tous à Holoferne pour aller combatre contre les Israëlites, & les tailler tous en pieces & Achior avec eux.

Alors Holoferne transporté de fureur contre Achior, lui dit, que puis qu'il avoit fait le prophete en disant que le Dieu d'Israël seroit le défenseur de son peuple,

il l'alloit mettre entre les mains des Iſraëlites, afin que lors qu'ils ſeroient taillez en pieces par ſes ſoldats, il fût auſſi maſſacré avec eux. Et il commanda d'abord à ſes gens de prendre Achior, de le mener vers Bethulie, & de le mettre entre les mains des Iſraëlites. Ils le prirent & le conduiſirent du côté de Bethulie. Mais quand ils furent prés des montagnes, les frondeurs de la ville ſortirent contre eux, & les obligerent de ſe retirer aprés avoir attaché Achior à un arbre.

Les Iſraëlites amenerent Achior à Bethulie, où il raconta à tout le peuple le ſujet de ſa diſgrace auprés d'Holoferne, & il lui dit que ce General avoit commandé qu'on le mît entre les mains des Iſraëlites, afin qu'aprés qu'il les auroit vaincus & taillez en pieces, il fît auſſi mourir Achior par divers ſupplices, pour avoir oſé dire

que le Dieu d'Iſraël étoit le défenſeur de ſon peuple.

A ces paroles tous les habitans ſe proſternerent à terre, & fondant en larmes, ils ſe mirent à crier tous d'une voix, & à ſupplier Dieu de ne les point abandonner dans une neceſſité ſi preſſante. Ils furent tout le reſte du jour en prieres, & enſuite ils conſolerent Achior, & lui firent eſperer que Dieu les délivreroit tous du peril qui les menaçoit; qu'il les feroit triompher de leurs ennemis, & que lors qu'ils ſeroient hors du danger preſent, il ſeroit à ſa liberté de vivre parmi eux dans le culte du même Dieu.

Aprés cela Ozias, qui commandoit dans la ville, invita à ſouper Achior & tous les plus honnorables Bourgeois, & les traita magnifiquement. Enſuite on fit aſſembler tout le peuple, qui paſſa la nuit en prieres pour demander

à Dieu de venir promtement à son secours.

CHAPITRE VI.

Holoferne assiege Bethulie, fait rompre l'aqueduc qui conduisoit l'eau dans la ville. Les habitans souffrent beaucoup de la soif, ils se resolvent de se rendre dans cinq jours, s'ils ne sont point secourus.

LE lendemain Holoferne fit marcher toutes les troupes pour former le siege de Bethulie, & il commanda qu'on se saisît de toutes les hauteurs qui étoient aux environs. Son armée étoit alors de six vint mille hommes de pied, & de vint-deux mille chevaux, sans conter ceux qu'il avoit pris dans

V. Jud. c. 7. Tex. Gr. 7.

ſa marche d'entre les peuples qu'il avoit ſubjuguez. Selon le texte grec ſon armée étoit en tout de douze mille chevaux & de cent ſoixante & dix mille hommes de pied. Cette formidable armée ſe campa dans la vallée qui eſt tout auprés de Bethulie, & elle s'étendoit juſques au ſommet qui regarde Dothaim, & depuis le lieu appellé Belma juſques Chelmon, qui eſt vis à vis d'Eſdrelon. Les Iſraëlites voyant cette multitude innombrable, ſe proſternerent à terre, & couvrant de cendre leurs têtes, ils prierent d'un même cœur le Dieu d'Iſraël qu'il lui plût de faire éclater ſa miſericorde ſur ſon peuple. Ce qui n'empêcha pas qu'ils ne ſe miſſent en devoir de ſe bien défendre; ils ſe ſaiſirent d'abord des paſſages étroits par où on pouvoit s'approcher de leur ville, & ils y faiſoient garde jour & nuit.

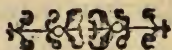
Holoferne alla reconnoître la place, & il remarqua en faiſant le tour de la montagne un aqueduc qui conduiſoit l'eau dans la ville; il le fit couper, & aprés cela les habitans furent obligez d'aller puiſer de l'eau à la dérobée à des fontaines qui étoient aſſez prés des murs. Mais les Iduméens, les Moabites, les Ammonites, & ceux qui habitoient le long de la mer, allerent donner avis à Holoferne, que les Iſraëlites alloient puiſer de l'eau hors de la ville, & s'offrirent en même temps de garder les fontaines, pour les empêcher d'y venir. Ils lui conſeillerent de ne point attaquer la place, dont l'accés étoit fort difficile; puis qu'en les empêchant de venir prendre de l'eau, il les obligeroit ſans combattre à ſe rendre dans peu de temps. Ce conſeil plut à Holoferne & à ſes Officiers; il envoya donc ces peuples, & avec eux cinq

mille Aſſyriens, leur commandant de mettre cent hommes en garde autour de chaque fontaine.

Les habitans de Bethulie ne pouvant plus aller aux fontaines, furent obligez de boire l'eau des cîternes & des reſervoirs qui étoient dans la ville. Mais une ſi grande multitude eut bien-tôt mis à ſec toutes ces eaux : & au bout de vint jours il ne leur en reſtoit plus pour un ſeul jour. Alors les hommes, les femmes, les jeunes gens & les petits enfans vinrent en foule trouver Ozias & les Anciens de la ville; ils leur dirent que c'étoient eux qui les avoient réduits à cette extremité, n'aïant pas voulu rendre la ville aux Aſſyriens : ils les conjurerent de la livrer au plutôt à Holoferne, puiſque quand même il ne leur voudroit faire aucun quartier, il valoit bien mieux mourir promtement par l'épée, que de ſouffrir

mille morts par la longueur d'une si grande soif. Aprés ces paroles toute l'assemblée jetta un grand cri & fondit en larmes: ils confesserent tous que Dieu les punissoit justement de leurs pechez, & ils le supplierent qu'il les châtiât par lui-même, & qu'il ne les abandonnât point à un peuple qui ne le connoissoit pas.

Alors Ozias se leva ayant le visage tout baigné de ses larmes, & leur dit: Aïez bon courage, mes freres, attendons encore pendant cinq jours la misericorde du Seigneur: peut-être qu'il appaisera sa colere, & qu'il fera éclater la gloire de son nom: que si au bout de cinq jours il ne nous vient point de secours, nous ferons ce que vous avez proposé.



CHAPITRE VII.

Judith veuve de Bethulie reprend les anciens de la resolution qu'ils avoient prise : elle sort de la ville & va au camp des Assyriens.

IL y avoit dans Bethulie une veuve appellée Judith, qui avoit été mariée à un homme de la même ville nommé Manassés: & son mari étoit mort il y avoit trois ans & * demi. Cette femme avoit la crainte de Dieu, & sa vie étoit un continuel exercice de pieté : elle avoit au haut de sa maison une chambre secrette, où elle demeuroit enfermée avec les filles qui la servoient. Elle portoit le cilice ; elle jeûnoit tous les

v. Jud c. 8. 9. 10
* Le Texte Grec porte, *quatre mois.*

jours, excepté le jour du Sabat, le premier jour de chaque mois, les festes, & les veilles de ces jours-là. Elle étoit parfaitement belle, & son mari lui avoit laissé de grandes richesses, un grand nombre de serviteurs, des grands fonds de terre, remplis de bestiaux. Elle étoit fort estimée de tout le monde à cause de sa grande vertu, & personne ne disoit la moindre chose à son desavantage.

Lors qu'elle eut appris qu'Ozias avoit promis de rendre la ville dans cinq jours, elle envoya le prier de venir chez elle avec Chabri & Charmi Anciens du peuple. Quand ils furent venus, elle leur fit une forte remontrance, & les reprit de ce qu'ils avoient osé prescrire un terme à la misericorde de Dieu : elle leur dit que c'étoit-là le moyen d'attirer plutôt sa colere que sa misericorde ; elle

leur conſeilla de faire pénitence de cette faute, & leur fit eſperer que Dieu les aſſiſteroit, & qu'il couvriroit leurs ennemis de confuſion. Elle leur dit qu'ils avoient lieu de ſe confier en lui, puis qu'ils n'avoient pas imité leurs peres dans leur idolatrie, qui avoit attiré ſur eux la colere de Dieu ; qu'étant les principaux d'entre le peuple, ils devoient l'exhorter d'avoir bonne eſperance, & de ſe ſouvenir que leurs peres Abraham, Iſaac & Jacob avoient auſſi été tentez, & que generalement tous ceux qui avoient plû à Dieu, avoient paſſé par les afflictions, & étoient neanmoins toujours demeurez fidelles: mais que ceux qui s'étoient laiſſez aller à l'impatience & au murmure, avoient été tres-ſeverement punis.

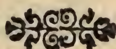
Ozias & les Anciens reconnurent leur faute, & ſupplierent

Judith de prier Dieu pour eux. Cette ſainte veuve leur dit, que puis qu'ils reconnoiſſoient que ce qu'elle avoit dit venoit de Dieu, ils éprouveroient ſi le deſſein qu'elle alloit executer venoit auſſi de lui. Elle leur dit donc qu'elle avoit formé la reſolution de ſortir de Bethulie la nuit ſuivante, & les pria de l'attendre aux portes de la ville, & de ne ſe pas mettre en peine de ce qu'elle alloit faire: mais de prier Dieu qu'il donnât un heureux ſuccés à ſon entrepriſe.

Ozias ſe retira avec ſa compagnie, & Judith entra dans ſon oratoire: elle ſe revêtit d'un cilice, & jettant de la cendre ſur ſa tête, elle ſe proſterna devant le Seigneur: elle le ſupplia d'avoir compaſſion de ſon peuple, de le délivrer de cette multitude innombrable d'ennemis qui le menaçoient d'une promte ruïne: & de lui donner la force d'executer le

dessein qu'il lui avoit inspiré pour sa gloire. Aprés cette oraison Judith ôta son cilice & quitta ses habits de veuve: elle se lava le corps, s'oignit d'un parfum precieux, se revêtit d'habits tres magnifiques, dont elle avoit accoûtumé de se servir durant la vie de son mari, & se para de tous ses ornemens: & Dieu ajoûta un nouvel éclat à sa beauté, afin qu'elle pût venir plus aisément à bout de son entreprise. Elle donna à porter à sa servante un petit vaisseau plein de vin, un vase d'huile, de la farine, du pain & du fromage, & elle se mit en chemin. Lors qu'elle fut arrivée à la porte de la ville, elle trouva Ozias & les anciens Bourgeois, qui admirerent sa grande beauté, & la laisserent passer sans l'interroger sur son dessein, se contentant de prier Dieu de l'aider dans ce qu'elle avoit entrepris de faire,

Judith alla droit au camp des Assyriens, & comme elle descendoit la montagne, elle rencontra les gardes avancées, qui la prirent & lui demanderent d'où elle venoit & où elle alloit. Elle répondit qu'elle étoit de la ville, qu'elle s'enfuyoit de peur d'être envelopée dans sa prochaine ruïne, & qu'elle avoit un secret à découvrir à Holoferne, pour lui donner moyen de s'en rendre le maître sans perdre un seul homme. Les soldats surpris de sa rare beauté, l'assurerent que sa venuë seroit tres-agreable à Holoferne, & qu'elle ne pouvoit manquer de lui plaire, & ils choisirent cent hommes d'entre eux pour la conduire à la tente du General.



CHAP.

CHAPITRE VIII.

Judith se presente devant Holoferne, qui en devient passionné.

DEs que l'on ſceut au camp des Aſſyriens, que des ſoldats amenoient au General une tres-belle femme, tout le monde accourut en foule pour la voir, & elle ſe trouva bien-tôt environnée d'une grande multitude qui admiroit ſon excellente beauté. Lors qu'elle entra dans la tente d'Holoferne, elle le trouva aſſis ſous ſon pavillon qui étoit de pourpre en broderie d'or, relevé d'émeraudes & de pierres precieuſes. Dés qu'Holoferne la vit, il fut épris de ſa beauté ; & voïant qu'elle ſe proſternoit à terre pour *l'adorer, il commanda à ſes Gar-

V. Jud. c. 10. 11. 12. *Text. Gr. c.* 10. 11. 12.

* C'eſt à dire, pour lui rendre ſes reſpects.

des de la relever. Il lui dit d'avoir bon courage & de ne rien craindre, & lui demanda d'où venoit qu'elle avoit quitté la ville, & quel dessein l'avoit amenée à son camp.

Elle lui répondit qu'elle venoit lui donner des avis pour l'heureux succés de ses entreprises: que s'il vouloit l'écouter & ajoûter foi à ses paroles, Dieu feroit bien-tôt ce qu'il avoit resolu en faveur des Assyriens: que la renommée du grand Roi Nabuchodonosor s'étoit répanduë par toute la terre, aussi-bien que la reputation de son General, qui avoit tant contribué à élever ce Monarque au point de grandeur où il étoit alors: & qu'elle venoit pour augmenter autant qu'elle pourroit la gloire de tous les deux. Elle lui dit qu'il étoit vrai, comme Achior lui avoit dit, que Dieu n'abandon-

noit jamais les Iſraëlites à leurs ennemis, que lors qu'ils l'avoient irrité par leurs crimes; & que comme ils ſçavoient fort bien alors qu'ils avoient offenſé Dieu, la terreur de ſes armes s'étoit répanduë ſur eux : qu'ils étoient tourmentez de la faim & deſſeichez de la ſoif : qu'ils avoient reſolu de tuer leurs beſtiaux pour s'en nourrir, ſans excepter les animaux dont la loi leur défendoit de manger : qu'ayant du froment, du vin & de l'huile conſacrez au Seigneur, ils vouloient s'en ſervir dans leur neceſſité, quoi qu'il ne leur fût pas même permis de toucher ces choſes : que dés qu'ils eurent pris cette reſolution, elle s'étoit retirée de la ville, pour n'être pas envelopée dans ſa ruïne. Elle promit au General des Aſſyriens qu'elle prieroit inſtamment Dieu, de l'avertir lorſque les Iſraëlites auroient exe-

cuté leur deſſein impie; & qu'alors elle viendroit le lui dire, & le conduiroit elle-même dans toute la Judée & au milieu de Jeruſalem, ſans qu'il trouvât perſonne qui osât lui reſiſter: que c'étoit Dieu qui lui avoit revelé tout ce qu'elle venoit de dire, & qu'ainſi il ne falloit point douter que tout cela n'arrivât.

Judith s'énonça avec tant d'agrément & avec tant de ſageſſe, qu'Holoferne aveuglé de ſa paſſion, crut qu'elle accompliroit ce qu'elle avoit promis: Dieu permettant que lui & ceux de ſa ſuite n'euſſent aucun ſoupçon de ſon veritable deſſein. Il lui répondit que ſi ce qu'elle avoit dit arrivoit, il l'aſſuroit qu'elle ſeroit puiſſante dans la Cour de Nabucodonoſor, & que ſon nom deviendroit illuſtre dans toute la terre.

Il commanda qu'on la logeât

au lieu où étoient ſes treſors, & qu'on lui ſervît des mets de ſa table. Mais Judith s'excuſa, diſant que ſa loi lui défendoit de manger de ces ſortes de viandes; mais qu'elle mangeroit ce qu'elle avoit apporté. Et ſur ce qu'Holoferne lui repartit, comment on pourroit faire quand elle auroit conſumé toutes ſes proviſions, elle jura qu'avant qu'elle les eût conſumées, Dieu lui feroit la grace d'executer ſon deſſein.

On la conduiſit dans la tente qu'Holoferne avoit marquée: elle demanda en y entrant qu'on lui permît de ſortir la nuit & avant le jour, pour aller faire ſa priere; & Holoferne commanda qu'on la laiſsât ſortir quand elle voudroit. Elle demeura trois jours au camp, & elle alloit toutes les nuits dans la vallée de Bethulie, où elle ſe lavoit dans une fontai-

ne: ensuite elle prioit Dieu instamment de la conduire dans le dessein qu'elle avoit premedité pour la délivrance de son peuple: puis rentrant dans sa tente, elle demeuroit à jeun jusques au soir, qu'elle prenoit un peu d'aliment.

Chapitre IX.

Holoferne invite Judith à un grand festin, où ce General s'enyvre, elle lui coupe la tête qu'elle emporte à Bethulie.

Quatre jours aprés l'arrivée de Judith, Holoferne fit un festin à ses Officiers; il commanda à l'eunuque Vagao de tâcher d'y attirer cette femme, dans le dessein de la porter à satisfaire à

V. Jud. c. 12. 13. *Text. Grec. c.* 12. 13.

ſa paſſion. Judith fit ſemblant d'accepter fort agreablement la propoſition que Vagao lui fit : elle ſe para donc de tous ſes ornemens, & ſe rendit à ce feſtin, où elle ne mangea pourtant que ce que ſa ſervante lui avoit preparé. Holoferne fut tranſporté de joye en la voïant, & il but ce jour là plus de vin qu'il n'en avoit bû pendant toute ſa vie.

Quand le ſoir fut venu, les Officiers ſe retirerent, & l'eunuque, ſuivant l'ordre qu'il avoit reçû, enferma Judith dans la chambre avec Holoferne qui étoit yvre. Avant d'entrer elle commanda à ſa ſervante de ſe tenir à la porte & de prendre garde à ce qui ſe paſſeroit au dehors. Alors cette Heroïne s'approcha du lit, & pria Dieu avec larmes de lui donner la force & le courage d'executer le deſſein qu'il lui avoit inſpiré : elle prit le ſa-

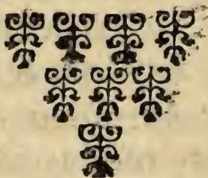
bre qui étoit pendu au chevet du lit d'Holoferne, & le prit ensuite lui-même par les cheveux, & aprés avoir invoqué le Seigneur, elle lui coupa la tête en deux coups ; elle jetta son corps par terre, & sortant vîte de la chambre, elle donna la tête à sa servante pour la mettre dans son sac.

Elles sortirent toutes deux, selon leur coutume, comme pour aller faire leur priere : mais aprés qu'elles eurent passé le camp, elles gagnerent le long de la vallée, & prenant le chemin de Bethulie, elles se rendirent aux portes de la ville. Les Gardes leur ouvrirent les portes, & appellerent les Anciens de la ville : & tout le peuple, qui ne s'attendoit plus que Judith dût revenir, accourut avec des flambeaux pour voir sa liberatrice, qui les voyant arriver, monta sur un lieu émi-

nent, & leur dit tout haut de loüer Dieu qui les avoit délivrez du peril qui les menaçoit, en faiſant mourir par ſes mains le Chef de leurs ennemis. En diſant cela elle tira de ſon ſac la tête d'Holoferne & la montra à tout le peuple, & en même temps le rideau du lit où il étoit couché lors qu'elle l'avoit tué. Elle jura que Dieu l'avoit preſervée de toute corruption, & les exhorta de lui rendre graces & de loüer ſa miſericorde.

Alors Ozias & tout le peuple rendirent graces à Dieu, & comblerent de benedictions cette femme forte, qui venoit de tuer le plus redoutable de leurs ennemis. On appella Achior, & l'Heroïne lui dit que le Dieu d'Iſraël, à qui il avoit rendu témoignage, avoit coupé par ſa main la tête du General des Aſſyriens : & elle lui montra cette tête qui l'a-

voit menacé peu de jours auparavant de le faire passer au fil de l'épée avec les habitans de la ville. Achior voyant la tête d'Holoferne, fut saisi d'un si grand étonnement, qu'il en demeura pâmé; étant ensuite revenu à lui, il se jetta aux pieds de Judith, & lui donna mille benedictions; & jugeant bien que c'étoit le Dieu d'Israël qui avoit conduit la main de cette sainte femme, il crut en lui; & aprés s'être fait circoncire, il fut associé au peuple d'Israël, lui & tous ses descendans.



CHAPITRE X.

Les habitans de Bethulie ſortent contre les Aſſyriens, qui prennent la fuite, & ſont taillez en pieces. Mort de Judith.

JUdith voulant que ſon peuple profitât de la mort du General des Aſſyriens, exhorta les habitans de Bethulie de ſortir au lever du Soleil contre leurs ennemis. Elle leur conſeilla ſagement de ne point deſcendre tout d'un coup dans leur camp, parce que cela auroit obligé cette grande armée de combatre avant d'avoir averti le General, & auparavant qu'elle fût ſaiſie de la terreur que ſa mort lui cauſeroit infailliblement: mais elle leur dit de ſor-

V. Jud. c. 14. 15. 16. *Text. Gr. c.* 14. 15. 16.

tir avec grand bruit, comme pour faire une ſortie ſur la Garde avancée, afin que les Gardes couruſſent pour avertir Holoferne, & que le trouvant dans ſa tente, ſans tête & nageant dans ſon ſang, l'épouvante ſe répandît par tout le camp. Elle les aſſura que dés lors ils s'enfuiroient, & que Dieu les leur mettroit entre les mains pour les tailler en pieces.

Auſſi-tôt que le jour parut, ceux de Bethulie, aprés avoir ſuſpendu la tête d'Holoferne ſur leurs murailles, ſortirent en armes en faiſant un grand bruit & jettant de grands cris. Les ſentinelles les voyant venir à eux, coururent à la tente d'Holoferne pour l'avertir de cette ſortie. Ceux qui étoient dans ſa tente, tâcherent d'interrompre ſon ſommeil en faiſant quelque bruit des pieds: car nul n'oſoit ni fraper à la porte ni entrer dans la cham-

bre du General des Aſſyriens. Mais les principaux Officiers de l'armée étant venus à ſa tente, dirent aux Officiers de ſa chambre qu'il falloit l'éveiller neceſſairement, parce que les aſſiegez étoient ſortis pour les attaquer. Vagao étant entré dans ſa chambre, ſe tint devant ſon pavillon, & frappa des mains, croïant qu'il dormoit avec Judith. Mais comme il vit qu'on n'entendoit rien, & qu'il n'entendoit lui-même aucun bruit, il s'approcha du rideau, & l'ayant levé, il vit le corps d'Holoferne étendu par terre ſans tête & couvert de ſon ſang. Auſſi-tôt il jetta un grand cri, & fondant en larmes il déchira ſes habits; il courut à la tente de Judith, mais ne l'ayant point trouvée, il comprit que c'étoit elle qui avoit fait le coup; & il ſortit pour dire aux Aſſyriens que cette femme de la ville

qui étoit venuë au camp depuis quelques jours, avoit aſſaſſiné le General, & avoit emporté ſa tête.

Alors les Officiers de l'armée déchirerent leurs habits, & cette nouvelle s'étant répanduë dans toute l'armée, la jetta dans une ſi grande conſternation, que chacun ne penſa plus qu'à ſe ſauver par la fuite. On les voyoit courir par les campagnes, ſans ordre, comme des troupeaux de moutons; ce que voyant ceux de la ville, ils les allerent attaquer en bon ordre, & les pourſuivirent au ſon des trompetes, faiſant de grands cris, & ils en firent un horrible carnage.

En même temps Ozias envoya des couriers en diligence à toutes les villes des environs, pour les exhorter de donner ſur les Aſſyriens qui s'enfuïoient. Chaque ville envoïa les plus braves de

ſes jeunes gens ; ceux de la Galilée & les habitans de Galaad y envoïerent auſſi ; tous ces gens-là firent un grand carnage des Aſſyriens, & les pourſuivirent juſques au-delà de Damas. Cependant ceux qui étoient reſtez à Bethulie, entrerent dans le camp des ennemis, d'où ils emporterent tout le butin, & ils en revinrent tous chargez. Ceux qui avoient pourſuivi les Aſſyriens, revinrent auſſi à Bethulie, & emmenerent une ſi grande quantité de beſtiaux, de bagages & d'équipages, que tous s'enrichirent depuis le plus petit juſques au plus grand.

A la nouvelle de la levée du ſiege Joachim grand Pontife vint de Jeruſalem à Bethulie avec tous les Anciens, pour voir Judith. Cette Heroïne ſortit à leur rencontre ; & ils la benirent tous d'une voix, en lui diſant qu'elle

étoit la gloire de Jeruſalem, la joïe d'Iſraël & l'honneur de tout le peuple : & que c'étoit pour favoriſer ſa vertu & ſa chaſteté que Dieu lui avoit donné le courage d'executer une entrepriſe ſi glorieuſe ; & tout le peuple joignit ſes acclamations à ces paroles.

Les dépoüilles des Aſſyriens furent ſi nombreuſes, qu'à peine trente jours purent ſuffire pour les recuëillir ; & tout ce qu'on peut remarquer qu'Holoferne avoit poſſedé en or, en argent, en pierreries, & en toute ſorte de meubles, fut donné à Judith par tout le peuple. Elle fit atteler ſes chariots, & les fit charger de toutes ces dépoüilles pour les porter à Jeruſalem.

Tout le peuple, les femmes, les filles, les jeunes garçons étoient dans de grands tranſports de joïe, qu'ils témoignoient par le ſon des

harpes & des autres inſtrumens de muſique. Et ils danſoient étant couronnez de fleurs, & chantant des cantiques de loüange. Et Judith chanta alors un Cantique d'action de graces, qui ſe trouve dans l'Ecriture, par lequel il paroît qu'il y avoit des Perſes & des Medes dans l'armée d'Holoferne, que Nabucodonoſor avoit fait marcher avec ſes autres troupes, aprés la défaite de ces deux nations.

Une bonne partie du peuple de Bethulie vint à Jeruſalem avec Judith pour adorer le Seigneur; & s'étant purifiez, ils offrirent leurs holocauſtes & leurs preſents en action de graces. Judith offrit au Seigneur toutes les armes d'Holoferne, ou ſuivant le Grec, tous ſes meubles, avec le rideau qu'elle avoit emporté de ſa tente. Et tout le peuple fut trois mois entiers à ſe réjoüir devant

les lieux ſaints. Aprés cela chacun s'en retourna chez ſoi. Judith revint auſſi à Bethulie, où elle fut toujours fort honorée. Elle garda la continence depuis la mort de Manaſſés ſon mari, quoique pluſieurs la recherchaſſent en mariage. Les jours de fête elle paroiſſoit en public, & chacun lui rendoit l'honneur dû à ſon merite. Elle vêcut dans la maiſon de ſon mari juſques à l'âge de cent cinq ans, & avant de mourir elle diſtribua ſes biens à ſes proches & à ceux de ſon mari, & elle donna la liberté à ſa ſervante: aprés quoi elle mourut, & fut enterrée à Bethulie auprés de Manaſſés ſon mari. Le peuple la pleura durant ſept jours. Pendant le reſte de ſa vie, & même pluſieurs années aprés ſa mort, il n'y eut point de guerre au païs des Iſraëlites. Et le jour de cette victoire fut mis au rang des fêtes par les Juifs.

CHAPITRE XI.

Cyaxarés rétablit l'Empire des Medes. Il défait les Aßyriens & assiege Ninive : une irruption des Scythes l'oblige à lever le siege. Il est défait par les Scythes, qui se répandent dans toute l'Asie.

COmme l'empire des Assyriens sur les nations de l'Asie ne s'étoit établi que par la violence & par la cruauté, elles reçurent avec joye la nouvelle de la grande défaite de leur armée, & se servirent de cette occasion pour secoüer un joug qui leur pesoit si fort. Cyaxarés fils de Phraortés fut le premier à profiter d'une conjoncture si fa-

V. Herodot. Clio. c. 103.

vorable. Ce jeune Prince, qui étoit fort brave & entreprenant, se rétablit d'abord dans son royaume de la Medie. Il se rendit aussi le maître de toute la haute Asie, bien qu'on ne sçache pas si ce fut ou par la force des armes, ou si ces peuples se soumirent volontairement à sa puissance. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il leva une grande armée de toutes ces nations, dans le dessein de l'employer contre les Assyriens.

Cyaxarés ayant assemblé des troupes de toute l'Asie qui est au-dessus du fleuve d'Halys, voulut d'adord établir une bonne discipline dans son armée. Il separa les cavaliers d'avec les gens de pied, & forma des escadrons de cavalerie & des bataillons d'infanterie: car avant ce temps-là la cavalerie alloit confusement avec l'infanterie. Aprés cela il mar-

cha avec une tres-puiſſante armée du côté de Ninive, pour venger la mort de ſon pere par la ruïne de cette grande ville.

Les Aſſyriens vinrent à ſa rencontre, n'ayant plus que les débris de la grande armée qui avoit peri devant Bethulie. Il ſe donna une bataille, où les Aſſyriens furent vaincus & pouſſez juſques dans Ninive. Cyaxarés pourſuivant ſa victoire aſſiegea cette grande ville. Elle alloit tomber infailliblement entre ſes mains: mais le temps n'étoit pas encore venu, où Dieu la vouloit punir de ſes crimes & des maux qu'elle avoit fait ſouffrir aux autres nations & à ſon peuple. Voici comment elle fut alors délivrée du peril qui la menaçoit.

Une armée formidable de Scythes, qui avoient chaſſé les Cimmeriens de l'Europe, marchoit ſous la conduite du Roi Madyés

fils de Protothyés, en pourſuivant toujours les Cimmeriens. Ces derniers trouverent le moyen d'échaper aux Scythes, qui s'avancerent juſques dans la Medie. Lorſque Cyaxarés eut appris la nouvelle de cette irruption, il leva le ſiege de devant Ninive, & marcha avec toutes ſes troupes contre cette puiſſante armée de Scythes, qui comme un torrent impetueux alloit inonder toute l'Aſie. Les deux armées en vinrent aux mains, & les Scythes, qui étoient mieux exercez à tirer de l'arc, mirent les Medes en déroute : Cyaxarés fut obligé d'entrer en compoſition avec cette nation feroce, & de lui donner la liberté d'entrer dans le païs des Medes.

De ſorte que les Scythes ne trouvant plus aucun obſtacle ſe répandirent non ſeulement dans la Medie, mais auſſi dans preſque

toute l'Aſie. Ils marcherent enſuite vers l'Egypte, pour s'en rendre auſſi les maîtres. Mais Pſammitichus Roi d'Egypte ayant eu avis de leur marche, vint au-devant d'eux chargé de grands preſens qu'il leur offrit, les priant inſtamment de ne point paſſer outre. Comme les Scythes ne cherchoient qu'à s'enrichir des dépoüilles de diverſes nations, ſans détrôner les Rois des païs où ils entroient, ils ſe laiſſerent fléchir aux riches preſens que le Roi d'Egypte leur offroit, & ils s'en retournerent vers la Paleſtine.

Lors qu'ils furent arrivez à Aſcalon, la pluſpart de leurs troupes paſſerent ſans y faire du dégât, mais ceux de l'arriere-garde pillerent le temple de Venus qui étoit dans cette ville, & qui paſſoit pour le plus ancien des temples de cette Déeſſe, ſans en excepter même celui de Cypre.

Herodote dit que tous ceux qui eurent part à ce pillage, furent frappez d'un mal honteux qui se communiqua à tous leurs descendans, que les Scythes appelloient à cause de cela, Enarées, c'est-à-dire, execrables. Ce mal pouvoit être une punition du vol qu'ils avoient fait, & qui étoit aussi criminel qu'un sacrilege veritable, si ceux qui le commirent le regardoient comme tel. Il se peut aussi faire que ce mal leur arriva par une cause naturelle, & que ce peuple superstitieux le regarda comme une punition divine.

Les Scythes tinrent durant vingt-huit ans l'Empire de l'Asie, & pendant ce temps-là ils desolerent presque tous les païs où ils mirent le pied: car outre les grosses contributions qu'ils imposoient aux villes & aux villages, ils pilloient indifferemment tout

ce

ce qu'ils rencontroient. Plusieurs d'entr'eux sétablirent en la ville de Bethsan dans la Palestine, qui s'appella depuis de leur nom Scythopolis, ou comme dit quelquefois S. Athanase, ἡ Σκυθῶν πόλις, la ville des Scythes. Pline & Strabon disent que ce fut Bacchus qui fonda cette ville, & qui l'appella du nom de ses soldats qui étoient Scythes, mais cela sent la fable.

Il faut necessairement que cette ville ait pris ce nom des Scythes qui s'y établirent en ce temps-ci, car on ne voit point dans les Historiens d'autre irruption de ces barbares dans la Palestine, que celle qu'Herodote nous marque durant le regne de Cyaxarés. Eusebe & George Syncelle en parlent dans leurs Croniques, & conviennent entierement avec Herodote pour le temps & pour tout le reste.

CHAPITRE XII.

Cyaxarés chasse les Scythes de l'Asie, & fait la guerre aux Lydiens.

* APrés que les Scythes eurent tenu durant vint-huit ans l'Empire de l'Asie, ils en furent enfin chassez par Cyaxarés & par les Medes. Car ce Prince fâché de se voir dépossedé de son grand Empire par cette nation

* Quelques-uns ont crû que l'irruption des Scythes rapportée au livre premier d'Herodote chap. 103 est autre que celle qui est rapportée au chap. 73. du même livre. Mais nous ferons voir dans un autre ouvrage, que ce ne peut être que la même, quoi qu'il semble qu'il y ait une grande difference de l'une à l'autre. Nous avons aussi omis quelques faits considerables rapportez au chap. 72. parce qu'ils souffrent quelque difficulté que nous examinerons au même endroit.

barbare, resolut avec ses Sujets de se délivrer de si fâcheux hôtes. Pour executer ce dessein les Medes inviterent un grand nombre de Scythes à un festin qui se faisoit dans chaque famille. Chacun enyvra son hôte, & les Scythes furent massacrez en cet état. Ceux qui ne s'étoient pas trouvez à ces festins, aïant appris la mort de leurs compagnons, s'enfuirent en Lydie auprés du Roi Alyattés, qui les reçut humainement.

Cyaxarés qui vouloit avoir les restes de cette armée de Scythes, pour punir ces barbares des grands maux qu'ils avoient fait dans l'Asie, les envoïa demander à Alyattés, qui refusa de les mettre entre ses mains. Cyaxarés piqué de ce refus, se prepara à faire la guerre aux Lydiens. Il assembla pour cet effet une grande armée, qu'il conduisit sur les fron-

tieres de la Lydie. Il y eut en cette guerre plusieurs combats, où tantôt les uns, tantôt les autres remportoient la victoire. Cela dura cinq ans entiers. Mais la bataille qui se donna la sixiéme année, fut remarquable par une extraordinaire éclipse de Soleil, qui changea tout d'un coup le jour en une nuit tres-obscure. Les Medes & les Lydiens, qui étoient alors dans le plus fort du combat, furent si effrayez d'un évenement si imprevû, qu'ils se retirerent de part & d'autre, & cesserent de combatre. Il falloit que ces peuples n'eussent pas l'usage de l'Astronomie : car s'ils l'avoient eu, ils auroient prévû cette grande éclipse. Elle fut predite chez les Grecs par Thalés Milesien, l'un des sept Sages de la Grece. Pline & plusieurs autres en ont fait mention,

Cette éclipse passa dans l'es-

prit des Lydiens & des Medes pour un prodige & pour un signe du ciel; ils en furent tellement épouvantez, qu'ils se hâterent de faire la paix, dont les entremetteurs furent Syennesis Roi de Cilicie, & Labynetus Roi de Babylone, que nous croïons être le même que le Nabopolassar du Canon de Ptolemée. Afin que cette paix fût plus ferme & plus inviolable, les deux Princes voulurent l'assurer par le lien du mariage: & ils arrêterent qu'Alyatés donneroit sa fille Aryenis à Astyagés fils aîné de Cyaxarés.

La maniere avec laquelle ces peuples contractoient alliance, est tres-remarquable: car outre les autres ceremonies qui leur étoient communes avec les Grecs, ils avoient encore ceci de particulier, que les deux parties qui contractoient, se faisoient des incisions aux bras, & chacun léchoit le

ſang de celui qui contractoit avec lui.

CHAPITRE XIII.

Cyaxarés recouvre l'Empire de l'Aſie. Il joint ſes troupes à celles de Nabopolaſſar, & fait la guerre à Sardanapale. Défaite & mort de ce dernier. Deſolation de Ninive.

APrés que Cyaxarés eût terminé la guerre qu'il avoit eu contre les Lydiens, il travailla à remettre ſon Empire au même état où il étoit avant l'irruption des Scythes. Il vint fort heureuſement à bout de ce deſſein, quoi qu'on ne ſçache pas comment. Enſuite il aſſembla une puiſſante armée, pour aller venger la mort

V. Herodot. l. 1. c. 106. & lib. 2. c. 150.

de ſon pere, & pour former une ſeconde fois le ſiege de Ninive, que la venuë inopinée des Scythes lui avoit fait lever pluſieurs années auparavant.

Comme ce ſiege nous doit ſervir d'époque pour fixer le temps de l'irruption d'Holoferne dans la Judée, nous dirons de Sardanapale & de la deſolation de Ninive le peu qu'on en trouve d'aſſuré. Ce que nous ſommes d'autant plus obligez de faire, que l'hiſtoire que l'on fait communement de la ruïne de l'Empire des Aſſyriens ſous Sardanapale, eſt fort fabuleuſe, & qu'on la place trois cens ans plutôt qu'elle n'eſt arrivée.

Le Roi de Ninive & de l'Aſſyrie étoit donc alors le fameux Sardanapale, que Polyhiſtor appelle Sarac. Les mœurs de ce Prince ſont mieux connuës que le temps auquel il a regné : car ſa vie molle

& effeminée a fait que son nom a passé en proverbe. Ce Roi se plongea dans toute sorte de plaisirs & de voluptez. Il passoit toute sa vie à manger, à boire & à se donner du bon temps. Il étoit toujours environné d'un grand nombre de concubines: & on dit qu'il avoit tant de complaisance pour elles, qu'oubliant sa qualité de Prince, & d'homme même, il n'avoit pas honte de filer avec elles.

Pour fournir aux dépenses excessives qu'il falloit faire pour satisfaire à ses voluptez, il avoit accumulé des tresors immenses, qu'il avoit renfermé dans des caves soûterraines. Sur quoi un Auteur raconte, que des gens de la ville, qui logeoient apparemment prés du Palais Roïal, sçachant l'endroit où étoient ces tresors, resolurent de faire un chemin sous terre, qui allât depuis leur

maiſon juſqu'aux caves où étoient l'or & l'argent de Sardanapale. Ils entreprirent ce travail, en ſorte qu'ils creuſoient durant le jour, & la nuit ils emportoient la terre qu'ils avoient tirée, & la jettoient dans le Tigre. Ils y travaillerent avec tant d'aſſiduité, qu'à la fin ils arriverent à la cave des treſors, & emporterent tout l'or qu'ils voulurent.

Sardanapale étoit ſi perſuadé que tout le bonheur de l'homme conſiſte dans la volupté, que s'étant fait conſtruire un mauſolée, il fit graver au-deſſous de ſon buſte ces vers, que Ciceron a ainſi rendus en latin:

Hæc habeo quæ edi, quæque exſaturata libido
Hauſit: at illa jacent multa & præclara relicta.

Ariſtote ſe moquant de cette inſcription, dit agreablement, qu'el-

le étoit plus digne d'un bœuf que de celui d'un Roi, & que Sardanapale se vantoit d'avoir aprés sa mort, ce qu'il n'avoit même durant sa vie que precisément pendant le temps qu'il en joüissoit.

Si nous en croïons Ctesias, il y eut une longue guerre entre le Gouverneur des Medes, qu'il nomme Arbacés, secondé de Belesis Gouverneur de Babylone, & Sardanapale. Mais comme cet Auteur est fort peu sincere en tout ce qu'il dit, ainsi que nous ferons voir dans la seconde Partie, nous laisserons là ses fables, & nous nous contenterons de dire du siege de Ninive le peu que nous trouvons dans plusieurs endroits de l'Ecriture, dans Herodote & dans les fragmens de Polyhistor, sans omettre ce qui est communement reçû des bons Auteurs.

Cyaxarés s'unit avec Nabopo-

lassar, qui avoit été l'entremetteur de sa paix avec le Roi de Lydie; & ces deux Princes joignirent leurs troupes pour aller assieger Ninive, & achever de détruire l'Empire des Assyriens. Sardanapale, qui ne souhaitoit rien moins que la guerre, se voïant si puissamment attaqué, fut obligé malgré lui de se mettre en état de se défendre; il ramassa ce qu'il put de troupes, & alla à la rencontre de ses ennemis. Il se donna une bataille, où Sardanapale, qui entendoit fort peu l'art militaire, & de qui les troupes étoient biens moins aguerries que celles de ses ennemis, fut mis en déroute & obligé de se retirer dans Ninive.

Les deux Rois allerent assieger cette grande ville. On ne sçait pas combien le siege dura, mais il est certain que la ville fut prise, & que Sardanapale craignant

de tomber vivant entre les mains de ses ennemis, fit faire un bucher dans son Palais, où il se brûla lui-même avec son Palais & tous ses tresors.

La desolation de l'incomparable Ninive fut si grande, qu'à peine trouvera-t'on rien de plus pitoyable dans toute l'Histoire. On ne sçauroit en faire une peinture plus achevée, qu'en racontant ce que le Prophete Nahum en avoit predit. La ville fut prise d'assaut, ses temples ruinez, ses soldats faits prisonniers, les femmes mises en esclavage : un grand nombre de ses habitans prirent la fuite, sans se donner le loisir de rien emporter de leurs biens : toutes les richesses de cette grande ville furent au pillage : le nombre des morts y étoit si grand, qu'on avoit peine à passer dans les ruës : les petits enfans même n'éviterent pas la barbarie du sol-

dat qui les écrasoit contre terre sans pitié : tout ce qu'on put prendre de gens de qualité fut mis dans les fers : enfin ce que le fer avoit épargné, fut consumé par un grand incendie, qui reduisit toute la ville en cendres; & ce qui sembleroit incroïable, si [a] le Prophete Nahum & les Auteurs profanes ne le témoignoient, c'est que la ruine de Ninive fut si entiere, qu'on ne connoissoit plus aprés cela le lieu où elle avoit été, quoique ç'eût été la plus grande ville dont on ait jamais oüi parler. Le Prophete Jonas dit qu'elle avoit trois journées de chemin, & Diodore de Sicile lui donne de circuit quatre cens quatre-vint-dix stades, qui font environ trente lieuës.

Les deux armées s'enrichirent des dépoüilles de Ninive, & Cyaxarés poursuivant sa victoire, se

a *Nahum cap. 3. v. 17.*

rendit le maître de toutes les autres villes du royaume d'Aſſyrie, excepté Babylone & la Caldée, qui appartenoit à Nabopolaſſar. Aprés cette expedition Cyaxarés mourut, & laiſſa l'Empire à ſon fils Aſtyagés.

CHAPITRE XIV.

Aſtyagés veut faire mourir ſon petit fils Cyrus, mais il eſt ſauvé par un bouvier. Cyrus eſt reconnu & envoïé en Perſe, où il ſe revolte contre Aſtyagés, le vainc en deux batailles, & transfere l'Empire des Medes aux Perſes.

CE fut ſous le regne d'Aſtyagés que Judith mourut, &

elle vit avant de mourir la vengeance que Dieu prit des maux que les Aſſyriens avoient fait ſouffrir à ſon peuple. On ne ſçait pas preciſement l'année de ſa mort. Mais il eſt certain qu'elle arriva auparavant que les Juifs tombaſſent dans les malheurs qui leur avoient été predits par les Prophetes, & qu'ils demeurerent en paix pendant toute la vie de Judith, & quelques années aprés ſa mort.

Voila la fin de l'hiſtoire de Judith. Mais comme la vie de cette Heroïne nous a conduit juſques à la veille de la rüine de l'Empire des Medes, il ſemble que nous ne puiſſions pas nous diſpenſer de raconter comment ce fameux Empire paſſa aux Perſes.

Aſtyagés eut une fille qu'il appella Mandane. Quelque temps aprés qu'elle fut née, il ſongea

une nuit que ſa fille verſoit tant d'eau, qu'elle inondoit toute l'Aſie. Dés qu'il fut éveillé, il fit appeller les Mages qui faiſoient profeſſion d'interpreter les ſonges, & leur raconta celui qu'il avoit fait. Les Mages lui firent une réponſe qui le troubla, & qui lui fit craindre que ſa fille ne lui causât un jour quelque grand malheur.

Lors qu'elle fut en âge d'être mariée, il ne voulut pas la donner à un Mede, de peur qu'étant de ſa nation, il ne le privât un jour du Trône : mais il la maria à un Perſan nommé Cambyſés, qui étant étranger, & d'ailleurs d'une humeur douce & pacifique, ſembloit ne pouvoir jamais aſpirer à l'Empire des Medes.

Aſtyagés crût avoir pourvû par ce moyen à ſa ſûreté : mais ſon repos fut bien-tôt troublé par un autre ſonge auſſi myſterieux que

le precedent. Car ſa fille étant devenuë enceinte la même année qu'elle fut mariée, il ſongea qu'il ſortoit d'elle une vigne qui rempliſſoit toute l'Aſie. Il conſulta d'abord les Mages, qui lui répondirent que ce ſonge ſignifioit que l'enfant qui naîtroit de ſa fille, le priveroit du Trône, & regneroit en ſa place. Pour éviter l'effet de cette prediction, il fit d'abord venir ſa fille, dans le deſſein de faire perir l'enfant qu'elle auroit, dés qu'il ſeroit né. Mandane accoucha d'un fils qu'elle appella Cyrus, & Aſtyagés commanda au premier de ſes Officiers, qui s'appelloit Harpagus, de prendre cet enfant & de le faire mourir. Harpagus qui connoiſſoit l'humeur cruelle & ſanguinaire de ce Prince, n'oſa pas lui témoigner la repugnance qu'il avoit à executer un ordre ſi barbare. Il emporta l'enfant, & ne

voulant pas le faire mourir par ses propres mains, il le donna à un bouvier du Roi, nommé Mitradatés, lui commandant de l'aller poser en un lieu des plus reculez des montagnes, afin qu'il y perît bien-tôt, & le menaçant de le faire mourir s'il y manquoit.

Quoique cette commission fût fort contre le gré du bouvier, la crainte l'obligea d'executer ce qu'on lui commandoit. Il emporta l'enfant en sa maison, & le montra à sa femme en lui apprenant l'ordre qu'il venoit de recevoir de le faire perir. Sa femme, qui étoit depuis peu accouchée d'un garçon mort, voïant cet enfant qui étoit de belle taille & fort bien fait, fut si touchée de compassion, qu'elle supplia son mari de lui sauver la vie; elle lui suggera en même temps de prendre son petit garçon mort,

& de l'aller expoſer à la place du petit Cyrus. Le bouvier ſuivit le conſeil de ſa femme ; il ôta au fils de Mandane tous ſes ornemens, & les mit ſur le corps de ſon fils, qu'il alla enſuite expoſer ſur une montagne deſerte. Harpagus envoïa de ſes Gardes au lieu où le bouvier lui dit qu'il avoit expoſé l'enfant, & ils lui rapporterent qu'ils l'avoient trouvé mort.

La femme de Mitradatés nourrit avec grand ſoin le fils de Mandane, auquel elle donna un autre nom que celui de Cyrus. Cette femme s'appelloit Spaco, c'eſt-à-dire, Chienne, en langue Medique, & c'eſt ce qui a donné lieu à la fable, qui dit que l'enfant Cyrus, aprés avoir été expoſé, fut nourri par une chienne. Ce petit Prince étoit ſi bien né, & avoit des manieres ſi nobles, qu'il ne paſſa pas long-

temps pour le fils d'un bouvier. A peine fut-il arrivé à l'âge de dix ans, qu'il fut reconnu par l'accident que nous allons raconter.

Comme il joüoit un jour avec les petits garçons du lieu où il demeuroit, il fut élû Roi par tous ses compagnons. Cyrus accepta cette qualité, & se mit d'abord à créer des Officiers, à se choisir des Gardes, & à donner divers ordres. Un de ces enfans qui étoit fils d'Artembarés, homme de grande qualité, refusa de faire ce que le petit Roi lui commandoit. Alors Cyrus le fit châtier par ses Gardes, & le jeune garçon s'alla plaindre à son pere. Artembarés qui n'osoit châtier Cyrus, parce qu'il passoit pour fils d'un bouvier du Roi, alla se plaindre à Astyagés. Ce Prince fit appeller le bouvier avec son fils, & il demanda à ce dernier

d'où venoit que n'étant que le fils d'un bouvier, il avoit ſi maltraité le fils d'un homme de qualité. Cyrus, ſans s'effraïer, lui répondit qu'aïant été élû Roi, le fils d'Artembarés avoit refuſé de lui obéïr, & qu'il l'avoit fait châtier comme il meritoit.

Il s'énonça avec tant d'agrément & d'une façon ſi noble, qu'Aſtyagés ſe douta que cet enfant étoit plus que le fils d'un bouvier: enſuite remarquant ſur ſon viſage quelques traits de ſa fille, & voïant que ſon âge convenoit au temps où il l'avoit fait expoſer, il crut que c'étoit-là ſon petit-fils. Pour s'en éclaircir, il fit retirer tout le monde, & demeura ſeul à ſeul avec le bouvier. Il lui demanda ſi ce petit garçon étoit ſon fils. Le bouvier l'aſſura d'abord: mais voïant que le Roi prenoit feu, & qu'il s'expoſeroit à de grands tourmens

s'il ne disoit la verité, il lui declara comme tout s'étoit passé. Par le recit de Mitradatés le Roi vit que c'étoit Harpagus qui étoit la cause du salut de l'enfant. Il le fit appeller, & lui demanda comment il avoit fait mourir l'enfant qu'il avoit mis entre ses mains. Harpagus voïant là le bouvier, n'osa rien déguiser, mais il avoüa ce qu'il avoit fait.

Astyagés, quoiqu'extrémement irrité contre Harpagus, eut neanmoins la force de dissimuler sa colere, & il l'invita à un festin qu'il vouloit faire ce jour-là même, pour se réjoüir de ce que son petit-fils étoit encore en vie. Il lui dit de lui envoïer ce même jour un fils unique qu'il avoit, pour être élevé auprés de Cyrus. Harpagus s'en alla chez lui, & envoïa son fils à Astyagés. Ce cruel Prince fit tuer ce jeune homme, le fit couper par mor-

ceaux, fit cuire sa chair en plusieurs manieres, & commanda qu'on mît tous les plats de cette viande du côté d'Harpagus, afin que lui seul en mangeât.

Harpagus vint souper avec le Roi, & il mangea beaucoup plus qu'à son ordinaire. Le Roi lui aïant demandé si ces mets étoient à son goût, il répondit que ces viandes étoient excellentes. Alors Astyagés commanda qu'on apportât un panier, où il avoit fait mettre les pieds, les mains & la tête du fils d'Harpagus. Il dit à cet infortuné pere de découvrir le panier; il le découvrit, & y vit ce triste spectacle. Quoi qu'il fût outré autant qu'on le peut être d'une telle barbarie, il fit neanmoins semblant d'être fort soumis aux volontez du Roi: mais dans le secret de son cœur il conserva toujours depuis un grand desir de s'en venger.

Astyagés fit encore assembler les Mages, pour leur demander ce qu'il feroit de Cyrus. Les Mages lui répondirent que le songe qui signifioit que le fils de Mandane seroit Roi, s'étoit accompli lorsque Cyrus avoit regné pendant quelques heures sur les enfans qui l'avoient élû, & qu'ainsi il n'y avoit rien à craindre de lui; puisque d'ailleurs les Medes aimoient bien mieux lui obéïr, à lui qui étoit de leur nation, que d'être assujetis à un Persan. Astyagés suivant le conseil des Mages, envoïa Cyrus à Cambysés son pere.

Lorsque Cyrus eut atteint l'âge viril, il attira sur lui les yeux de tous les Perses par ses excellentes qualitez de corps & d'esprit. Il étoit de belle taille, fort bien fait, adroit à toute sorte d'exercices, & avec tout cela il avoit encore un grand courage,
&

& les autres talens pour faire un grand Capitaine.

Harpagus pensa aussi de son côté à en faire l'instrument de la grande vengeance qu'il vouloit prendre d'Astyagés. Il envoïoit des presens à Cyrus, & le sollicitoit de se soûlever contre son grand-pere, & de le chasser du Trône qu'il occupoit si indignement. En même temps il cabaloit dans la Medie contre Astyagés, & il attira à son parti un grand nombre de gens qui detestoient la cruauté de ce Prince.

Lors qu'il se crut en état d'executer cette entreprise, il en donna avis à Cyrus par une lettre qu'il enferma dans le ventre d'un liévre, qu'il ferma ensuite si bien, qu'il ne paroissoit pas qu'il eût été fendu. C'étoit pour éluder la vigilance d'Astyagés, qui aïant quelque ombrage de Cyrus, faisoit observer les passages, pour

intercepter les lettres qu'on lui écriroit.

Cyrus, qui s'étoit acquis l'estime & le cœur de tous les Perses, crut qu'il étoit temps de les porter à se soûlever. Il voulut pourtant éprouver auparavant s'ils seroient d'humeur à seconder ses desseins. Il leur declara d'abord que son grand-pere l'avoit établi Gouverneur de la Perse, & leur montra en même temps des lettres qu'il avoit contrefaites; en cette qualité il commanda à tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, de venir un tel jour au lieu qu'il designa, & de porter chacun une faux. Lors qu'ils furent assemblez, il leur commanda de faucher & de nettoyer un grand espace de terre qui étoit tout couvert de ronces & d'épines. Ils travaillerent tout le jour, & en vinrent enfin à bout, quoi qu'a-

vec beaucoup de peine. Cyrus les congedia ſur le ſoir, & leur commanda de revenir le lendemain aprés s'être lavez.

Il fit enſuite égorger tous les troupeaux de ſon pere, pour en faire un feſtin aux Perſes. Lors qu'ils vinrent le lendemain, il les traita magnifiquement, leur faiſant ſervir des viandes & du vin autant qu'ils en voulurent. Quand ils furent tous raſſaſiez, il leur demanda lequel des deux jours leur étoit plus agreable, celui-là ou le precedent. Ils dirent tous que ce jour leur agréoit infiniment plus. Cyrus leur repliqua que s'ils vouloient, il leur découvriroit le moïen de paſſer toute leur vie dans une felicité pareille à celle de ce jour-là : au lieu que s'ils ne ſuivoient pas ſon conſeil, ils reſteroient toujours dans la miſere & dans l'oppreſſion ; s'expliquant davantage, il



leur dit que c'étoit une honte, que les Perses, qui ne cedoient aux Medes ni en nombre ni en valeur, leur demeurassent volontairement soumis: qu'ils n'avoient qu'à le suivre, & qu'il les délivreroit de la tyrannie d'Astyagés, & les mettroit en liberté.

Les Perses reçurent cette proposition avec des acclamations qui firent assez voir combien elle leur étoit agreable, & ils s'offrirent à Cyrus pour le suivre par tout où il les voudroit conduire. Ce jeune Prince leur commanda d'aller prendre les armes, & de revenir à lui; & lors qu'ils furent armez, il les fit marcher vers la Medie.

Astyagés aïant appris que Cyrus remuoit dans la Perse, envoïa lui commander de le venir trouver. Cyrus lui fit réponse qu'il seroit à lui plutôt qu'il ne voudroit. Le Roi des Medes as-

ſembla une grande armée, pour l'envoïer contre ſon petit-fils : & pouſſé par ſon mauvais deſtin, il en donna la conduite à Harpagus ſon grand ennemi. Harpagus marcha promtement à la rencontre de Cyrus, dans le deſſein de ſe ranger de ſon côté. Lorſque les deux armées furent en preſence, Harpagus, avec une bonne partie des Medes, s'alla donner à Cyrus, d'autres prirent la fuite: & ceux qui n'étoient point de la conſpiration, ſe battirent quelque temps, mais ils furent enfin mis en déroute.

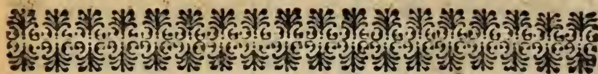
Aſtyagés ne perdit pas courage, mais menaçant Cyrus d'avoir bien-tôt ſa revanche, il fit cruellement mourir les Mages qui lui avoient conſeillé de l'envoïer en Perſe. Il ramaſſa tout ce qu'il put de troupes, & marcha contre Cyrus. Il ne fut pas plus heureux à cette ſeconde bataille, car

il fut vaincu & fait prisonnier.

Dés qu'Harpagus sçut qu'Astyagés avoit été pris, il alla le trouver & lui reprocha sa cruauté barbare. Ce malheureux Prince lui demanda s'il étoit du parti de Cyrus. Il répondit qu'oüi. Tu es, lui repartit le Roi, le plus mal-habile & le plus injuste de tous les hommes; le plus mal-habile, puisque pouvant te faire Roi des Medes, tu as fait tomber l'Empire à un autre: & le plus injuste, parce que pour un mauvais traitement que je t'ai fait, tu assujettis les Medes qui sont innocens à une nation étrangere.

Ainsi l'Empire des Medes, aprés avoir duré cent vint-huit ans, passa aux Perses. Le Prince Cyrus fut reconnu Roi des deux nations; & il garda toujours auprés de lui son grand-pere Astyagés, qu'il traita fort humainement le reste de ses jours.

Fin de la premiere Partie.



LA VERITÉ DE L'HISTOIRE DE JUDITH.

SECONDE PARTIE.

Où l'on donne des preuves des faits rapportez dans la premiere.

CHAPITRE PREMIER.

Diversité de sentimens sur l'histoire des Assyriens & des Medes. On ne sçauroit accorder Hérodote avec Ctesias.

ON demeure d'accord que la plus grande difficulté de l'histoire de Judith, est de la faire accorder avec celle des

Aſſyriens & des Medes. C'eſt ce qui a extrémement fatigué tous les Auteurs Catholiques ; & les Proteſtans ont jugé ſi impoſſible de trouver quelque conformité entre ces deux hiſtoires, que c'eſt leur raiſon fondamentale pour nier la verité du livre de Judith.

Nous eſperons pourtant faire voir qu'elles s'accordent parfaitement. Mais pour réüſſir dans ce deſſein, il faut premierement ſçavoir quelle eſt la veritable hiſtoire des Aſſyriens & des Medes : car en vain travailleroit-on à faire voir que l'hiſtoire de Judith a du rapport avec celle de ces deux nations, ſi l'on n'étoit convenu auparavant à quels Auteurs il faut s'en tenir, ſur tout lors qu'une hiſtoire eſt auſſi diverſement racontée que l'eſt celle des Aſſyriens & des Medes. Nous allons donc faire dans les cinq premiers chapitres de cette ſeconde Partie

la critique des Auteurs qui ont écrit l'hiſtoire de ces deux nations; & nous eſperons qu'elle ne ſera pas moins agreable au Lecteur, qu'elle ſera utile pour l'éclairciſſement du livre de Judith.

Ce qui nous a encore portez à faire cette critique, c'eſt que nous avons remarqué que les Commentateurs du livre de Judith, qui ont negligé de la faire, & qui ſe ſont ſervis indifferemment de toute ſorte d'Auteurs, ſans prendre garde même s'ils s'accordoient entr'eux, ſe ſont jettez dans des embarras étranges, & n'ont fait qu'obſcurcir la matiere, au lieu de l'éclaircir.

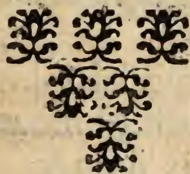
Herodote eſt le premier qui a écrit l'hiſtoire des Aſſyriens & des Medes, quoi qu'il n'ait parlé des premiers que fort ſuccinctement. Cteſias, qui vivoit prés d'un ſiecle aprés lui, a compoſé en ſix livres une hiſtoire plus ample de

ces deux nations. Ces deux Auteurs ſont les ſources où tous les Hiſtoriens & Chronologiſtes anciens & modernes ont puiſé preſque tout ce qu'ils ont raconté de ces Monarchies. Les uns ont ſuivi le premier, & les autres ſe ſont attachez au ſecond. Enfin un grand nombre d'autres ont voulu accorder les deux enſemble, & ont mis par là une grande confuſion dans l'hiſtoire & dans la Chronologie.

Il y a lieu de s'étonner que tant d'habiles gens aïent voulu concilier des ſentimens ſi oppoſez. On n'a qu'à lire les deux Auteurs, & on verra autant de diverſité entre leurs hiſtoires, ſur les faits, ſur le nombre des années, & ſur le nom des Rois, qu'il y en a entre l'hiſtoire de France & celle des Turcs. C'eſt ce qu'a remarqué Photius, * qui

* *In excerptis ex Cteſia.*

aſſure que Cteſias eſt oppoſé à Herodote preſqu'en toutes choſes, & qu'il fait profeſſion de le contredire inceſſamment. Il eſt aſſez étrange, qu'aprés que Cteſias s'eſt declaré lui-même ouvertement contre Herodote, on veüille nous perſuader que ces deux Auteurs ſont d'accord enſemble. Je vais rapporter un petit abregé de leurs hiſtoires, & je m'aſſure que le Lecteur s'oppoſera à cet accommodement.





ABREGE' DE L'HISTOIRE *des Aßyriens & des Medes, selon Herodote.*

LEs Aſſyriens tinrent durant cinq cens vint ans l'Empire de l'Aſie, aprés quoi les Medes ſe revolterent, & leur revolte fut ſuivie de pluſieurs autres peuples. Les Medes joüirent quelque temps de leur liberté: mais les grands deſordres qui ſe paſſoient dans leur païs, les obligerent enfin d'élire pour Roi

Dejocés, qui bâtit la ville d'Ecbatane, établit pluſieurs loix, & regna en paix durant 53 ans.

Phraortés ſon fils ſubjugua les Perſes & pluſieurs autres nations; il fut enfin défait & tué par les Aſſyriens de Ninive aprés un ré-

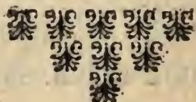
gne de 22 ans.

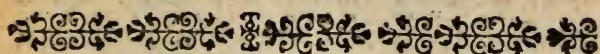
Cyaxarés fils de Phraortés assiegea Ninive, & fut obligé de lever le siege pour aller contre les Scythes. Il fut défait par ces barbares, qui se répandirent dans l'Asie. Cyaxarés les en chassa vint-huit ans aprés. Il fit la guerre aux Lydiens durant six ans, prit Ninive, la ruïna entierement, conquit l'Assyrie, & mourut aprés avoir regné 40 ans.

Astyagés son fils voulut faire mourir son petit-fils Cyrus dés sa naissance. Ce petit enfant fut sauvé de ses mains. Lors qu'il fut grand, il fit la guerre à Astyagés, le vainquit, & le fit prisonnier; & ainsi l'Empire des Medes passa aux Perses. Astyagés régna 35 ans.

L'Empire des Medes dura en tout cent vint-huit ans, sans conter les vint-huit de l'Empire des Scythes.

Voila en peu de mots ce qu'-Herodote raconte de ces deux Empires. Il dit tres-peu de chose de celui des Assyriens, parce qu'il a remis d'en parler en un autre endroit : ce qu'il ne paroît pas qu'il ait jamais fait. Il faut ajoûter à tout ceci ce qu'il dit plus bas, que Semiramis n'étoit que cinq generations avant Nitocris mere de Labynetus, qui est le dernier Roi de Babylone, Ces cinq generations, suivant sa supputation, ne vont pas à deux cens ans.





ABREGE' DE L'HISTOIRE des Aßyriens & des Medes, selon Ctesias Cnidien.

1. NInus fondateur de l'Empire des Affyriens fit alliance avec les Arabes, ſubjugua les Babyloniens, les Medes, les Armeniens, les Perſes, les Egyptiens, les Syriens, & preſque toutes les nations de l'Aſie. Il fonda la ville de Ninive ſur l'Euphrate. Il fit enſuite la guerre aux Bactriens avec une armée de deux millions d'hommes. Mais toute cette armée n'auroit pas ſuffi pour dompter cette nation, ſans la valeur & l'induſtrie de Semiramis, qui n'étoit âgée que de vint ans, & qui prit d'aſſaut la ville capitale des Bactriens. Ninus épouſa Semiramis, & mourut aprés un regne de 52 ans.

2. Semiramis lui ſucceda. Elle fonda Babylone, où elle employa deux millions d'ouvriers. Elle alla en Egypte, ſubjugua preſque toute la Libye & l'Ethiopie. Elle marcha avec une armée formidable pour ſubjuguer les Indes: comme les Indiens avoient plus d'élephans qu'elle, elle fit tuer & écorcher trois cens mille bœufs noirs, & elle fit diſpoſer leurs peaux en forme d'élephans. Mais la tromperie étant enfin découverte, elle fut vaincuë & obligée de ſe retirer. Aprés cela elle diſparut, ou ſelon quelques-uns, elle fut changée en colombe, aprés avoir regné 42 ans.

3.	Ninyas ſon fils, ou Zamés,	38
4.	Arius, . .	30
5.	Aralius, . .	40
6.	Xerxés, ou, Balæus,	30
7.	Armamithrés, .	38
8.	Belochus, . .	35
9.	Balæus, . .	52

10. Altadas, ou Sethos, . . 32
11. Mamithus, . . 30
12. Aschalius, . . 28
13. Sphærus, . . 22
14. Mamithus, . . 30
15. Sparetus, . . 42
16. Ascatadés, . . 38
17. * Amyntes, . . 45
18. Belochus, . . 25
19. Bellepares, . . 30
20. Lampridés, . . 30
21. Sosarés, . . 20
22. Lamparés, . . 30
23. Panyas, . . 45
24. Sosarmus, . . 22
25. Mithræus, . . 27
26. Tautamus, ou Tautanés, 32

De son temps Troïe fut assiegée, & il envoïa secourir Priam, qui étoit sous sa domination. Il y fit marcher un secours de dix mille Ethiopiens, commandez par Memnon Persan.

* Et par le changement de l'e Ionique en a; *Amyntas.*

27. Teuthæus, . . . 44
28. Arabelus, . . . 42
29. Chalaüs, . . . 45
30. Anebus, . . . 38
31. Babius, . . . 37
32. Thineus, . . . 30
33. Dercylus, . . . 40
34. Eupalés, . . . 38
35. Laosthenés, . . . 45
36. Pyritiadés, . . 30
37. Ophratæus, . . . 21
38. Ophratanés, ou Ephecerés, . 52
39. Ocrazapés, ou Acraganés, 42
40. Sardanapalus, ou Thonos Concoleros, 15 1404

Sardanapale étoit un Prince si voluptueux & si effeminé, que ses principaux Officiers le jugeant indigne de porter la couronne, conspirerent contre lui. Arbacés Gouverneur des Medes fut le chef de la conjuration. Il attira à son parti le Gouverneur de Babylone, nommé Belesis. C'étoit un

fameux Magicien, qui par ſa magie découvroit l'avenir. La guerre fut fort longue & fort douteuſe : Sardanapale fut ſouvent vainqueur au commencement : mais à la fin il fut vaincu & obligé de ſe retirer dans Ninive, où Arbacés & ſes confederez l'aſſiegerent. De peur de tomber entre les mains des rebelles, il mit le feu à ſon Palais, & ſe brûla lui-même avec ſes concubines. Arbacés pilla la ville, emporta ſes richeſſes à Ecbatane, enfin il ruina Ninive de fond en comble, & obligea les habitans d'aller demeurer dans des villages. Et l'Empire paſſa des Aſſyriens aux Medes.

Rois des Medes.

Arbacés regna	28 ans.
Mandaucés, . .	50
Soſarmus, . .	30
Artias, . . .	50
Arbianés, .	22
Arſéus, . .	40

Il eut une grande guerre contre les Cadusiens.

Artynés, . . 22

Artibarnas, . . 40

Il eut une grande guerre contre les Saces.

Astibarés, . . 00

Apandas, ou Astyigas, 00

Selon Justin ils ont regné en tout 350 ans.

Cyrus qui n'étoit ni parent ni allié d'Astyigas, détrôna ce Prince, & fit passer l'Empire aux Perses.

Voila en peu de mots tout ce que ces deux Historiens ont dit des Empires des Assyriens & des Medes. Il n'est pas besoin de longues preuves, pour persuader qu'on ne peut les accorder ensemble. On n'a qu'à confronter l'un avec l'autre, & on remarquera une difference perpetuelle entr'eux. Herodote fait durer l'Empire des Assyriens un peu

plus de cinq ſiecles, ou ſi l'on veut le pouſſer juſqu'à la ruine de Ninive, il aura duré environ ſept cens ans. Cteſias lui donne plus de quatorze cens ans de durée. Selon Herodote Semiramis regnoit deux cens ans avant que Babylone fùt priſe par Cyrus. Mais Cteſias la fait regner ſeize ou dix-ſept ſiecles avant ce temps-là. Herodote met la ruine de Ninive ſur la fin du regne de Cyaxarés; ce qui s'accorde fort bien avec l'Ecriture ſainte. Mais ſelon Cteſias elle eſt arrivée prés de trois cens ans auparavant.

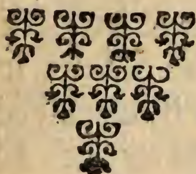
Quant à l'hiſtoire des Medes, écrite par Herodote, elle a ſi peu de rapport à celle de Cteſias, qu'on ne peut s'imaginer plus de difference en toutes manieres. Il n'eſt pas neceſſaire d'en venir à un détail, puiſque chacun en peut juger ſur les abregez que nous venons de rapporter.

Ces deux Auteurs ne s'accordent gueres mieux ſur la Geographie, que ſur l'hiſtoire. Car Herodote dit que Ninive étoit bâtie ſur le Tigre, & Cteſias aſſure en pluſieurs endroits qu'elle étoit ſur l'Euphrate. Tout cela joint au témoignage de [a] Diodore de Sicile & de [b] Photius, qui diſent que ces deux Auteurs different preſque ſur tous les points de leurs hiſtoires, nous doit perſuader de l'impoſſibilité de les accorder enſemble.

Je crains même qu'on ne ſoit ſurpris que je m'arrête à prouver une choſe ſi évidente. Mais j'euſſe paſſé pour temeraire, ſi, ſans produire de ſi fortes preuves, je me fuſſe oppoſé au torrent des Chronologiſtes, qui ſuivant les traces d'Euſebe, ont travaillé pour la plûpart à accorder ces deux

[a] *Diodor. Sicil. l. 2.*
[b] *Phot. Biblioth. in excerptis ex Cteſia.*

Historiens. Il est vrai que ce n'a pas été également, quelques-uns les aïant fait convenir dans tout le fonds de l'histoire ; d'autres, en certaines choses seulement ; chacun autant qu'il l'a crû necessaire pour établir son systheme. Je parlerai dans la suite des anciens Auteurs qui ont écrit aprés ces deux celebres Historiens. Et comme je crois avoir suffisamment démontré qu'il n'y a point de voïe d'accommodement entre Herodote & Ctesias, voïons auquel des deux il faut s'en tenir.



CHAPITRE II.

Jugement de Cteſias Cnidien.

CEt Auteur écrivoit dans la 95. Olympiade. Il étoit Medecin de profeſſion. Aïant été fait priſonnier à la bataille que le jeune Cyrus donna contre ſon frere Artaxerxés Mnemon Roi de Perſe, il guerit le Roi d'une bleſſure qu'il y avoit reçuë ; ce qui le mit tellement en credit dans la Cour de ce Prince, qu'il y demeura dix-ſept ans.

Il compoſa enſuite en vint-trois livres une hiſtoire qu'il intitula Perſique. Dans les ſix premiers livres il décrivoit l'hiſtoire des Aſſyriens & des Medes. Les dix-ſept derniers comprenoient toute l'hiſtoire des Perſes depuis Cyrus juſqu'au temps où Cteſias écrivoit.

écrivoit. Il mit encore au jour un livre qu'il intitula, *Indiques*, où il faisoit la description des Indes & des raretez qui s'y trouvoient de son temps.

Tous ses ouvrages sont perdus, & nous n'en avons que l'Abregé, qui se trouve dans la Bibliotheque de Photius : encore a-t-il omis les six livres de l'histoire des Assyriens & des Medes. Mais nous trouvons un abregé de cette histoire dans [a] Diodore de Sicile : & les noms des Rois que Diodore a omis, sont rapportez dans [b] Eusebe & dans [c] Syncelle.

Ctesias a toujours eu la reputation d'un homme peu sincere. [d] Aristote, qui lui étoit presque contemporain, l'accuse en plusieurs endroits de mensonge, &

[a] *Diod. l. 2.*
[b] *Euseb. Chron.*
[c] *Syncell. p. 66 & 147.*
[d] *Arist. de generat. Animal. l. 2. c. 2. De hist. animal, l. 3. sub finem, & l. 8. c. 28.*

dit que c'eſt un Auteur qui n'eſt pas digne de foi. [a] Antigonus Caryſtius qui vivoit du temps de Ptolemée Philadelphe, dit que Cteſias ment fort ſouvent, & qu'il rapporte quelquefois des choſes monſtrueuſes. Plutarque dans ſon Artaxerxés le traite pluſieurs fois d'homme vain & de menteur inſigne. [b] Lucien l'accuſe de rapporter des Indiens ce qu'il n'a jamais vû ni entendu dire. [c] Arrien en parle comme d'un Auteur qu'il n'eſt pas ſûr de croire. * Photius dit qu'il accuſe Herodote & d'autres Auteurs d'un deffaut auquel il eſt fort ſujet lui-même, qui eſt de conter des fables.

Entre un grand nombre de modernes, qui ont témoigné le peu d'eſtime qu'ils faiſoient de cet Auteur, voici ce qu'en a dit

a *Artig. hiſt. 16.*
b *Lucian. l. 1. vera hiſtoria.*
c *Arrian. l. 5.*
* In excerptis ex Cteſia.

* Scaliger: *C'est un petit Grec ridicule, qui ne se met pas en peine de ce qu'il dit, pourvû qu'il contredise Herodote.* Et un peu plus bas il dit, qu'il s'est trompé plusieurs fois, & qu'il a souvent menti de propos déliberé par envie contre Herodote.

Mais tout ce que les Auteurs ont écrit contre Ctesias, ne donne pas une idée aussi desavantageuse de lui, que la lecture de ses ouvrages: quoique ne les aïant plus qu'en abregé, nous ne puissions pas voir si clairement jusques où s'étendoit sa vanité & ses impostures. Voici quelques traits de sa description des Indes, par lesquels il sera fort aisé de juger de son autorité.

Il dit qu'il y a dans les Indes une fontaine, d'où l'or découle perpetuellement tout de même que l'eau découle des sources or-

* In Notis in fragmenta.

dinaires. Il fait la deſcription d'une eſpece d'animal, qu'il appelle Mantichora, qui a le viſage ſemblable à celui d'un homme, & dont la queuë eſt toute heriſſée de fléches, qu'il darde ſi juſte avec ſa queuë, qu'il donne toujours dans ſon but, & tuë tous ceux qui viennent à la portée de ſes coups.

Il dit que les brebis de ce païs-là ſont plus groſſes que les ânes de la Grece: qu'il y a une nation où les hommes ont treize coudées de hauteur, & où l'on vit ordinairement plus de deux cens ans. Qu'il y a un grand païs où tous les hommes ont la tête & la queuë de chien, & que ne pouvant pas parler entr'eux, ils font entendre en abbaïant ce qu'ils veulent dire, & que ces hommes ſont au nombre de ſix vint mille.

Il fait la deſcription d'une autre nation, où les femmes n'en-

ſantent qu'une fois en leur vie, & où les enfans naiſſent avec toutes leurs dents; il dit qu'ils ont les cheveux blancs depuis leur naiſſance juſqu'à l'âge de trente ans: mais que depuis cet âge-là leurs cheveux deviennent toujours noirs juſqu'à l'âge de ſoixante ans, où ils le ſont tout-à-fait; que les hommes & les femmes ont huit doigts à chaque main & autant d'orteils à chaque pied: que leurs oreilles ſont ſi longues, qu'elles leur deſcendent juſques aux coudes, & ſi larges, qu'elles leur couvrent les épaules, & s'entre-touchent par derriere.

Aprés tout cela il aſſure qu'il ne rapporte rien qu'il n'ait vû lui-même, ou qu'il n'ait appris de témoins oculaires. Et pour faire connoître ſa diſcretion & ſa retenuë, il dit qu'il a vû des choſes plus extraordinaires que cel-

les-là, qu'il n'ose rapporter, de peur qu'elles ne paroissent incroïables.

Voila une petite partie des impostures de Ctesias dans son histoire des Indes, où tout le reste ne vaut pas mieux. Que si cet Auteur est si peu sincere dans ce livre, où le mensonge ne peut lui être utile à rien, on peut s'assurer qu'il n'aura pas été plus veritable dans son histoire des Assyriens & des Medes, où l'imposture peut servir au dessein qu'il a de noircir Herodote & de le faire passer pour un conteur de fables.

Il ne lui sert de rien de dire, qu'il a pris son histoire des Medes des Archives des Perses qu'il a vûës lui-même; cela ne lui sert, dis-je, de rien: car il n'est pas plus à croire lors qu'il dit qu'il a vû les Archives des Perses, que lors qu'il dit qu'il est témoin ocu-

laire des choſes merveilleuſes qu'il rapporte des Indes, que tout le monde voit bien n'avoir jamais été que dans ſon imagination.

Mais il n'y a qu'à conſiderer ſon hiſtoire des Aſſyriens & des Medes en elle-même; pour y remarquer bien des caracteres de fauſſeté. Cette armée de Ninus compoſée de deux millions d'hommes dans un temps où la terre n'étoit pas bien peuplée; ces actions de valeur extraordinaires de Semiramis âgée ſeulement de vint ans; ces deux millions d'ouvriers emploïez a bâtir Babylone; ces trois cens mille peaux de bœufs noirs diſpoſées en forme d'élephans, & pluſieurs autres choſes de cette nature ſentent fort le genie de Cteſias, & les gens de bon ſens ne les croiront pas aiſément.

Sa liſte des Rois d'Aſſyrie a encore des marques fort ſenſibles de ſuppoſition; on y peut remar-

quer quantité de noms Grecs & de noms Perſans, que Cteſias pourroit bien avoir empruntez pour forger un ſi long catalogue. Sphærus, Lampridés, Laoſthenés, Dercylus, ſont des noms Grecs, & pluſieurs perſonnages de Grece ſe ſont appellez ainſi. Amyntas eſt un nom des Rois de Macedoine, Arius en eſt un des Rois de Sparte. Pyritiadés eſt formé fort regulierement de πύριτις, qui veut dire une ſorte d'herbe medicinale bien connuë à Cteſias, qui étoit Medecin. On pourroit y remarquer quelques autres noms Grecs, quoi qu'un peu déguiſez. Xerxés, Armamitrés, Mithræus ſont des noms Perſans, Soſarmus eſt le nom d'un Roi des Medes, ſelon Cteſias même.

Ceux qui ont lû l'Ecriture ſainte & l'hiſtoire profane, ſçavent combien les noms des Aſſyriens differoient des Perſans, &

encore plus des Grecs : & ainſi ils auront de la peine à ſe perſuader qu'un ſi grand nombre de noms Grecs, & pluſieurs Perſans, aient appartenu à des Rois d'Aſſyrie. Mais voici qui eſt encore plus fort.

Dans toutes les grandes liſtes des Rois de diverſes nations, on voit que les mêmes noms ou des noms ſemblables reviennent ſouvent : ce qui avoit principalement lieu dans la famille des Rois d'Aſſyrie, où l'on remarque de certains noms communs, ou du moins fort ordinaires à ces Princes. L'Ecriture ſainte nomme cinq Rois Aſſyriens, Phul, Teglat-phal-aſſar, Salman-aſſar, Sennacherib, ou Sar-gon, Aſſar-addon ; & deux Princes freres du dernier, Adra-melech, & Sar-aſſar.

Nous voïons que ſur ſept Princes Aſſyriens les mêmes noms reviennent pluſieus fois. Phul, qu'on pro-

nonce aussi Pol, Phal ou Pal, se trouve deux fois, dans PHUL & dans Teglath-PHAL-Assar. Assar s'y trouve quatre fois, en Teglath-Phal-ASSAR, Salman-ASSAR, ASSAR-had-don, & Sar-ASSAR. Sar se trouve en SARgon, & en SAR-Assar. A ces Rois on peut joindre Sardanapale, qui est reconnu dans tous les Historiens, & qui n'est pas de l'invention de Ctesias, car on y voit SAR, DAN, & PAL, trois noms Assyriens.

Si sur huit Princes Assyriens un même nom revient jusques à quatre fois, & deux autres noms reviennent trois fois chacun, peut-on s'imaginer que sur quarante Rois qui ont precedé Sardanapale, aucun de ces noms, qui constamment étoient ordinaires aux Rois Assyriens, ne se trouve pas une seule fois. Dira-t'on que les Grecs appelloient ces Princes autrement que les Assyriens? Mais

ne voïons-nous pas que les bons Historiens Grecs appellent les Rois étrangers des mêmes noms qu'ils avoient en leur païs ? Cela ne paroît-il pas évidemment dans Herodote, qui donne toujours aux Rois d'Assyrie, d'Egypte & de Babylone les mêmes noms que l'Ecriture leur donne ? sauf quelque petit changement inévitable quand un mot passe d'une langue à une autre. Il appelle Sennacherib, Sanacheribus, Nechao, Necos, Ephrée, Apriés, Nabonidés, Laby-netus. Voila les changemens que peuvent souffrir les noms quand ils passent dans une langue étrangere ; & si Ctesias n'y en faisoit pas de plus grands, on pourroit peut-être ajoûter foi à son catalogue.

Que si cet Auteur n'est pas digne de foi dans sa liste des Rois d'Assyrie, il l'est encore moins lors qu'il dit que le dernier Roi

des Aſſyriens, que les Grecs nommoient Sardanapale, s'appelloit chez les Aſſyriens, Thonos Concoleros; & que le dernier Roi des Medes, que les Grecs appelloient Aſtyagés, étoit appellé par les Medes, Apandas. On ne ſçauroit s'imaginer rien de plus ridicule que cette pretenduë diverſité de noms. Car outre qu'il n'y a aucune apparence que les Grecs ſe ſoient aviſez de forger des noms pour les donner aux Rois étrangers, il eſt certain, comme nous avons déja dit, que Sardanapale eſt un vrai nom Aſſyrien, & il paroît dans l'Ecriture qu'Aſtyagés eſt un nom Mede. Il faut donc dire que ces noms monſtrueux, Thonos Concoleros & Apandas ne ſont que des fruits de l'imagination de Cteſias, qui étoit fort feconde en monſtres.

En verité je ne puis comprendre comment tant d'habiles gens

ont ajoûté foi à Ctesias ; & je ne puis considerer sans indignation que cet imposteur ait eu tant de vogue.

On peut encore ajoûter à tout cela, que suivant la Cronologie de Ctesias, ces Rois ont commencé à regner avant Abraham : or tout le monde sçait qu'il ne faut pas se fier à ce que les profanes ont écrit d'un temps si reculé, sur tout quand cela n'est fondé que sur l'autorité d'un Historien aussi peu sincere qu'est Ctesias.

Mais ce qui acheve de ruiner l'histoire de Ctesias, est qu'on ne sçauroit l'accorder avec l'Ecriture. Cet Auteur dit que Ninus, qui, suivant sa supputation, régnoit avant Abraham, ou suivant le calcul de certains, du temps d'Abraham, se rendit maître de la Perse, de la Medie, de l'Egypte, de l'Assyrie & de toute l'Asie: que Semiramis, qui regnoit du

temps d'Abraham ou d'Iſaac, ajoûta à ce grand Empire la Libye & l'Ethiopie. Mais nous voïons dans la Geneſe, que du temps d'Abraham il y avoit des Rois en Perſe, en Sennaar, qui eſt la Caldée, en Egypte, & pluſieurs Rois dans la Syrie, ſans qu'il paroiſſe la moindre trace de l'Empire des Aſſyriens.

Il eſt parlé dans Cteſias d'un Roi d'Arabie, & de la nation des Arabes comme déja trés-puiſſante du temps de Ninus : quoi qu'il ſoit certain, ſelon l'Ecriture, que la nation des Arabes ne prit ſon origine que plus d'un ſiecle aprés. Iſmaël fils d'Abraham eût douze fils, deſquels ſont deſcenduës les douze Tribus qui compoſoient toute la nation des Arabes, qu'on appella d'abord Iſmaëlites. L'Ecriture ſainte s'accorde fort bien avec Strabon & les autres Auteurs profanes touchant la diviſion des

Arabes en douze Tribus, & elle nous apprend leur origine dans la Geneſe.

Que ſi ce que Cteſias dit du commencement de l'Empire des Aſſyriens, eſt opposé à l'Ecriture, ce qu'il rapporte de ſa fin, ne l'eſt pas moins. Car ſelon cet Auteur l'Empire des Aſſyriens aura été ruiné ſur la fin du regne de Joſaphat, ou durant le regne de Joram ſon fils. C'eſt ce qu'il eſt aiſé de faire voir: car Cteſias dit qu'aprés que l'Empire des Aſſyriens eut été entierement ruiné, & la ville de Ninive deſolée & raſée juſqu'aux fondemens, l'Empire paſſa aux Medes, & y demeura environ trois cens cinquante ans, au bout duquel temps Cyrus le fit paſſer aux Perſes. Le commencement du regne de Cyrus tombe ſur les dernieres années de la captivité. Que ſi depuis ce temps-là on ſuppute en

remontant les années des Rois de Juda, le commencement des trois cens cinquante ans de l'Empire des Medes se trouvera durant le regne de Josaphat, ou de son fils Joram, selon la supputation de quelques-uns ; & ce sera en ce même temps qu'il faudra placer la desolation de Ninive & la ruine de l'Empire des Assyriens.

Cependant il est certain que jamais cet Empire n'a été plus puissant que depuis cette pretenduë ruine. * Nous voïons que Jonas prophetisa sous le regne d'Amasias, environ soixante-dix ans aprés la mort de Josaphat. Et il est tres-sûr que l'Empire des Assyriens subsistoit en ce temps-là, & que Ninive étoit encore sur pied. Et Joseph rapporte, que quand Jonas prêcha à Ninive, les Assyriens tenoient l'Empire de l'Asie.

* 4. *Reg. c.* 14. *v.* 25.

Environ quarante ans aprés la prophetie de Jonas, du temps d'Azarias fils d'Amaſias, l'Empire des Aſſyriens étoit tres-puiſſant ſous le Roi Phul. Ses ſucceſſeurs juſques à Sennacherib ſe ſont rendus les maîtres des plus puiſſans Roïaumes de l'Aſie & de l'Afrique; & on les appelloit alors les grands Rois : au lieu qu'avant Phul cet Empire ne faiſoit pas ſi grand bruit dans l'Aſie, & il n'en eſt parlé qu'en un ſeul endroit de l'Ecriture, où il eſt dit que les Aſſyriens vinrent au ſecours des Ammonites: *Etenim Aſſur venit cum illis.*

Mais depuis Phul cet Empire monta au plus haut periode de ſa puiſſance. Son ſucceſſeur Theglatphalaſſar ſe rendit maître du grand Roïaume de Syrie, & ſe rendit les Iſraëlites tributaires. Salmanaſſar conquit le Roïaume de Samarie, la Phenicie, avec Tyr & Sidon. Sennacherib ſe rendit

tributaires les Rois de Juda, d'Egypte & d'Ethiopie. Et neanmoins Ctesias veut faire croire que cet Empire étoit alors ruiné, & avoit passé aux Medes. Croira-t'on que les Archives que Ctesias a lû, ou les memoires dont il s'est servi, aient omis ces Rois qui constamment étoient les plus puissans: & qui étant les plus voisins des temps où on avoit écrit ces Archives, devoient être plus connus que les autres.

Qui ne voit que Ctesias, pour trouver à placer ce long Empire des Medes si fabuleux & si opposé à celui d'Herodote, qui est le veritable, a reculé de trois cens ans la ruine de l'Empire des Assyriens, sur laquelle celui des Medes s'est élevé. Il est certain, suivant l'Ecriture & les bons Auteurs, que Ninive & l'Empire d'Assyrie a été ruiné du temps du Roi Josias, comme nous ferons voir plus bas: au lieu que,

ſelon Cteſias, cela doit être arrivé du temps de Joſaphat, ou de ſon fils Joram. Mais cet Auteur ne ſçavoit pas que l'Ecriture démontreroit la fauſſeté de ſon hiſtoire ; en faiſant voir que l'Empire des Aſſyriens a duré prés de trois cens ans depuis ce temps-là, & n'a jamais été ſi floriſſant qu'aprés cette pretenduë ruine.

Euſebe a ſuivi Cteſias pour les Rois d'Aſſyrie, parce que la liſte que cet Auteur avoit faite, où les années de chaque Roi ſont marquées, lui étoit extrémement commode pour remplir ſes Tables Cronologiques. Mais il s'eſt trouvé étrangement embarraſſé, lors qu'aprés la pretenduë ruine de l'Empire d'Aſſyrie & de Ninive par Arbacés, il a trouvé dans l'Ecriture un grand nombre de tres-puiſſans Rois Aſſyriens. Dans cet embarras il a pris le parti deſeſperé de dire que Salmanaſar

étoit un Gouverneur qu'Arbacés avoit établi dans l'Assyrie.

Mais ce sentiment est si opposé à l'Ecriture, à Ctesias & à Eusebe même, qu'on voit bien qu'il n'a pû tomber dans l'esprit que d'un homme qui ne sçait quel parti prendre. Car peut-on s'imaginer que Salmanasar, qui suivant l'Ecriture étoit le plus puissant Roi de l'Orient, & qui étoit appellé le grand Roi, ne fût qu'un Lieutenant d'Arbacés? Cela est d'autant plus insoutenable, que, suivant la supputation de Ctesias, Arbacés a dû regner prés de 200. ans devant Salmanasar, & suivant celle d'Eusebe, il a regné 96. ans avant ce Roi des Assyriens.

Eusebe a bien vû qu'on ne seroit pas satisfait de ce qu'il a avancé en cet endroit: c'est pourquoi il a encore rapporté le sentiment de [a] ceux qui disent qu'Arbacés

[a] *Diod. Sicul. l. 2.*

établit Belesis Roi des Assyriens, & que depuis ce temps-là les Rois d'Assyrie furent toujours établis par les Rois des Medes : mais il est aisé de voir par ce que nous avons dit, que ce sentiment n'est pas mieux fondé que l'autre.

Eusebe nous rapporte en dernier lieu le sentiment de Castor, qui dit que Ninus succeda à Sardanapale : Νίνον διαδεξάμενον τὴν βασιλείαν παρὰ Σαρδαναπάλου. Nous parlerons en son lieu de ce passage de Castor. Mais cependant nous remarquerons ici, contre un grand nombre de modernes, que Castor ne parle point de ce Ninus comme du restaurateur de l'Empire des Assyriens aprés qu'il eut passé aux Medes, car les mots dont il se sert ne peuvent pas souffrir ce sens, mais il en parle comme d'un Prince qui a succedé immediatement à Sardanapale ; ce qui est opposé à tous les Historiens, qui mettent

Sardanapale le dernier Roi de Ninive.

Les Auteurs modernes qui ont ſuivi Cteſias, ont été obligez d'admettre deux deſolations de Ninive, ſçavoir celle qui arriva du temps d'Arbacés, qui doit tomber ſur la fin du regne de Joſaphat, & celle qui arriva prés de 300. ans aprés durant le regne de Joſias. Mais l'Ecriture ſainte, Joſeph & tous les Auteurs profanes, ſans exception, n'en admettent qu'une. Il eſt vrai que ces derniers different beaucoup entre eux ſur le temps où elle eſt arrivée. Herodote la met ſur la fin du regne de Cyaxarés, & Polyhiſtor ne s'éloigne guere de ſon ſentiment, qui eſt auſſi tres-conforme à l'Ecriture. Cteſias & tous ceux qui l'ont ſuivi, l'ont miſe du temps d'Arbacés, c'eſt à dire, prés de trois cens ans plutôt qu'Herodote.

Tous les Auteurs profanes étant d'accord à n'admettre qu'une désolation de Ninive, quoi qu'ils la missent en des temps fort differens, la raison vouloit qu'on suivît pour le temps & pour les circonstances les Auteurs qui convenoient le mieux avec l'Ecriture, & en ce cas on auroit sans doute donné la préference à Herodote. Mais la plûpart des Auteurs modernes ont admis deux desolations de cette grande ville, & ont suivi en cela Eusebe & Syncelle. Ils ont ainsi pretendu accorder Ctesias avec l'Ecriture, mais par ce que nous avons dit ci-devant, il est aisé de voir que cela est impossible; ce qui paroîtra encore mieux par ce que nous allons dire.

Ctesias dit que Ninive fut rasée jusqu'aux fondemens par Arbacés, qui en dispersa le peuple d'un côté & d'autre, ruina entie-

rement l'Empire des Aſſyriens, & le transfera aux Medes, où il demeura durant trois cens cinquante ans. Suivant ce calcul Ninive doit avoir été détruite ſur la fin du regne de Joſaphat, ou au commencement de celui de Joram. Cependant Jonas, qui propheti ſa durant le regne d'Amaſias, c'eſt-à-dire, ſoixante ou ſoixante-dix ans aprés cette pretenduë deſolation, rapporte que Ninive étoit alors d'une ſi prodigieuſe grandeur, & ſi peuplée, qu'on n'a jamais rien lû d'approchant dans les hiſtoires.

Peut-on s'imaginer qu'une ville qui auroit été ruinée de fond en comble, & ſur les ruines de laquelle un tres-puiſſant Empire ſe ſeroit établi, ſe trouvât ſi peu de temps aprés d'une grandeur ſi ſurprenante? Il faudroit pour cela que ce puiſſant Empire qu'Arbacés fonda, ſe fût bien-tôt affoibli;

bli : ce qui eſt contraire à Cteſias & aux profanes qui l'ont ſuivi. Il faudroit qu'aprés cela l'Empire des Aſſyriens ſe fût relevé : ce qui ne pouvoit ſe faire que peu à peu, aïant été abſolument détruit. Il auroit fallu enſuite que Ninive ſe fût rétablie & eût paſſé d'une entiere ruine à un point extraordinaire de grandeur, ce qui ſemble ne pouvoir ſe faire que dans pluſieurs ſiecles. Et neanmoins il faudroit que tout cela ſe fût paſſé dans ſoixante ou ſoixante & dix ans.

Quand on lit la prophetie de Jonas, la penſée qui vient tout d'abord, eſt que cette incomparable ville, dans une longue ſuite d'années de proſperité, s'étoit ſi fort plongée dans le luxe & dans le dereglement, que ſans la penitence qu'elle fit, Dieu l'alloit faire perir en punition de ſes crimes, & l'on ne ſçauroit ſe per-

ſuader que cette ville ne faiſoit alors que ſe relever d'une entiere déſolation.

Que s'il eſt impoſſible de placer la ruine de Ninive par Arbacés avant la predication de Jonas, il l'eſt encore plus de la mettre aprés. Car nous voïons par l'Ecriture que Dieu s'appaiſa lors qu'il vit la penitence des Ninivites, & qu'il differa ſa ruine à un autre temps. Environ quarante ou cinquante années aprés la predication de Jonas, c'eſt-à-dire, du temps d'Azarias Roi de Juda, l'Empire des Aſſyriens étoit dans ſa grande puiſſance ſous Phul: de ſorte qu'on ne ſçauroit placer la ruine de Ninive & de l'Empire d'Aſſyrie depuis la predication de Jonas juſques à ce Roi; on la peut encore moins placer ſous ſes ſucceſſeurs Teglatphalaſſar, Salmanaſſar & Sennacherib, qui ont de plus en plus augmenté la puiſ-

ſance de l'Empire Aſſyrien. Il la faudra donc mettre ſous le regne de Joſias ſuivant l'Ecriture, & dire avec tous les Auteurs qui ont precedé Euſebe, qu'il n'y a eu qu'une deſolation de Ninive, que Cteſias a reculée de trois cens ans, pour contrecarrer Herodote & pour trouver à placer le long Empire des Medes qu'il vouloit établir, à deſſein de ruiner l'hiſtoire veritable.

Si la deſolation de Ninive eſt arrivée au temps que Cteſias & cette foule d'Auteurs qui l'ont ſuivi, ont marqué, il en faut neceſſairement admettre une ſeconde long-temps aprés celle-là, comme nous avons déja fait voir. Or je demande comment il ſe peut faire que Cteſias, & ce grand nombre de profanes qui ont ſi bien connu cette premiere deſolation de Ninive arrivée plus d'un ſiecle avant les Olympiades, aient en-

tierement ignoré celle qui est arrivée trois cens ans aprés ; quoique celle-ci ait dû plus éclater que l'autre, puisque l'Empire Assyrien n'avoit jamais été si florissant qu'avant cette derniere desolation, & qu'avec cela elle a été si grande, qu'on n'a jamais rien lû de pareil. Elle a dû aussi être plus connuë de ces Auteurs que la premiere, puis qu'elle étoit beaucoup plus voisine de leur temps, & qu'elle est arrivée plus d'un siecle & demi aprés l'institution des Olympiades, où l'histoire a commencé d'être plus veritable, & où l'on a eu une connoissance plus exacte des évenemens.

Que peut-on répondre à cela, si ce n'est que la desolation de Ninive, rapportée par Herodote, est la même dans le fonds que celle que nous trouvons dans Ctesias, mais que ce dernier a malicieusement reculée de trois sie-

cles, pour détruire l'hiſtoire de cet Auteur.

Voici encore une preuve évidente de cette verité. On peut remarquer que le fonds de l'hiſtoire que Cteſias rapporte de la priſe de Ninive, eſt la même choſe que ce que l'Ecriture, Herodote & Polyhiſtor diſent de celle qui arriva environ le temps du Roi Joſias. Cteſias dit que les Medes joints aux Babyloniens ont ruiné Ninive. L'Ecriture ſainte & Polyhiſtor diſent que les mêmes peuples ont deſolé cette grande ville. Cteſias dit que Sardanapale ſe brûla lui-même: Polyhiſtor dit la même choſe de Sarac, qui eſt le même que Sardanapale, comme nous ferons voir, & qui ſuivant les paroles de cet Auteur, devoit régner du temps de Joſias. Cteſias dit que la ville de Ninive fut raſée juſques aux fondemens, & ſon peuple diſperſé : l'Ecriture nous dit

la même chose. Cette conformité de faits, jointe aux preuves precedentes, nous doit convaincre, à mon avis, qu'il n'y a eu qu'une destruction de l'Empire des Assyriens & qu'une ruine de Ninive.

En voila assez, ce me semble, pour faire voir que Ctesias est un Auteur peu sincere, & sur le témoignage duquel on ne peut jamais faire fonds. La verité semble s'élever elle-même contre lui, tant son histoire est opposée à l'Ecriture sainte & aux Historiens les plus sinceres. La mauvaise foi de Ctesias paroîtra encore mieux par ce que nous allons dire en faveur d'Herodote : car ces deux Historiens sont si opposez entr'eux, qu'on ne sçauroit établir l'un sans ruiner l'autre.



CHAPITRE III.

Jugement d'Herodote.

CEt Auteur nâquit vers la fin du regne de Darius fils d'Ystaspés. Il voïagea en Italie, en Egypte, dans la Caldée, dans la Colchide, & dans toute la Grece, & il acquit dans ses voïages cette prodigieuse quantité de connoissances sur les origines & sur les histoires de toutes les nations, qu'il est aisé de remarquer dans ses neuf livres : car quoique son principal dessein soit d'écrire les guerres des Perses contre les Grecs, il ne laisse pas de parler des histoires des autres nations. Il seroit trop long de ramasser ici tous les éloges qu'on lui a donnés de tout temps, nous nous contenterons des plus remarquables.

Le premier, qui en vaut un grand nombre d'autres, lui fut donné, lors qu'aïant publié son histoire aux jeux Olympiques, elle fut reçuë avec un applaudissement inconcevable de tous les peuples de la Grece qui y étoient assemblez: en sorte que l'ouvrage, aussi-bien que le merite de l'Auteur, fut publié à son de trompe dans toutes les villes de la Grece. Athenée dans son Herodote dit que cet Historien a une infinité de belles qualitez, dont il s'estimeroit fort heureux de pouvoir imiter une seule.

Denys d'Halicarnasse, qui le louë fort souvent, dit dans son Traité de la Composition des noms, qu'Herodote est parmi les Historiens ce qu'Homere est parmi les Poëtes, & ce que Demosthene est parmi les Orateurs. * Ciceron l'appelle un homme

* In Oratore.

admirable, le Prince des Hiſtoriens & le Pere des Hiſtoires. Entre un grand nombre de modernes qui ont témoigné de l'eſtime pour cet Hiſtorien, il n'y en a point qui en ait parlé plus favorablement que le ſçavant [a] Scaliger. *Herodote*, dit-il, *le Pere des Hiſtoires & le Prince des plus anciens Hiſtoriens, eſt fort goûté des habiles gens, mais les petits eſprits ne le ſçauroient entendre.* [b] Et en un autre endroit: *Herodote*, dit-il, *eſt un Auteur tres-ancien & tres-élegant, dans le ſecret duquel les ſeuls Sçavans peuvent être admis.* [c] Il dit ailleurs: *Qu'y a-t'il aujourd'hui parmi les anciens monumens qu'on puiſſe preferer à cet Auteur? Tout le monde n'eſt pas capable de porter jugement d'un ſi excellent Ecrivain.*

Il faut avoüer auſſi qu'on ne

[a] *In animadver. in Chronic. Euſ. b. p.* 89.
[b] *L.* 3. *Canon. Iſagog.*
[c] *Pag.* 293.

ſçauroit lire ſes Ouvrages avec attention, ſans ſe former une haute idée du merite de leur Auteur. Je ne dirai rien de la pureté & de la beauté de ſon ſtile qui a fait l'admiration de tous les ſiecles ; mais je m'attacherai ſeulement à ce qui peut faire voir ſa fidelité dans l'hiſtoire. On remarque dans cet Auteur un certain caractere de ſincerité, que ſes plus grands * ennemis mêmes ont été forcez d'y reconnoître. Et contre l'ordinaire de la plûpart des Hiſtoriens Grecs, qui ne ſe mettent guere en peine d'examiner la verité des faits qu'ils racontent, Herodote la recherche avec grand ſoin. Il rapporte ſouvent pluſieurs ſentimens, & tâche de découvrir lequel eſt le plus veritable.

Il faut avoüer qu'il dit quelquefois des choſes qui paroiſſent fabuleuſes, mais il les dit comme

* *Plutarc. in Herodot.*

les aïant apprises des gens du païs dont il écrit, & il témoigne ordinairement qu'il n'y ajoûte pas foi, par ces paroles, ἐμοὶ δὲ οὐ πιστὰ λέγουσιν, ou d'autres semblables. Et cela suffit pour faire voir le peu de raison qu'ont eu quelques Auteurs de le traiter de conteur de fables. On ne dit rien contre la verité, quand on rapporte des fables en qualité de fables, ou quand on les rapporte au nom de ceux desquels on les a apprises.

Mais pour venir à quelque chose de plus particulier, dira-t'on qu'Herodote ment dans ce qu'il a dit de la Grece? On ne peut dire cela sans s'opposer à toute la Grece même, qui donna tant de loüanges à son histoire, & qui fit publier le merite de l'Auteur dans toutes les villes à son de trompe. Je ne crois pas que personne voulût rejetter le témoignage si authentique de tant de gens, dont

pluſieurs étoient témoins oculaires d'une partie des choſes qu'il racontoit.

Son abregé de l'hiſtoire des Lydiens ne doit pas être moins veritable, puiſque cet Empire étoit voiſin des Grecs d'Aſie, parmi leſquels Herodote a pris naiſſance, & que les Rois Lydiens aïant été long-temps en guerre contre les Grecs, & aïant été quelquefois obligez de leur demander ſecours, leur hiſtoire eſt fort mêlée avec celle des Grecs. De plus il n'y avoit qu'environ ſoixante ans que l'Empire des Lydiens étoit ruiné lors qu'Herodote nâquit; ainſi l'hiſtoire de cette nation ne pouvoit pas être inconnuë aux Grecs ſes voiſins. Il eſt donc conſtant que ſi Herodote l'avoit alterée, il ſe ſeroit attiré le blâme de ceux de ſa nation, bien loin d'en meriter les loüanges.

Mais il n'y a rien qui faſſe mieux voir la ſincerité & l'exactitude d'Herodote, que ſon hiſtoire d'Egypte, où cet Auteur fait une tres-juſte critique des faits qu'il rapporte. Il dit donc en pluſieurs endroits que ce qu'il a raconté de ce Roïaume avant le regne de Pſammitichus, n'eſt pas ſi aſſuré que ce qu'il en dit du temps ſuivant, parce que ce fut du temps de ce Roi que les Grecs commencerent à avoir un plus grand commerce avec les Egyptiens. Il dit qu'il a appris des Prêtres Egyptiens tout ce qu'il raconte du temps qui a precedé Pſammitichus. Et il fait bien voir qu'il n'ajoûte pas beaucoup de foi à tout ce qu'on lui a dit de ce temps-là. [a] *Il eſt permis*, dit-il, *de croire ces choſes à qui les jugera veritables ; pour moi je ne fais que rapporter ce que diverſes perſonnes*

[a] *L. 2. c. 123.*

m'ont dit. [a] Et plus bas: *Ces choses,* dit-il, *aussi-bien que d'autres qu'ils m'ont racontées, me paroissent de pures fables.*

Cela n'empêche pas qu'il n'ait rapporté de ce temps-là quelques traits d'histoire tres-conformes à l'Ecriture, entr'autres l'expedition de Sennacherib en Egypte. Il appelle ce Roi [b] *Sanacharibus*, presque sans aucun changement: ce qui n'est pas une petite preuve de sa fidelité.

Mais il en donne de bien plus sensibles dans son histoire depuis Psammitichus: car plusieurs faits s'y trouvent de la même maniere que dans l'Ecriture; en voici deux remarquables. L'Ecriture dit que [c] Nechao Roi d'Egypte entra dans la Palestine, donna bataille à Josias Roi de Juda, le vainquit à Mageddo, & prit Je-

[a] C. 131.
[b] *Ibid. c.* 141.
[c] 4. *Reg.* 23.

rusalem. [a] Herodote dit de même, que Necos Roi d'Egypte donna bataille aux Syriens (c'est ainsi qu'il appelle toujours les Juifs), à Magdolo, les vainquit, & prit la grande ville de Cadytis, qui est la même que Jerusalem.

On trouve aussi dans Herodote l'accomplissement de cette Prophetie de Jeremie: [b] *Je livrerai Pharaon * Ephrée Roi d'Egypte entre les mains de ses ennemis, & entre les mains de ceux qui cherchent à lui ôter la vie:* car nous y voïons le Roi Apriés tomber entre les mains de ses Sujets revoltez, & de l'usurpateur Amasis, qui le firent mourir cruellement. Tous les témoignages qu'on peut produire de la bonne foi d'Herodote, n'ont rien de si convaincant que cet-

a *c.* 159.
b *c.* 44. 30.
* L'Hebreu a *Aprea*, selon les Massoretes,

te conformité avec l'Ecriture.

Cet excellent Historien dit peu de chose des Babyloniens : mais dans le peu qu'il en dit, on ne laisse pas de voir des marques de sa sincerité ordinaire. Il fait mention de quelqnes Rois de Babylone, qu'il appelle tous *Labynetus*. On voit là le *Nabonidus* de Berose & le *Nabo* de l'Ecriture, qui est un nom commun aux Rois de Babylone, avec le changement de L. en N. dont nous donnerons raison plus bas. Enfin il n'y a rien dans cette histoire, non plus que dans les autres, qui puisse faire douter de sa bonne foi.

Que si Herodote est si fidele dans toutes ses autres histoires, quelle raison y a-t'il de croire qu'il a renversé entierement celles des Assyriens & des Medes; ce qu'il faut dire necessairement, si ce que Ctesias raconte de ces

deux nations eſt veritable. On ne peut pas s'imaginer qu'un ſi ſçavant homme ignorât la veritable hiſtoire de deux grands Empires, dont le dernier n'avoit fini qu'environ ſoixante-dix ans avant ſa naiſſance. On n'oſeroit non plus dire qu'il l'ait malicieuſement dépravée, puis qu'il eſt évident qu'il n'en pouvoit tirer d'autre avantage, que celui de paſſer parmi ceux de ſa nation pour un inſigne impoſteur, étant impoſſible que toute la Grece ignorât l'hiſtoire d'un Empire qui avoit fini depuis ſi peu de temps. Il n'y a aucun fondement d'accuſer Herodote d'une ſi grande fourberie; mais on a grande raiſon de l'imputer à Cteſias : car il avoit conçû une ſi forte jalouſie contre cet excellent Hiſtorien, qu'il n'a rien omis qui pût le noircir & lui faire perdre la reputation qu'il s'étoit ſi juſtement aquiſe.

Mais venons à la pierre de touche, je veux dire à la conformité d'Herodote avec les livres ſaints. L'hiſtoire de Phraortés ou de Phraortas Roi des Medes, que l'Ecriture appelle Arphaxad, qui aprés avoir ſubjugué preſque toute l'Aſie, fut défait par le Roi de Ninive; l'expedition de Sennacherib en Egypte; la priſe & la deſolation de Ninive; toutes ces choſes, dis-je, conviennent ſi bien avec l'Ecriture ſainte, comme nous ferons voir plus amplement, qu'il n'y a plus à douter de la bonne foi d'Herodote, qui paroîtra encore mieux par tout ce que nous dirons dans la ſuite.

Nous avons obſervé ci-devant que la ville de Cadytis, dont Herodote fait mention, eſt la même que Jeruſalem. Ce n'eſt pourtant pas le ſentiment de Scaliger, qui dit que cette Cadytis eſt la ville de Cadés, dont il eſt parlé dans

* les Nombres. Mais il n'y a aucun lieu de douter que Cadytis ne ſoit veritablement Jeruſalem. Car il eſt à remarquer que les Juifs ont appellé de tout temps Jeruſalem la ville ſainte: mais plus ordinairement depuis la captivité de Babylone, comme on peut voir dans Daniel, Eſdras, & encore plus ſouvent dans le ſecond livre des Maccabées, & deux fois dans ſaint Matthieu. Ils l'appelloient donc en hebreu *ir Cadoſcha*, la ville ſainte, ou ſimplement *Cadoſcha*, ſainte; d'où Herodote a fait Cadytis par un changement d'o en y, ſuivant l'uſage des Grecs, & par celui de *Schin* en *Tau*, que les Juifs faiſoient, ſelon la coutume des Caldéens, depuis leur retour de Babylone.

Cela ſe confirme par ce qu'Herodote dit, qu'aprés que Necos Roi d'Egypte eut vaincu les Syriens (c'eſt ainſi qu'il appelle tou-

* *Num.* 20. 16.

jours les Juifs) il alla ſe rendre maître de la grande ville de Cadytis : ce qui eſt tres-conforme à ce que dit l'Ecriture, que Necos, aprés avoir vaincu le Roi Joſias, s'alla rendre maître de Jeruſalem. Le même Herodote dans ſon troiſiéme livre dit que Cadytis eſt à peu prés grande comme la ville de Sardes Capitale de l'Empire des Lydiens, & une des plus grandes villes de l'Aſie. Il eſt plus clair que le jour que tout cela ne ſçauroit convenir à Cadés, qui étoit un lieu obſcur dans le deſert, au midy de la Judée.

Pour ce qui regarde le changement de Nabo en Laby, & de Nabonidés en Labynitus, qu'Herodote fait perpetuellement, il eſt à remarquer que les Babyloniens prononçoient indifferemment Labo ou Nabo ; & que comme on lit dans Beroſe & dans les autres Auteurs qui ont écrit des Cal-

déens, Nabo-polassar, Nabo-colassar, on lit aussi dans les mêmes Labo-rosardoch ; & comme remarque le Pere Petau dans son *Rationarium*, les noms Nabo-pollassarus & Nabo-collassarus du Canon de Ptolemée, sont écrits dans quelques Manuscrits, Labo-pollassarus, Labo-collassarus. Herodote fait encore là un changement d'ο en υ, suivant la coutume des Grecs, qu'on a déja pû remarquer dans *Cadoscha* Κάδυτις : ainsi au lieu de *Tsor*, ils disent τύρος ; au lieu de *Mor* hebreu, ils disent μύῤῥα, pour *Nabo*, λαβυ, pour *Corés*, κῦρος. La ville que saint Athanase, qui étoit Egyptien, appelle σοήνη, s'appelle chez les Grecs συήνη. Le promontoire qu'Herodote appelle en un endroit σολόεις, il l'appelle en un autre συλόεις. Les Scythes, qui en langue Scythique s'appelloient *Scolothi*, s'appelloient en Grec σκυθαὶ ; le fleuve de Scythie, qui

s'appelloit *Porata*, étoit nommé par les Grecs πυρετος. Selon la même analogie, au lieu de *nox*, *anchora*, les Grecs disent, νὺξ, ἄγκυρα.

CHAPITRE IV.

Défense d'Herodote contre Manethon, Plutarque & quelques autres.

LE premier des Auteurs Grecs qui a écrit contre Herodote, est Ctesias, qui l'accuse d'avoir corrompu les histoires des Medes & des Assyriens. Mais nous avons démontré si clairement le peu de bonne foi de cet Historien, que son témoignage ne sçauroit plus faire tort à Herodote.

Aprés Ctesias, l'historien Manethon accuse Herodote d'avoir souvent manqué par ignorance

dans ſon hiſtoire d'Egypte. On peut lui répondre, que dans l'hiſtoire du temps qui a precedé le Roi Pſammitichus, Herodote agit avec plus de ſincerité & plus de jugement que lui : car il témoigne ſouvent que ce qu'il raconte ſur la foi d'autrui, n'eſt pas bien certain, & qu'il ne faut pas le croire legerement: au lieu que Manethon rapporte de ce temps-là un grand nombre de choſes fabuleuſes comme tres-veritables. Ce qui a obligé Joſeph de le redreſſer pluſieurs fois. Pour ce qui regarde le temps poſterieur à Pſammitichus, l'hiſtoire d'Herodote a des caracteres de verité ſi ſenſibles, comme nous avons déja fait voir, que je ne ſçai ſi celle de Manethon en a de ſemblables. Aprés tout il ſe pourroit faire que Manethon, qui étoit Egyptien & qui demeuroit en Egypte, ait eu quelquefois de meilleurs memoires

qu'Herodote, qui n'a pû dire que ce qu'il a appris en voïageant dans le païs. Mais cela ne prouveroit rien contre la sincerité de ce dernier.

Plutarque a composé un livre entier d'invectives contre Herodote. L'autorité d'un si excellent Ecrivain pourroit ébranler ceux-là mêmes qui ont beaucoup d'estime pour le Pere des histoires. Mais la sincerité de Plutarque, qui lui a fait declarer d'abord le sujet de son indignation, & expliquer tous ses griefs contre Herodote, nous a donné moyen de juger si ses plaintes & ses invectives sont bien fondées. En voici le principal sujet. Lors qu'Herodote raconte l'expedition de Xerxés dans la Grece, il dit que les Thebains, pour éviter leur ruine qui sembloit inévitable, abandonnerent la cause commune de la Grece, & se joignirent aux Perses.

Perſes. Plutarque, qui étoit originaire de Cherronée ville des Thebains, n'a pû ſouffrir la honte de ſa patrie, qu'il voïoit publiée dans Herodote; & comme ce qu'il avoit appris de ſes Ancêtres étoit plus favorable à ſa nation, que ce que cet Auteur en diſoit, il n'a pû s'empêcher de s'élever contre lui, de s'inſcrire en faux contre ce qu'il diſoit de ſon païs, & de l'accuſer en même temps d'être un corrupteur de l'hiſtoire.

Il eſt ſi ordinaire aux Auteurs, même les plus ſinceres, d'être prevenus en faveur de leur nation, qu'il ne faut pas s'étonner ſi Plutarque ne peut ſouffrir que l'on raconte de la ſienne un fait qui ne lui étoit pas fort honorable. Mais comme il eſt intereſſé dans cette affaire, & qu'Herodote n'a d'autre intereſt que celui de rapporter la verité, il eſt ſans

doute plus ſeur de le croire que Plutarque.

Toute la Grece a rendu témoignage à la ſincerité d'Herodote dans un temps où il y avoit encore une infinité de témoins oculaires de l'irruption de Xerxés. Il ne faut point douter que s'il eût voulu noircir une nation entiere, on ne ſe fût élevé contre lui. Il eſt certain qu'on ne s'en plaignoit point en ce temps-là, & cela marque que ce qu'il diſoit, étoit de l'aveu de tout le monde. Les autres accuſations que Plutarque forme contre Herodote, n'ont pas plus de ſolidité que celle-là. En voici quelques-unes que nous avons priſes de ſuite dans Plutarque.

Il blâme Herodote de ce qu'il dit que le ſentiment des Pheniciens eſt, que Io fille d'Inachus ſe donna elle-même à des Marchands Pheniciens, qui l'emmene-

rent en leur païs. Il eſt vrai qu'-Herodote dit que c'étoit-là le ſentiment des Perſes & des Pheniciens. Apparemment il ſçavoit bien mieux ce que ces peuples diſoient de ſon temps, que Plutarque, qui eſt venu cinq ou ſix ſiecles aprés lui.

Il accuſe Herodote d'avoir dit fauſſement, que l'enlevement d'Helene ne fut pas la cauſe de la guerre de Troye. Mais il dit ſeulement que c'eſt l'opinion des Perſes & des Pheniciens, & il fait aſſez voir que ce n'eſt pas la ſienne.

Il témoigne beaucoup d'indignation de ce que cet Auteur dit que les Egyptiens lui raconterent que Menelas tua deux petits garçons Egyptiens, pour connoître l'avenir par cette cruelle ſuperſtition. Herodote, à la verité, dit que les Prêtres Egyptiens lui ont dit cela; comment Plutarque peut-

il nier qu'ils le lui aient dit ?

Il s'éleve contre ce que cet Auteur dit, que les Perſes ont appris des Grecs l'amour des mâles, diſant que cela eſt honteux à la nation. Tous ceux qui ont lû l'hiſtoire de la Grece, ſçavent que cette infamie y étoit fort ancienne. Ainſi cela n'ajoûte rien à la mauvaiſe reputation des Grecs. Outre cela, quand Herodote vivoit, il n'y avoit pas ſi long-temps que les Perſes avoient commerce avec les Grecs : & il devoit mieux ſçavoir que Plutarque n'a ſçû, ce que les uns ont appris des autres.

Il ſe plaint de ce qu'Herodote dit que les Grecs ont appris des Egyptiens les fêtes & le culte des Dieux ; ce qu'il pretend n'être pas honorable aux Grecs. Ce ſentiment eſt plus ancien qu'Herodote ; Pherecydés Syrien, Pythagore & Thalés Mileſien l'ont

dit long-temps avant lui. C'eſt même l'opinion preſque univerſelle, que les Egyptiens ſont les inventeurs de la plûpart des ſuperſtitions; & ce n'eſt pas un fort grand honneur pour eux.

Plutarque ne peut ſouffrir qu'Herodote diſe que Thalés Mileſien étoit deſcendu des Pheniciens, croïant que c'eſt une tache pour ce Sage de la Grece, d'être deſcendu des Barbares. Mais les Thebains n'étoient-ils pas auſſi deſcendus des Pheniciens? je ne crois pourtant pas que Plutarque en eſtimât moins ſa nation. Outre qu'il ne dit rien pour refuter cela, ce qui lui eſt ordinaire dans ce livre.

Il blâme Herodote de ce qu'il attribuë à Solon cette ſentence: *La divinité eſt envieuſe & turbulente.* Ceux qui voudront lire ce paſſage dans Herodote, verront d'abord que ce que Solon veut dire

eſt, que Dieu ſe plaît à humilier ceux qui ſont élevez dans le monde, & à troubler ceux qui menent une vie delicieuſe : ce qui eſt tres-veritable.

Il l'accuſe d'avoir omis une belle action de Pittacus, & ſe plaint ailleurs de quelques autres omiſſions : mais cela merite-t'il réponſe ?

Il ſe moque de lui, de ce qu'aïant parlé de Creſus comme d'un furieux, d'un ſuperbe & d'un ridicule, il dit neanmoins que Cyrus aprés qu'il l'eut vaincu & fait priſonnier, ſuivoit ordinairement ſon conſeil, lui qui étoit un Prince des plus ſages. Il eſt faux qu'Herodote aït parlé de Creſus d'une maniere ſi outrée, Mais quand cela ſeroit, qui ne ſçait que l'infortune fait ſouvent revenir le bon ſens à ceux que la proſperité avoit enflez & rendus inſupportables ?

Il le blâme d'avoir dit de Dejocés, premier Roi des Medes, homme ſage & vertueux, qu'il étoit monté ſur le Trône par la fraude & en feignant d'être homme de bien. Mais en croïant nuire à Herodote, il a rendu témoignage à la verité de ſon hiſtoire des Medes; & il a fait voir auſſi qu'il ſuit le ſentiment d'Herodote, & non pas celui de Cteſias. Et le témoignage de ce grand homme eſt d'autant plus conſiderable, que tout le monde ſçait qu'aucun des anciens Auteurs n'a été plus habile que lui dans l'hiſtoire.

Il eſt fort à remarquer que Plutarque n'a rien trouvé à reprendre dans tout ce qu'Herodote a dit des Aſſyriens & des Medes, ſinon qu'il avoit parlé trop peu honorablement de Dejocés; ce qui montre évidemment qu'il regardoit ſon hiſtoire des Aſſyriens

& des Medes comme tres-veritable. Car s'il avoit crû qu'il eût alteré notablement cette hiſtoire, il n'auroit pas omis de lui reprocher cette faute, pour lui faire des objections auſſi peu ſolides que celles qu'il lui fait.

Il eſt aiſé de répondre à cette derniere. Herodote ne dit rien de Dejocés qui le puiſſe faire paſſer pour un homme injuſte. Cet habile homme vit que ſon païs avoit beſoin d'un Chef pour ſe relever du mauvais état où il étoit réduit ; il fit tout ce qu'il put pour être élu Roi: & il ne fit tort à perſonne, puiſque perſonne n'y avoit plus de droit que lui, & qu'il fut élu par tout le peuple, ſans ſe ſervir d'aucun moyen violent pour parvenir à la Roïauté.

Aprés cette accuſation Plutarque s'étend beaucoup à rapporter les menſonges qu'il pretend

qu'Herodote a dit en parlant des Grecs, & à refuter les calomnies qu'il croit que cet Auteur a imposées à ceux de sa nation. Mais en cela il n'y a rien de plus fort que ce que nous venons de refuter. Et comme nous avons souvent dit, on peut alleguer en faveur d'Herodote le témoignage de tous les Grecs de son temps, qui ont regardé son histoire comme un chef-d'œuvre & comme une piece tres-veritable; & ce témoignage est d'autant plus à estimer, que les Grecs de ce temps-là, pour la plûpart, avoient vû l'expedition de Xerxés dans la Grece, & sçavoient beaucoup mieux que Plutarque ce qui s'y étoit passé.

En défendant Herodote contre Plutarque, nous l'avons aussi défendu contre un grand nombre d'Auteurs, qui sur l'autorité d'un si excellent Ecrivain avoient trai-

té Herodote de conteur de fables.

Avant de finir ce Chapitre, j'ai jugé à propos d'avertir que plusieurs Auteurs, tant anciens, que modernes ont fait dire à Herodote bien de choses qu'il n'a jamais dites, & quelques-uns même se sont servis des paroles qu'ils ont crû avoir trouvé dans cet Auteur, pour l'attaquer sur des sentimens qu'il n'eut jamais. Et comme plusieurs Ecrivains de nôtre temps se sont servis de ces faux passages, sans se mettre en peine de les verifier, j'ai crû qu'il étoit à propos d'y faire prendre garde. Ce sont des méprises qui arrivent quelquefois aux plus habiles, & sur tout à ceux qui entreprennent de grands ouvrages sur la Cronologie, qui est une matiere extrémement embarrassante.

Diodore de Sicile dit que selon

Herodote il y a plusieurs siecles d'intervalle depuis la revolte des Medes jusques à l'élection d'un Roi de la Medie. Herodote ne dit point cela : & nous ferons voir ailleurs que cet intervalle n'a pas pû être fort long. Diodore dit aussi plusieurs fois, que selon Herodote Cyaxarés est le premier Roi des Medes. Ce qu'Herodote n'a jamais dit de Cyaxarés, mais de son ayeul Dejocés.

Etienne dit que Babylone a été fondée par * Belus, & non pas par Semiramis, comme Herodote rapporte. Mais ce dernier n'a pas dit que Semiramis ait fondé Babylone : ce qu'il dit est, que plusieurs Rois de Babylone ont travaillé à orner ses murailles & ses temples, & que parmi ces Rois on conte

* L'édition a Μῆδος, mais il faut lire Βῆλος. Il n'est rien de plus aisé que de prendre μ pour ϐ, & λ pour Δ, dans les Manuscrits, où ces lettres sont presque entierement semblables entr'elles. *Steph. de Urb.*

deux femmes, dont la premiere s'appelle Semiramis, & la seconde Nitocris.

Scaliger dit dans ses fragmens qu'Herodote a mis plusieurs siecles depuis la revolte des Medes contre les Assyriens jusques au commencement du regne de Dejocés. Cet Auteur n'a trouvé cela que dans Diodore, & il s'est servi de ce passage, pour accorder l'histoire des Assyriens de Ctesias avec celle d'Herodote. Nous venons d'y répondre.

Le même dit plus bas, que selon Herodote Ninive aiant été assiegée & prise du temps de Cyaxarés, elle ne fut ruinée que du temps de la Reine de Babylone Nitocris, où les Babyloniens la raserent jusqu'aux fondemens. Herodote est tout opposé à cela, comme il est aisé de voir dans son premier livre, chap. 106 & 185.

Le Pere Salien, entre autres

objections qu'il forme contre Herodote, qui ne ſont pas fort difficiles à reſoudre, comme chacun peut voir, dit qu'Herodote differe beaucoup de la ſainte Ecriture; en ce qu'il dit que les murailles d'Ecbatane étoient rondes, au lieu que l'Ecriture dit qu'elles étoient quarrées. Mais quand on va aux ſources, on eſt fort ſurpris de voir qu'Herodote n'a jamais dit qu'elles fuſſent rondes, & que l'Ecriture dit auſſi peu qu'elles fuſſent quarrées. Neanmoins de cette pretenduë difference entre l'Ecriture & Herodote, le Pere Salien infere dans ſes Annales que cet Auteur n'eſtpas digne de foi.

Le Pere Petau dit que ſelon Herodote Phraortés aſſiegea Ninive. Herodote ne dit pas que Phraortés ait aſſiegé Ninive, mais qu'il fit la guerre aux Aſſyriens, à qui appartenoit Ninive; ce qu'il dit pour les diſtinguer des Aſſy-

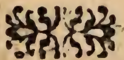
riens à qui appartenoit Babylone, qui faiſoient un Roïaume à part.

L'Auteur de la Cronologie qui ſe trouve à la fin de la Bible de Vitré, cite Herodote pour l'hiſtoire d'Arbacés, qui au rapport de Cteſias a ruiné l'Empire des Aſſyriens, & fondé celui des Medes. Mais Herodote n'a jamais parlé d'Arbacés, & eſt tout à fait opposé à cette hiſtoire.

Voſſius dans ſes diverſes Obſervations chap. 8. pretend qu'Herodote a confondu Ninive avec Babylone, & qu'il a crû que ce n'étoit qu'une même ville. Mais il faut que ce ſçavant homme n'ait pas bien lû Herodote: car cet Auteur diſtingue ſi ſouvent & ſi clairement ces deux villes, qu'il eſt impoſſible de s'y tromper, ſi l'on veut ſeulement jetter les yeux ſur les endroits où il en parle. Voici ce qu'il dit au pre-

mier liv. chap. 178. *Depuis que Ninive eut été ruinée, Babylone étoit la Capitale de l'Aßyrie*; & dans les chapitres ſuivans il en parle toujours comme de deux villes fort differentes. On ſeroit ſurpris qu'un auſſi ſçavant homme que Voſſius fût tombé dans une erreur ſi groſſiere, ſi l'on ne ſçavoit d'ailleurs combien on eſt ſujet à ſe tromper, quelque habile qu'on ſoit, lors qu'on s'en fie à ſa memoire.

Nous pourrions rapporter un grand nombre de citations de cette nature, mais celles-là ſuffiront pour le preſent. Il eſt aiſé de ſe précautionner contre ces faux paſſages, en conſultant toujours le texte d'Herodote, ſans ſe fier même à la verſion qui eſt ſouvent fort infidele.



CHAPITRE V.

Jugement de ceux qui ont écrit des Aſſyriens & des Medes depuis Cteſias.

IL ne faut pas s'étonner ſi les Cronologiſtes ont mieux aimé ſuivre Cteſias qu'Herodote. Ce dernier aiant remis à une autre fois à écrire plus au long l'hiſtoire des Aſſyriens, s'eſt contenté de dire en general, que leur Empire avoit duré cinq cens vint ans avant que les Medes ſe revoltaſſent contre eux. Il a écrit enſuite l'hiſtoire des Medes, & il n'a point tenu la promeſſe qu'il avoit fait d'écrire un jour celle des Aſſyriens. Au lieu que Cteſias a fait en ſix livres une longue hiſtoire des Aſſyriens & des Medes,

où il ſpecifie fort en détail les faits, le nom de quarante & un Rois, & le nombre des années de leur regne; ce qui accommode fort les Cronologiſtes, qui ſont bien aiſes de remplir leurs Tables Cronologiques de toutes ces choſes.

Mais ſi Cteſias a les Cronologiſtes pour lui, Herodote a preſque tous les anciens Hiſtoriens, principalement ceux qui ont la reputation d'être exacts. Nous allons parler en peu de mots de tous les anciens Auteurs, ſoit Hiſtoriens, ſoit Cronographes, qui ont écrit des Aſſyriens & des Medes depuis Cteſias, & nous remarquerons de ce qu'ils ont dit ce qui peut ſervir à l'éclairciſſement de cette hiſtoire.

Cephaleon eſt un Auteur tres-ancien; on ne ſçait pourtant pas bien le temps où il a écrit. Il a tiré ſon hiſtoire des Aſſyriens

d'Hellanique Lesbien, qu'on ne connoît plus que de nom, d'Herodote & de Ctesias. Il a pris de chacun de ces Auteurs ce qui lui a plû, il a retranché & ajoûté ce qu'il a voulu, & il a mêlé tant de fables, que * Scaliger l'appelle avec raison, *scriptor nugacissimus.* On trouve un de ses fragmens dans la Critique d'Eusebe & dans Syncelle.

Alexandre-Corneille-Polyhistor, qui vivoit du temps de Ptolemée Lathyrus Roi d'Egypte, a écrit plusieurs histoires, & entre autres une longue histoire de l'Empire des Caldéens & des Medes, qu'il fait durer plus de trente-quatre mille ans. Elle est perduë, aussi-bien que ses autres ouvrages. Nous avons pourtant de lui un passage dans Eusebe & dans Syncelle, qui confirme le sentiment d'Herodote & le nôtre sur

* *Scaliger Canon Isagog. pag. 32.*

la priſe & la deſolation de Ninive. *Alexandre Polyhiſtor*, dit Euſebe, *rapporte que Nabopolaſſar, qu'il appelle Sardanapale, envoïa à Aſtyagés Satrape de la Medie, pour lui demander ſa fille Amyite en mariage pour ſon fils Nabucodonoſor. Le même Nabopolaſſar, aprés que Sarac Roi des Caldéens l'eut envoïé pour être General de ſon armée, vint droit à Ninive pour attaquer le Roi Sarac, & ce Prince épouvanté de ſa venuë, mit le feu à ſon Palais Roïal, où il ſe brûla lui-même, & Nabopolaſſar uſurpa l'Empire des Caldéens & de Babylone.* Quoi qu'on remarque ici une erreur groſſiere, qui eſt d'avoir confondu Nabopolaſſar avec Sardanapale, on ne ſçauroit ſoupçonner de ſuppoſition ce trait d'hiſtoire, dont le fonds eſt tres-veritable. D'ailleurs Sarac eſt le même nom que Sardanapale : car ce dernier eſt composé de trois Sar, Dan & Pal, comme nous

avons déja dit ; & il ſe pouvoit faire qu'on prononçoit le premier tantôt tout ſeul, Sar ou Sarac, tantôt avec les deux autres Sar-dan-pal : ce qui n'eſt pas ſans exemple. Polyhiſtor a encore mis ici Aſtyagés pour Cyaxarés : mais cela ne doit point embarraſſer, car cet Auteur eſt tout plein de ſemblables fautes. Il eſt toujours vrai que le fonds de ce paſſage s'accorde fort bien avec Herodote, & qu'il confirme ce que nous avons prouvé ailleurs, qui eſt que Cteſias a reculé la deſolation de Ninive & la mort de Sardanapale de trois cens ans.

Diodore de Sicile vivoit du temps de Jules Ceſar. Il a écrit au commencement de ſes hiſtoires une abregé de celle des Aſſyriens & des Medes, qu'il a tiré de Cteſias. Il a auſſi rapporté le ſentiment d'Herodote touchant les Rois Medes. Il eſt aiſé de voir

par ce qu'il dit, qu'on ne connoiſſoit de ſon temps d'autres ſources pour les hiſtoires des Aſſyriens & des Medes, que ces deux Auteurs. Il eſt fort peu exact à rapporter les ſentimens des autres Ecrivains. Cela paroît en ce qu'il a dit pluſieurs fois, que ſelon Herodote Cyaxarés étoit le premier Roi des Medes, qu'il y eut un intervalle de pluſieurs ſiecles depuis la revolte des Medes juſques à l'élection de ce Roi : en ce qu'il dit auſſi, que ſelon Cteſias il n'y a eu que * trente-cinq Rois Aſſyriens, quoique Cteſias en mette quarante. Mais il eſt évident que Diodore ne s'eſt trompé là qu'en comptant les Rois, car il eſt conforme à Africanus pour le nombre des années de l'Empire des

* L'édition ne porte que trente, mais le paſſage que Syncellus rapporte de Diodore, en met trente-cinq, & on lit comme cela dans de bons Manuſcrits.

Aſſyriens. Il donne plus de quatorze cens ans à cet Empire, en commençant par Ninus, & Afriquain en met quatorze cens cinq, à commencer par ce même Roi. Quoique Diodore ne ſe declare pas ouvertement pour Cteſias, il ſemble pourtant pancher plutôt de ſon côté, que de celui d'Herodote. Ce qui le fait plus incliner du côté de Cteſias, eſt que cet Auteur dit qu'il a pris ſon hiſtoire des Archives des Perſans.

Caſtor vivoit en même temps que Diodore. Il a composé une Cronologie, où il a ſuivi Cteſias pour les Rois Aſſyriens. Il eſt le ſeul d'entre les profanes qui a mis le Roi Belus immediatement avant Ninus: quoique ne ſçachant pas les années de ſon regne, il ne l'ait pas placé dans ſon Canon cronologique. Le même Auteur met, contre la foi de tous les anciens Hiſtoriens, un Ninus

aprés Sardanapale. D'où plusieurs modernes ont inferé, qu'il admettoit un rétablissement de l'Empire des Assyriens. Ils ont crû que cet Empire aiant été ruiné sous Sardanapale, le second Ninus n'en peut être que le restaurateur, & non pas le successeur immediat de Sardanapale.

Mais il est aisé de juger par les termes dont se sert Castor, qu'il entend que Ninus a succedé immediatement à Sardanapale. Voici ce qu'il dit : *Nous commençons les Rois Assyriens par Belus. Mais parce qu'on ne sçait pas clairement les années de son regne, nous nous sommes contentez de mettre son nom. Nous avons commencé nôtre Cronique par Ninus, & nous l'avons fait descendre jusqu'à Ninus qui succeda à Sardanapale.* τὸν διαδεξάμενον τὴν βασιλείαν παρὰ Σαρδαναπάλου. Je ne crois pas que ces termes puissent jamais signifier que Ninus est le restaura-

teur de Ninive ; & Caſtor fait voir, quand il dit qu'il a fait ſa Cronologie depuis Ninus juſqu'à un autre Ninus, qu'il a pretendu la faire depuis le premier des Rois Aſſyriens juſqu'au dernier, & non pas juſqu'au reſtaurateur de cet Empire qui eût été ruiné. Car s'il avoit pouſſé ſa Cronologie juſqu'à un Roi qui eût rétabli l'Empire, il ſemble qu'il auroit dû y comprendre auſſi ſes ſucceſſeurs, puis qu'ils ne devoient pas avoir moins place dans ſa liſte que les autres, & que les années de leur regne n'auroient pas moins ſervi à étendre ſa Cronique, que celle des Rois precedens. On ne doit nullement faire fonds ſur ce paſſage de Caſtor, ſi oppoſé à tous les Hiſtoriens qui mettent Sardanapale le dernier Roi de Ninive.

Trogus Pompeius vivoit du temps d'Auguſte. Il a écrit l'hi-

ſtoire

ſtoire depuis le commencement de l'Empire des Aſſyriens juſqu'à ſon temps. Il a ſuivi Cteſias en tout, excepté en l'hiſtoire d'Aſtyagés & de Cyrus, qu'il a priſe d'Herodote avec fort peu de changement. Nous n'avons qu'un abregé de ſes œuvres dans Juſtin, comme tout le monde ſçait.

Denys d'Halycarnaſſe, qui vivoit ſous Auguſte, a écrit l'hiſtoire Romaine. Scaliger l'appelle un homme tres-exact & tres-diligent. Il a parlé en peu de mots des Empires des Aſſyriens & des Medes. Voici ſes paroles : L'Empire des « Aſſyriens, qui eſt ancien à la « verité, mais qu'on fait monter « juſqu'à des temps fabuleux, ne « s'eſt pas étendu ſur une fort « grande partie de l'Aſie. Et l'Em- « pire des Medes, qui ruina celui « des Aſſyriens, ne dura pas long- « temps, mais il fut détruit à la « quatriéme generation. On voit «

par là que cet Auteur ſuit en tout le ſentiment d'Herodote, & qu'il regarde comme fabuleuſe cette grande antiquité de l'Empire des Aſſyriens, dont Cteſias eſt le premier inventeur. Le témoignage de cet Hiſtorien, qui a merité les éloges des plus ſçavans de nôtre ſiecle, eſt fort conſiderable.

Appien Alexandrin, qui vivoit du temps de l'Empereur Trajan, n'appuïe pas moins le ſentiment d'Herodote, que Denys. Voici ce » qu'il dit dans ſa Preface: Si l'on » ſuppute les temps de ces trois » grands Empires, des Aſſyriens, » des Medes & des Perſes, ils n'i- » ront pas à neuf cens ans. Selon Herodote ils pourront aller à neuf cens vint ou trente ans: ce qui ne s'éloigne guere du calcul d'Appien.

Voila les ſentimens des Auteurs profanes touchant les Empires des

Aſſyriens & des Medes. Il paroît par là que l'hiſtoire d'Herodote eſt bien mieux appuïée des Anciens, que celle de Cteſias. Ce dernier n'a pour lui que le Cronologiſte Caſtor, qui l'a ſuivi par la raiſon que nous avons marquée ci-deſſus, & Trogus Pompeius, auſquels on peut ajoûter Velleius Paterculus, qui n'a parlé de l'Empire des Aſſyriens qu'en paſſant: & il eſt aiſé de remarquer que ces deux derniers ont pris l'hiſtoire de Cteſias, ſans ſe mettre en peine d'examiner ſi elle étoit veritable. Ils ont même été obligez en quelque façon de ſuivre cet Hiſtorien, parce qu'il n'y en avoit pas d'autre qui eût écrit en détail l'hiſtoire des Aſſyriens. D'ailleurs, comme ce n'étoit pas leur principal deſſein d'écrire cette hiſtoire, ils ne ſe ſont pas ſouciez d'en rechercher la verité.

Mais Herodote eſt ſoûtenu de Polyhiſtor dans le paſſage remarquable que nous avons rapporté de lui : car pour ſon hiſtoire de l'Empire des Caldéens, qu'il dit avoir duré trente-quatre mille ans, il eſt évident qu'elle ne favoriſe aucun des deux. Herodote a encore pour lui Denys d'Halicarnaſſe, Appien Alexandrin, & Plutarque, l'autorité duquel vaut mieux que celle de pluſieurs, & qui eſt d'autant moins ſuſpect, qu'il eſt ennemi declaré d'Herodote. Diodore ne fait que rapporter le ſentiment de ces deux Hiſtoriens, ſans prendre évidemment aucun parti : outre cela on accuſe cet Auteur d'avoir compilé toutes les hiſtoires qu'il a trouvées d'un côté & d'autre, avec peu de jugement & encore moins de fidelité. Quant à Cephalion, c'eſt un Auteur ſi vain & ſi peu ſincere, que ſon hiſtoire ne peut ſervir à

qui que ce ſoit. Mais venons aux Auteurs Chretiens.

Jules Africain, qui vivoit du temps d'Origene, a composé une Cronique en cinq livres : mais nous n'avons plus de lui que quelques fragmens qu'Euſebe & Syncelle nous ont conſervez : entre leſquels ce dernier rapporte d'Africain une Cronologie des Rois Aſſyriens, que cet Auteur avoit priſe de Cteſias & de Caſtor. Il met Belus au commencement de ſon Catalogue, & lui donne cinquante-cinq ans de regne : au lieu que Caſtor dit qu'on ne ſçait pas combien de temps il a regné : & Cteſias, qui commence ſon hiſtoire par Ninus, parle de Bel comme d'une Divinité qui étoit reverée auparavant Ninus.

Les Hiſtoriens different extrémement ſur l'hiſtoire & ſur la perſonne de Bel, auſſi-bien que ſur le temps où il a vêcu. Les

uns diſent que c'eſt le Saturne des Grecs, d'autres que c'eſt leur Jupiter; quelques-uns diſent qu'il eſt venu d'Egypte; il y en a qui diſent qu'il a fondé Babylone: au lieu que Cteſias pretend qu'elle a été fondée par Semiramis. Selon Africain & Caſtor Semiramis étoit femme du ſucceſſeur de Bel. Stephanus au contraire dit que Babylone a été fondée par Bel mille & deux ans avant que Semiramis regnât. Quel parti prendre dans une ſi grande diverſité de ſentimens? Tout ce qu'on peut dire avec certitude, eſt que Bel a été une fauſſe divinité, que les Babyloniens, les Syriens, les Pheniciens, & d'autres peuples ont honorée, mais tout le reſte eſt incertain: & c'eſt-là le ſentiment de Theophile, qui dit dans ſon
» Traité à Autolycus; Il y en a
» qui honorent Saturne comme
» une Divinité, & ils l'appellent

Bel ou Bal, ſans qu'ils ſçachent «
ni qui étoit Saturne, ni qui étoit «
Bel. «

Euſebe de Pamphile Evêque de Céſarée vivoit ſous le grand Conſtantin. Il a composé une Cronique, où il ſuit Cteſias pour les Rois Aſſyriens. Il a pourtant retranché tout d'un coup quatre de ces Rois, & a abregé le regne de pluſieurs autres, pour faire tomber le ſiege de Troïe ſous le régne de Teutamus. George Syncelle l'a ſouvent repris de ces retranchemens. Maïs peut-être auroient-ils mieux fait l'un & l'autre d'ôter tous ces Rois de leurs Croniques.

Euſebe & George Syncelle ont ſuivi Cteſias pour les Rois des Aſriens & des Medes, parce qu'ils y trouvoient un détail du nom des Rois & de la durée de leur régne, qu'ils jugeoient commode pour remplir leurs Croniques.

Mais dés qu'ils ont trouvé ce détail dans Herodote pour l'histoire des Medes, ils ont quitté Ctesias pour le suivre. Voila pourquoi dans leur liste des Rois des Medes, ils ont pris les quatre premiers Rois de Ctesias, qu'ils ont joints aux quatre qu'Herodote a mis dans son histoire. Cela paroîtra par la Table suivante.

Rois des Medes selon Ctesias dans Diodore Sicil. liv. 2.		*Rois des Medes selon Eusebe & George Syncelle.*	
1. Arbacés a regné	28 ans.	1. Arbacés	28 ans.
2. Mandaucés	50	2. Mandaucés	40
3. Sosarmus	30	3. Sosarmus	30
4. Articas	50	4. Artycas, ou Cardiceas	13
5. Arbianés	22	5. Dejocés	54
6. Artæus	40	6. Phraortés, Aphraartés, ou Aphradartés	24
7. Artynés	22	7. Cyaxarés	32
8. Artibarnas	40	8. Astyagés	38
9. Astibarés	00		
10. Apandas, ou Astyigas	00		

La Cronique latine d'Eusebe est assez differente de la Grecque ; & de celle de George Syncelle.

Voila l'accommodement qu'Eu-

ſébe a voulu faire entre Herodote & Cteſias, & c'eſt ce que le docte Marſham appelle avec raiſon *vaniſſimum Euſebii commentum.* Mais afin que l'on voïe l'embarras où il s'eſt trouvé lors qu'il a voulu accorder deux Hiſtoriens ſi oppoſez, voici ce qu'il dit : Aprés « qu'Arbacés Mede eut ruiné « l'Empire des Aſſyriens, il tranſ- « fera le regne aux Medes, & « dans la ſuite l'Etat fut gouver- « né ſans Rois, juſqu'à Dejocés « Roi des Medes. Voila une con- « tradiction manifeſte. Il dit que depuis Arbacés juſqu'à Dejocés l'Etat fut gouverné ſans Rois, & neanmoins il marque lui-même trois Rois depuis Arbacés juſqu'à Dejocés. Mais c'eſt qu'aiant ſuivi Cteſias juſques-là, il n'oſoit pas le quitter bruſquement : & d'ailleurs il croïoit plus ſeur de ſuivre Herodote, qui dit qu'il n'y avoit point de Rois avant Dejocés.

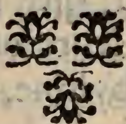
Dans cet embarras il a mieux aimé se contredire lui-même, que d'abandonner l'un ou l'autre.

Il est aisé de juger par cet endroit, que si Herodote avoit écrit le détail de l'histoire des Assyriens, Jules l'Africain & Eusebe n'auroient pas seulement pensé à suivre Ctesias.

Par tout ce que nous avons dit il paroît qu'il ne faut jamais se fier au témoignage de Ctesias. Tout ce qu'il dit a si fort l'air de la fable, les noms des Rois qu'il rapporte sentent tellement la fiction: ce qu'il dit de l'Empire des Assyriens & de celui des Medes est si fort opposé à la sainte Ecriture, & il a d'ailleurs si mauvaise reputation parmi les bons Auteurs, qu'il ne merite pas qu'on ajoûte jamais foi à ce qu'il dit. Herodote au contraire a tant de caracteres de verité: il est si parfaitement conforme à l'Ecriture:

ſainte, non ſeulement pour les faits, mais auſſi pour les noms des Rois: il a reçu de ſi grands éloges, premierement de toute la Grece en corps, qui pouvoit bien juger de la verité des faits qu'il rapportoit, & enſuite d'un grand nombre d'Auteurs celebres; qu'il ſemble qu'on ne puiſſe pas revoquer en doute la verité de ſon hiſtoire.

Aprés avoir ſi nettement prouvé que l'hiſtoire des Medes, écrite par Herodote, eſt tres-veritable, nous allons faire voir dans la ſuite qu'elle s'accorde parfaitement avec le livre de Judith.



CHAPITRE VI.

Divers ſentimens ſur l'hiſtoire de Judith. L'opinion de ceux qui la placent aprés la captivité de Babylone, eſt inſoûtenable.

JE ne pretens pas rapporter ici tous les differens ſentimens ſur l'hiſtoire de Judith. Cela nous meneroit trop loin, & ne feroit qu'embarraſſer le Lecteur. Il ſuffira de dire que quelque nombreux qu'ils ſoient, on peut pourtant les réduire à deux principaux. Le premier & le plus ancien eſt celui qui met cette hiſtoire aprés le retour de la captivité de Babylone. Le ſecond, qui eſt celui des meilleurs Auteurs modernes, la place avant la deſolation de Jeruſalem.

Eusebe, & aprés lui George Syncelle, sont les auteurs du premier sentiment: quoi qu'ils different entr'eux sur le temps où cette histoire doit être placée, l'un disant qu'elle est arrivée du temps de Cambysés Roi de Perse: * l'autre assurant qu'il la faut placer sous le regne de Xerxés.

Cette opinion, de quelque maniere qu'on l'explique, est insoutenable: car elle souffre un grand nombre de difficultez, auxquelles on ne sçauroit répondre. Il est certain que du temps des Rois de Perse, il n'y avoit point de Rois dans la Medie ni dans l'Assyrie: & nous voïons neanmoins que du temps de Judith c'étoient les deux plus grands Empires de l'Orient: & il est plus clair que le jour, que la grande revolution marquée dans le premier chapitre de Judith, s'est passée au

* *Syncell. p. 250.*

temps que les Rois des Medes disputoient l'Empire de l'Asie aux Rois des Assyriens. Or c'est un fait si constant, que ces deux Roïaumes ne subsistoient plus au retour de la captivité de Babylone, qu'il faut rejetter toutes les histoires, & l'Ecriture même, pour dire le contraire.

Outre cela, il est certain que Ninive, qui du temps de Judith étoit tres-florissante, & la Capitale de l'Assyrie, étoit entierement ruinée du temps des Rois de Perse: en sorte qu'on ne connoissoit plus la place où elle avoit été située.

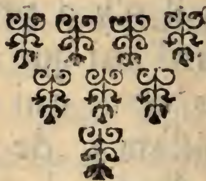
Enfin on peut assurer contre Eusebe, que sous Cambysés il n'y avoit point encore de Temple à Jerusalem, & que cette ville n'étoit point rétablie: ce qui ne sçauroit convenir au temps de Judith, où nous voïons que Jerusalem & le Temple étoient sur pied.

Mais ce qui ruine encore cette

opinion, eſt que le paſſage du livre de Judith, qui en eſt preſque le ſeul fondement, prouve invinciblement que l'hiſtoire de Judith eſt arrivée avant la ruine de Jeruſalem & avant la deſolation du Temple, comme nous ferons voir ci-aprés, lorſque nous répondrons aux argumens de ceux qui ſoûtiennent que cette hiſtoire doit être placée aprés la captivité.

Il ſeroit aiſé de produire d'autres preuves pour ruiner ce ſentiment : mais il n'y a preſque perſonne aujourd'hui qui le ſoûtienne, & tous ceux qui ont quelque connoiſſance de l'hiſtoire, demeurent d'accord que ce fait ne peut être arrivé qu'avant la captivité, quoi qu'il y ait pluſieurs points particuliers, où les Auteurs de ce temps ne ſont point d'accord. Car on ne convient pas qui eſt Arphaxad, ou qui eſt le

Nabucodonoſor du livre de Judith: on ne convient pas non plus ſous quel Roi de Juda Bethulie a été aſſiegée. On n'eſt pas plus d'accord ſur la maniere de fixer le temps de cette hiſtoire. Enfin la deſolation de Ninive, dont j'ai rapporté l'hiſtoire, aprés la levée du ſiege de Bethulie, peut ſouffrir quelques difficultez. Nous allons examiner tous ces points dans les Chapitres ſuivans.



CHAPITRE VII.

Qui est l'Arphaxad du livre de Judith.

JE ne m'arrêterai point à refuter le ſentiment de ceux qui ont crû qu'Arphaxad étoit un des Rois des Medes qui ſe trouvent dans Cteſias. Je ne crois pas qu'aprés les fortes preuves que nous avons données du peu de ſincerité de cet Hiſtorien, on veüille s'arrêter à ce qu'il dit. Il y a même peu d'Auteurs Chretiens qui n'aient ſuivi le ſentiment d'Euſebe, qui a quitté Cteſias au milieu de ſa liſte des Rois des Medes, pour ſuivre Herodote. Mais d'entre ceux-ci la plûpart de ceux qui placent l'hiſtoire de Judith avant la captivité, ont crû que Dejocés premier Roi des Medes étoit l'Arphaxad de l'Ecriture.

Leur principale raiſon eſt, qu'-Herodote dit que Dejocés fonda Ecbatane. Il n'en a pas fallu davantage pour leur faire croire que ce Prince eſt le même qu'Arphaxad, qui ſelon l'Ecriture eſt le fondateur d'Ecbatane. Ils ont été d'autant plus confirmez dans ce ſentiment, qu'ils ont crû pouvoir faire par ce moyen une juſte ſupputation. Aprés cela ils ont paſſé par-deſſus toutes les difficultez qui rendent ce ſentiment inſoûtenable; & pour ſe tirer des mauvais pas, ils ont été obligez de donner des explications extrémement forcées.

Quelle reſſemblance y a-t'il, ſoit pour les faits, ſoit pour le nom entre Dejocés & Arphaxad? L'un s'eſt contenté du Roïaume des Medes, ſans rien entreprendre contre ſes voiſins, l'autre a ſubjugué un grand nombre de peuples; l'un ne s'appliquoit qu'à

bâtir des villes & à polir des peuples, l'autre bâtissoit à la verité, mais il mettoit sa plus grande gloire dans la puissance de ses armes & dans le grand nombre de ses chariots; le premier a vêcu & est mort dans la paix, l'autre a vêcu & est mort à la guerre; l'un s'appelle Dejocés, l'autre Arphaxad: deux noms qui n'ont pas la moindre ressemblance.

Si les Auteurs qui disent qu'Arphaxad est Dejocés, s'étoient donné la peine de passer plus avant dans l'histoire d'Herodote, s'ils avoient bien lû & bien examiné ce que cet Auteur dit du fils de Dejocés, ils auroient trouvé dans le fils tous les traits qui manquent à son pere, pour être le même qu'Arphaxad. Ce Prince s'appelloit Phraortés, ou comme d'autres ont lû Aphraartés, & par le changement de l'*e* Ionique (dans laquelle langue Herodote

a écrit) en, *a*, Aphraartas. L'histoire sacrée l'a appellé Arphaxad, d'un nom qui se trouve plusieurs fois dans l'Ecriture, & qui est peu different de l'autre. Il est difficile qu'un nom passe d'une langue à une autre, sans souffrir quelque petite alteration. D'ailleurs Arphaxad n'est pas un nom Mede, comme il est aisé de voir dans les Historiens qui ont écrit de cette nation, & il faut necessairement qu'il aït été fait de quelque nom approchant, comme est Aphraartés.

Si le nom convient, tous les faits conviennent encore plus clairement. Arphaxad, dit l'Ecriture, subjugua un grand nombre de peuples. Phraortés, dit Herodote, aprés avoir domté les Perses, subjugua plusieurs nations l'une aprés l'autre, & se rendit le maître de presque toute l'Asie. L'Ecriture marque que le Roi des Assyriens

& de Ninive marcha contre Arphaxad Roi des Medes avec une armée, qu'il le vainquit, & ſelon le Grec, qu'il le fit priſonnier, & le fit mourir cruellement. Herodote dit que Phraortés s'étant avancé vers le païs des Aſſyriens, auxquels Ninive appartenoit, il y fut défait & y perit avec toute ſon armée. L'Ecriture dit que les nations voiſines refuſerent de venir au ſecours des Aſſyriens : Herodote dit que les Aſſyriens étoient abandonnez de ceux qui avoient accoutumé de combatre avec eux: peut-on rien voir de plus ſemblable ?

Il eſt ſurprenant qu'y aiant un ſi grand rapport pour le nom, pour les faits & pour le temps d'Aphraartés à Arphaxad, les Interpretes & les Cronologiſtes n'aient pas remarqué que ce n'étoit que le même Prince. Cependant de tous les Auteurs que j'ai

pû trouver, il n'y a eu que Jacques Ziegler qui ait tenu ce sentiment dans ses Annotations sur le livre de Judith, ouvrage presque inconnu. L'opinion de Ziegler a paru assez plausible à Jean Benedict Docteur de Paris. Mais ce qui a fait que les autres Auteurs ne l'ont pû goûter, c'est qu'il a fixé le temps de l'histoire de Judith en l'an 12. du regne de Nabucodonosor Premier, qui est le même que Nabopolassar: ce qui ne sçauroit du tout s'accorder avec la veritable Cronologie & avec l'histoire des Medes écrite par Herodote.

Mais voici vne grande difficulté, au sentiment de quelques-uns, quoi qu'à mon avis il n'y en ait point du tout. L'Ecriture dit qu'Arphaxad bâtit une tres-puissante ville qu'il appella Ecbatane: au lieu qu'Herodote dit que ce fut Dejocés qui la bâtit.

Mais nous trouvons dans le

Texte Grec la veritable signification du mot *ædificavit* de la vulgate : car le Grec dit claitement qu'Arphaxad ajoûta de nouveaux bâtimens à la ville ἐπῳκοδόμησε ἐπὶ ἐκβατάνοις, & nous voïons le mot *ædificavit*, emploïé au même sens dans Daniel, où Nabucodonosor dit : *Nonne hæc est Babylon, quam ego ædificavi?* Cependant tout le monde sçait que ce Prince n'étoit pas le fondateur de Babylone, mais qu'il avoit seulement orné & aggrandi cette ville.

Il faut dire aussi que Dejocés fonda la ville d'Ecbatane, qu'il avança fort cette entreprise : mais quand même le Texte Grec ne diroit pas que son fils n'a fait qu'achever ce travail, n'y a-t'il pas toute l'apparence possible, qu'une ville si grande & si magnifique, dont l'enceinte égaloit celle de la plus grande ville de la Grece ; n'est pas l'ouvrage d'un

ſeul Roi, & que Dejocés, aprés avoir beaucoup avancé cette entrepriſe, aura encore laiſſé une partie du travail à ſon fils. Je ne vois pas là la moindre ombre de difficulté. Il n'y en a pas plus à ce que dit la Vulgate, qu'Arphaxad appella cette ville Ecbatane: car Herodote ne dit pas que ce ſoit Dejocés qui lui a donné ce nom; mais il dit ſeulement que la ville que Dejocés a fondée, s'appelloit de ſon temps Ecbatane.

Cela ſuffiroit pour prouver invinciblement qu'Arphaxad eſt le même que le Phraortés d'Herodote. Mais en voici une autre preuve qui peut auſſi ſervir à faire voir que l'hiſtoire de Judith & du ſiege de Bethulie eſt tres-veritable. Herodote dit que Phraortés fut défait par les Aſſyriens; qu'il perit avec toute ſon armée; qu'aprés ſa mort ſon fils

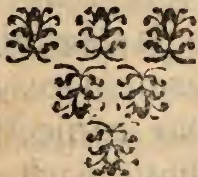
fils Cyaxarés ſe rendit maître de l'Aſie, ſans qu'il paroiſſe que les Aſſyriens y aïent mis aucune opposition, & qu'enſuite il marcha vers Ninive, pour venger la mort de ſon pere & ruiner la ville. D'où pouvoit venir une ſi grande foibleſſe dans les Aſſyriens ? Se peut-il faire qu'aprés avoir tué le Roi des Medes, taillé en pieces ſes meilleures troupes; aprés avoir dépoüillé les Medes de l'Empire de l'Aſie, ils ne ſe trouvent point en état d'empêcher que le fils de Phraortés ne s'en rende de nouveau le maître, & ne les vienne aſſieger dans Ninive ? Il ſeroit difficile de ſe perſuader cela, ſi l'on n'en voïoit la cauſe dans l'Ecriture : c'eſt que les meilleures troupes des Aſſyriens, qui avoient vaincu Phraortés, furent bien-tôt aprés taillées en pieces devant Betulie; ce qui fit qu'ils ne purent pas s'oppoſer aux entrepriſes de Cya-

xarés. D'où il s'ensuit que Phraortés est le même qu'Arphaxad, & que le siege de Bethulie est un fait veritable, & non pas supposé, comme plusieurs ont dit.

Tous les faits se soûtiẽnent parfaitement bien dans nôtre sentiment: car l'horrible vengeance que Cyaxarés prit des Ninivites par l'entiere desolation de leur ville, n'est pas une petite preuve de la verité de ce que le Texte Grec dit, qu'aprés que Nabucodonosor eut pris Arphaxad, il le fit mourir cruellement à coups de javelot. Car si Phraortés ou Arphaxad eût été tué à la bataille, il semble que Cyaxarés n'auroit point eu de raison de venger la mort de son pere par une si épouventable desolation, lui qu'on ne dit pas avoir jamais traité inhumainement les autres peuples qu'il subjugua. Et d'autant plus qu'y aïant déja quarante ans que son pere étoit

mort, lors qu'il prit Ninive ; ce long temps eût ſans doute moderé le grand deſir qu'il avoit de venger ſa mort, ſi le cruel ſupplice qu'on fit ſouffrir à ce Prince, n'eût fait dans le cœur de ſon fils une profonde plaïe, à laquelle le temps ne put apporter aucun adouciſſement.

Il nous reſte à faire voir que la Cronologie s'accorde fort bien avec ce ſentiment : ce que nous ferons dans la ſuite en un Chapitre entier.



CHAPITRE VIII.

Qui est le Nabucodonosor du livre de Judith.

IL y a beaucoup plus de peine à sçavoir qui est ce Nabucodonosor, qu'à sçavoir qui est Arphaxad. Herodote, qui nous a fait connoître ce dernier, nous auroit aussi indiqué l'autre, s'il avoit tenu la promesse qu'il a fait d'écrire les Histoires des Assyriens & des Babyloniens. Mais comme nous n'apprenons presque rien des Rois Assyriens de ce temps-ci, ni par cet Historien, ni par l'Ecriture, nous ne pouvons juger que par conjecture qui est celui dont nous parlons.

Si l'Assaradin de Ptolemée est le même que l'Assar-addon de l'Ecriture (ce qui n'est pas hors

de vrai-ſemblance) il faut que ce Prince ſe ſoit rendu maître de Babylone, puiſque Ptolemée le met dans le Canon des Rois qui ont regné en cette ville. En ce cas-là Saoſduchin ſon ſucceſſeur ſera le Nabucodonoſor dont nous parlons.

C'eſt là le plus commun ſentiment, & il paroît même fondé ſur l'Ecriture, qui dit [a] que les Generaux du Roi d'Aſſyrie amenerent Manaſſés priſonnier à Babylone. Il falloit donc que le Roi d'Aſſyrie de ce temps-là, qui étoit Aſſar addon, fut auſſi Roi de Babylone: car quoique Babylone fût dans l'Aſſyrie, elle faiſoit pourtant un Roïaume à part, qu'on appelloit le Roïaume de Babylone, & l'Ecriture n'appelle preſque jamais Roi d'Aſſyrie que celui qui regnoit à Ninive.

Il y a un autre paſſage dans

a 2. *Paralip.* c. 33.

Esdras [a] qui semble encore plus fort que celui-là, pour prouver que c'est Assar-addon qui a mené le Roi Manassés prisonnier à Babylone. Il est dit en cet endroit qu'Assor-haddan Roi d'Assur avoit amené des peuples étrangers pour habiter autour de Jerusalem: & c'étoit sans doute en la place des Juifs qu'il avoit emmenez captifs à Babylone avec leur Roi Manassés. D'où l'on doit inferer qu'Assar-addon s'étoit rendu maître de Babylone aprés la mort de Merodach Baladan, ou de quelqu'un de ses successeurs. Tout cela paroît d'autant plus certain, que le nom Assaradin est tout à-fait semblable à Assar-haddon, & que le temps où Ptolemée place Assar-addin, convient parfaitement bien à celui où l'Ecriture met Assar-addon.

Il s'ensuivra de là que Saosduchin, que Ptolemée met immedia-

[a] 1. *Esdr. c.* 4.

tement aprés Aſſar-addon, ſera le Nabucodonoſor du livre de Judith : car nous ferons voir plus bas que le temps du regne de Nabucodonoſor, & de l'expedition d'Holoferne dans la Judée, doit être placé quelques années aprés le retour de Manaſſés de la captivité de Babylone, c'eſt à dire ſous le regne de Saoſduchin. Cela ſouffre pourtant quelques difficultez : car outre que les noms Saoſduchin & Nabucodonoſor ſont extrémement differens, on ne voit point que Nabucodonoſor fût un nom des Rois de Ninive, mais ſeulement de ceux de Babylone. On peut répondre à cela que Saoſduchin étant Roi de Babylone auſſi-bien que de Ninive, aura pris un nom des Rois Babyloniens. On pourroit auſſi dire, & ceci ſemble plus vrai-ſemblable, que l'Auteur du livre de Judith aura appellé ce Roi perſe-

cuteur de ſa nation du nom du plus grand perſecuteur que les Juifs aient jamais eu, & qu'il aura en cela ſuivi la coutume de ceux de ſa nation, qui donnoient indifferemment de certains noms aux Rois Orientaux qui avoient dominé ſur eux, comme Aſſuerus, Nabucodonoſor : ils ont donné par exemple le nom d'Aſſuerus à pluſieurs Rois des Medes & des Perſes, même à ceux qui avoient regné avant l'Aſſuerus du livre d'Eſther. Il ſe peut faire auſſi que le nom de Nabucodonoſor aura été confondu avec quelque autre ſemblable: ce qui peut arriver quelquefois, ſans que cela déroge en rien à l'autorité de l'Ecriture.

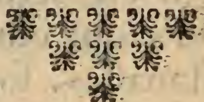
Il faut pourtant avoüer que quoi qu'il paroiſſe conſtant qu'Aſſar-addon s'eſt rendu maître de Babylone, il n'eſt pas ſi certain que ſon ſucceſſeur Saoſduchin ait

été Roi de Ninive & de Babylone. Car comme il eſt ſeur que le Roïaume de Babylone a été ſujet à de grandes revolutions, & qu'il a ſouvent changé de Maître, il ſe peut faire qu'aprés la mort d'Aſſar-addon le Roïaume de Babylone aura de nouveau été ſeparé de celui de Ninive, & que Saoſduchin, qui ſelon Ptolemée a été Roi de Babylone, ne l'aura pas été de Ninive, mais quelque autre Roi inconnu, qui ſera le Nabucodonoſor dont nous parlons.

Cela eſt obſcur: mais cette obſcurité eſt favorable à nôtre ſentiment: car il eſt certain que les Rois d'Aſſyrie qui ont regné du temps de Manaſſés, ſont fort inconnus. Il ne faut donc pas s'étonner ſi nous ne pouvons pas bien ſçavoir qui eſt celui dont nous parlons.

Je ne m'arrêterai point à re-

futer le ſentiment de ceux qui ont crû que ce Prince eſt le même que le grand Nabucodonoſor qui ruina Jeruſalem : quoi qu'il y ait un grand nombre de preuves qui font voir qu'il eſt bien different de celui-là. Mais il ſuffit de lire les deux derniers chapitres du quatriéme livre des Rois, pour en être pleinement perſuadé. Auſſi n'y a-t'il plus perſonne aujourd'hui qui ſoûtienne cette opinion.



CHAPITRE IX

Sous quel Roi de Juda Bethulie fut assiegée.

QUelques-uns ont dit que Betulie fut assiegée sous le regne de Sedecias Roi de Juda. Mais cette opinion n'est pas soûtenable: car outre que Ninive, qui du temps de Judith étoit la Capitale de l'Assyrie, fut ruinée avant le regne de Sedecias, il seroit impossible de trouver les années de paix marquées dans le livre de Judith, si ce siege s'étoit fait du temps de ce Roi. Par la même raison on ne peut le mettre du temps d'Amon, de Josias ou de Joachim: de sorte qu'il faut necessairement la placer au temps de Manassés, & c'est à present le sentiment commun. Par là on se

tire aisément de la difficulté qu'on peut former de ce qu'il est dit au dernier chapitre de Judith : que cette Heroïne a vêcu cent & cinq ans, & que depuis qu'elle eut délivré Betulie, il n'y eut plus de guerre en Israël jusques à plusieurs années, ou, comme le Grec porte, plusieurs jours aprés sa mort.

Il falloit neanmoins que Judith ne fût pas avancée en âge au temps de ce siege, puisque l'Ecriture nous marque qu'elle étoit parfaitement belle. Or comme cette paix a cessé tout au plus tard à la prise de Joachim, arrivée onze ans aprés la mort du Roi Josias, qui a regné trente-un an, on ne sçauroit placer l'histoire de Judith dans ce regne, à moins qu'on ne dise que cette sainte veuve avoit environ soixante & dix-sept ans lors qu'elle se presenta devant Holoferne. Mais

c'eſt un grand âge, & où la beauté eſt toujours fort flétrie. Que ſi l'on met cette hiſtoire environ la quarantiéme année de Manaſſés, qui a regné cinquante ans, on pourra donner à Judith quarante-cinq à cinquante ans, & ainſi on trouvera ſoixante ans de paix juſques à la fin du regne de Joachim, ſçavoir les ſeize dernieres années de Manaſſès, deux ans d'Amon, trente-un de Joſias & onze de Joachim.

Que ſi l'on me dit qu'il eſt rare qu'une femme conſerve une grande beauté juſqu'à l'âge de quarante-cinq ou cinquante ans; je répondrai qu'il eſt encore plus rare qu'une femme vive cent cinq ans, & que celles dont la complexion eſt aſſez forte pour vivre tant d'années, ſont plus long-temps belles que les autres, ſur tout lors qu'elles n'ont jamais eu des enfans, comme Judith. J'ajoû-

terai à cela, que Dieu, qui vouloit se servir de cette sainte femme pour délivrer son peuple, augmenta sa beauté, lors qu'elle se presenta devant Holoferne.

Ce qui fait voir encore que l'histoire de Judith est arrivée du temps de Manassés, est que Phraortés, que nous avons montré clairement être le même qu'Arphaxad, ne peut être mort du temps de Josias, ou d'Amon; & il faut necessairement qu'il ait été tué durant le regne de Manassés, & que Betulie ait été assiegée sous ce même Prince, comme nous ferons voir plus amplement dans le chapitre suivant.

Il est à remarquer que depuis que les Juifs furent sortis d'Egypte, ils n'ont jamais eu tant d'années de paix qu'en ce temps-ci; & cette paix doit être regardée comme un fruit de la penitence de Manassés & de la pieté

de Josias : car l'impieté d'Amon pere de Josias fut punie d'une mort avancée, sans que sa faute retombât sur le peuple. Cette paix a duré environ soixante ans, & nous trouvons les causes de sa durée dans Herodote, qui nous marque en détail que les plus puissans Empires de l'Orient furent tellement occupez en ce temps-là, qu'ils ne purent pas inquieter leurs voisins : ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire, s'ils eussent été en paix. Les guerres de Cyaxarés fils de Phraortés contre les Assyriens ; l'irruption des Scythes dans l'Asie, qu'ils occuperent durant vingt-huit ans ; la guerre du même Cyaxarés contre les Lydiens ; l'union de ce Prince avec Nabopolassar pour assieger Ninive & pour la ruiner ; tous ces grands mouvemens, dis-je, empêcherent les Assyriens & les Babyloniens de porter leurs

armes dans la Judée. De là vient qu'il n'eſt parlé d'aucune guerre dans le livre des Rois & dans les Paralipomenes depuis le retour de Manaſſés de la captivité, juſqu'à la mort de Joſias.

Il ſemble même qu'on puiſſe étendre cette paix juſques à la tranſmigration de Joachim : car quoi qu'il ſoit dit dans l'Ecriture, que depuis la bataille de Mageddo, où Joſias fut tué, les Juifs furent toujours tributaires ou aux Egyptiens ou aux Babyloniens, juſqu'à la tranſmigration de Joachim, le tribut que les Juifs païerent durant le regne de ce Prince, n'empêcha pas que tout ce temps-là ne paſſât pour un temps de paix & de repos chez un peuple auſſi accoutumé à la ſervitude que l'étoient les Juifs. Ainſi il ſemble que les onze années de Joachim ſoient du nombre de celles où Iſraël ne fut pas troublé

par des guerres, comme dit l'Ecriture.

CHAPITRE X.

Supputation des temps ſuivant ce Syſthéme.

QUelque embarraſſée que ſoit la Cronologie du temps qui precede la captivité de Babylone, nous eſperons pourtant d'en faire une juſte ſupputation en ſuivant les années d'Herodote. Mais pour le faire avec methode, il faut d'abord établir une époque, ſur laquelle nous reglerons nôtre calcul. Celle qui ſe preſente tout d'un coup, eſt la captivité de Babylone, qui n'eſt pas fort éloignée des temps dont nous parlons : mais comme elle eſt extrémement embarraſſée & remplie de difficultez qui nous retiendroient

trop long-temps, nous tâcherons d'en fixer une autre, suivant laquelle nôtre supputation sera plus courte, plus claire, & peut-être plus assurée. C'est la désolation de Ninive qui est arrivée sur la fin du regne de Josias.

Mais afin que nous établissions une époque incontestable, s'il se peut, nous allons apporter toutes les raisons que nous avons pour placer la ruine de Ninive dans les dernieres années de Josias.

Il est constant que Ninive n'a pas été détruite avant le regne de Josias, puisque Sophonie, qui a prophetisé durant le regne de ce Prince, a predit la ruine de cette grande ville. Elle n'étoit donc pas arrivée avant ce temps-là. La question est, si Ninive a été ruinée du temps de Josias, ou aprés sa mort: & si l'on doit attribuer la desolation de cette ville à Nabopolassar, ou à son fils Nabuco-

donoſor. Nous tenons comme indubitable que c'eſt le premier qui aiant joint ſes troupes avec les Medes, a ruiné l'Empire des Aſſyriens & la ville de Ninive. Nous allons établir le fait ſur de tres-fortes preuves.

La premiere eſt priſe de la prédiction du vieux * Tobie, qui exhortoit ſon fils environ la trente-uniéme année du regne de Manaſſés, de ſe retirer de Ninive dés que ſa mere ſeroit morte, de peur d'être envelopé dans la prochaine déſolation de cette ville: *Prope erit interitus Ninive.* Si Ninive n'avoit dû être détruite qu'aprés la mort de Joſias & de Nabopolaſſar, il y auroit eu prés de ſoixante ans depuis la prédiction de Tobie le pere juſqu'à la ruine de Ninive: quelle neceſſité donc de preſſer ſi fort ſon fils de ſe retirer de cette ville aprés

* *Tob. c. ult.*

la mort de ſa mere, qui avoit alors prés de cent ans ? On aura de la peine à croire que Tobie ait exhorté ſon fils de ſe retirer ſitôt de Ninive, pour éviter une déſolation qui ne devoit arriver que ſi long-temps aprés ?

La ſeconde preuve eſt tirée du paſſage de Polyhiſtor, que nous avons cité ci-devant. Cet Auteur dit que Nabopolaſſar s'unit avec Aſtyagés Roi des Medes, pour aſſieger Ninive. Il met Aſtyagés au lieu de Cyaxarés ſon pere, quoique l'on puiſſe dire que Cyaxarés étant déja vieux, laiſſa la conduite du ſiege à ſon fils Aſtyagés qui étoit alors dans la vigueur de l'âge ; & cela eſt appuïé du témoignage de ſaint Jérôme, qui dit dans ſon Prologue ſur Jonas, que ce fait arriva du temps d'Aſtyagés.

Herodote ne fait mention que du Roi des Medes : mais il rap-

porte le siege de Ninive en si peu de mots, qu'il ne faut pas s'étonner qu'il ait omis de dire que Cyaxarés s'étoit joint au Roi de Babylone, pour assieger cette grande ville. Il est pourtant aisé de juger par ce que cet Auteur dit plus haut, que Napobopolassar eut part à ce siege : car il raconte que ce Prince, qu'il appelle Labynetus, fut l'entremetteur de la paix entre le Roi des Medes & celui des Lydiens. C'étoit peu de temps avant le dernier siege de Ninive ; ce qui fait juger qu'il fit cette paix à dessein de s'unir avec le Roi des Medes son allié, pour ruiner l'Empire des Assyriens.

Il est certain que selon Polyhistor la désolation de Ninive doit être arrivée dans les dix-huit dernieres années de Josias, dont le regne a duré trente-un an. Car Nabopolassar a regné vingt

& un an, & il eſt mort la trois ou quatriéme année de Joachim. Pour trouver donc les années du regne de ce Prince, il faut joindre les dix-huit dernieres de Joſias avec les trois premieres de Joachim. Or il eſt conſtant que le ſiege de Ninive ne peut pas être arrivé durant les trois dernieres de Nabopolaſſar: car Beroſe dit que Nabopolaſſar ſur les dernieres années de ſa vie ne pouvant plus porter les travaux de la guerre, envoïa ſon fils Nabucodonoſor contre les Syriens: ce qui eſt confirmé par l'Ecriture, qui met la premiere expedition de Nabucodonoſor en la premiere année du regne de Joachim.

Joſeph eſt encore plus clair que tout cela: car il dit dans ſon dixiéme livre des Antiquitez, c. 6. que Necao alla avec une puiſſante armée contre les Baby-

Ioniens & les Medes qui avoient ruiné l'Empire des Assyriens. Il est certain que cette expedition de Necao se fit la derniere année du regne de Josias. Il faut donc que l'Empire des Assyriens ait été ruiné avant la mort de Josias. Le témoignage de Joseph est d'un grand poids en cette occasion : car il a tiré cela de Berose & des autres Historiens de Babylone, dont les ouvrages se trouvoient encore de son temps.

Joseph nous a conservé un riche fragment de Berose : mais par malheur il ne commence qu'à la fin du regne de Nabopolassar, & il ne dit rien du tout des actions de ce Prince. Ce qui n'empêche pas que nous ne puissions tirer une tres-forte preuve de ce fragment, qui contient toute la vie du grand Nabucodonosor : car parmi les peuples que Berose dit que ce Prince a subjuguez, il

n'eſt point du tout parlé de la ruine de l'Empire des Aſſyriens, ni de la déſolation de Ninive. Il y eſt dit qu'il vainquit & ſubjugua les Juifs, les peuples de la Syrie qu'on nommoit Cœlé, les les Pheniciens & les Egyptiens.

Tout ce que le fragment de Beroſe dit de Nabucodonoſor, eſt confirmé par l'Ecriture ſainte, qui marque en divers endroits que ce Prince s'eſt aſſujetti toutes ces nations. Mais ni l'Ecriture, ni Beroſe, qui a écrit tres-exactement la vie de Nabucodonoſor, ni Megaſthenés, ni Joſeph, ni tous les autres qui ont parlé de ce Prince, n'ont jamais dit qu'il ait ruiné l'Empire des Aſſyriens & détruit Ninive. Quelle apparence que parmi les conquêtes de Nabucodonoſor, tous euſſent omis celle qui eût été plus conſiderable & plus glorieuſe à ce Prince, que toutes les autres

autres enſemble. La preuve n'eſt que negative, mais je crois qu'une preuve negative de cette force peut paſſer pour deciſive.

Enfin ſaint Jerôme ſemble conclure en nôtre faveur, lors qu'il dit dans ſon epître à Chromace ſur Jonas, que ſelon les hiſtoires des Hebreux & des Grecs la déſolation de Ninive eſt arrivée ſous le regne de Joſias. Le témoignage de ce Pere fait voir que cela ne ſouffroit point de conteſtation de ſon temps. Et comme on avoit alors beaucoup d'anciennes hiſtoires qui ſe ſont perduës depuis, il pouvoit mieux juger que nous du temps où s'étoit paſſée cette fameuſe revolution.

Ceux qui ont dit que le grand Nabucodonoſor avoit ruiné Ninive, l'ont fait ſur des conjectures extrémement foibles. Voici la principale & preſque la ſeule. Le

Prophete [a] Nahum dit, parlant à Ninive : *Serez-vous mieux traitée que* * *No . . . qui est située sur des rivieres & toute entourée d'eaux?...Elle a pourtant été menée en captivité, ses enfans ont été écrasez dans les ruës, &c.* Ceux qui veulent que Ninive ait été ruinée par le grand Nabucodonosor, alleguent ce passage en leur faveur, ils disent que le Prophete parle là de la désolation de No sous ce Prince, & ils pretendent que Ninive doit avoir été ruinée aprés cette autre ville, puisque Nahum lui propose pour exemple la désolation de No. Mais la difficulté s'évanoüit dés qu'on prend garde que Nahum, qui selon le commun

[a] *c. 3. v. 8.*

* Les versions ont, Alexandrie : mais il est certain que les Interpretes ont anticipé & que cette ville n'a eu le nom d'Alexandrie que long-temps aprés. Nous nous sommes servis du texte Hebreu pour l'explication de ce passage.

ſentiment a prophetiſé durant le regne de Manaſſés, parle là d'une déſolation qui étoit arrivée avant le temps où ce Prophete écrivoit; cela paroît en ce qu'il parle toujours au paſſé. Cette déſolation eſt donc arrivée long-temps avant le regne de Nabucodonoſor; & il y a lieu de croire que le Prophete décrit la priſe de No par Sabacon Roi d'Ethiopie, qui conquit toute l'Egypte: & c'eſt le ſentiment du ſçavant Grotius. D'autres ont crû avec beaucoup moins d'apparence, que No fut ruinée par Sennacherib dans ſon expedition en Egypte.

A moins de vouloir faire violence au texte, on eſt obligé d'avoüer que le Prophete parle là d'une choſe déja paſſée; & il eſt tout naturel de dire que ce Prophete ſe ſert de l'exemple d'une déſolation paſſée, pour faire com-

prendre la grandeur d'une désolation future.

Mais quand même le Prophete auroit parlé là de la désolation de No, qui arriva du temps de Nabucodonosor, cela ne prouveroit pas que cette ville ait été ruinée plutôt que Ninive. Le sens de Nahum seroit celui-ci : No est une ville aussi considerable que vous, ô Ninive, & neanmoins elle sera détruite & tombera dans la derniere désolation. Il vous arrivera de même, &c. Cela ne voudroit pas dire que No sera plutôt détruite que Ninive ; cela signifieroit seulement que l'une seroit aussi mal-traitée que l'autre, sans déterminer laquelle seroit détruite la premiere. On n'a pas besoin pourtant de recourir à cette explication, qui seroit fort naturelle, si Nahum parloit de la ruine de No au futur. Mais il parle au passé dans la Vulgate aussi.

bien que dans l'original Hebreu: ainſi ceux qui ont été d'un ſentiment contraire au nôtre, n'ont pû tirer aucun avantage de cette prophetie de Nahum, puiſque ce Prophete parle là d'une déſolation arrivée avant qu'il écrivit, & par conſequent fort éloignée du temps de Nabucodonoſor.

Aprés les preuves que nous venons d'apporter, nous poſons comme un fait conſtant que Ninive a été ruinée aux dernieres années du regne de Joſias. On ne peut dire preciſément l'année de cette déſolation: mais nous la déterminerons à la vint-quatriéme du regne de ce Prince, & ce ſera par cette époque que nous nous reglerons, pour placer tous les faits conſiderables en leur propre temps.

La vint-quatriéme année de Joſias eſt l'onziéme de Nabopolaſſar, & nous croïons que c'eſt

environ la trente-neuf ou quarantiéme de Cyaxarés : ce qu'il eſt aiſé de faire voir ; car on ne peut pas nier que ce Prince, aprés s'être rétabli dans le Roïaume des Medes, n'ait mis quelques années à recouvrer l'Empire de l'Aſie, que ſon pere avoit perdu. Suppoſons qu'il y ait mis trois ans ; aprés ces trois ans les Scythes envahirent l'Aſie, & l'occuperent durant vint-huit ans. Depuis qu'ils eurent été chaſſez de l'Aſie, Cyaxarés eut une guerre contre les Lydiens, qui dura ſix ans. Aprés cela Cyaxarés recouvra une ſeconde fois l'Empire de l'Aſie : ce qui demande encore pour le moins deux ans. Tout cela fait trente-neuf ans. Nous contons donc que c'eſt en la trente-neuviéme année qu'il a aſſiegé Ninive. Suivant cela la premiere année de ſon regne tombera en la quarante-troiſiéme de Manaſſés,

comme l'on pourra voir par la Table ſuivante.

Comme il y a lieu de croire qu'il y eut quelques années d'interregne depuis la mort de Phraortés jusqu'au commencement du regne de Cyaxarés, nous plaçons la mort de Phraortés vers la fin de la trente-huitiéme année de Manaſſés, & le ſiege de Bethulie vers la trente-neuviéme année de ce même Prince. La raiſon que nous avons pour mettre un interregne depuis la mort de Phraortés juſques au commencement du regne de ſon fils, eſt que * l'Ecriture nous marque que Nabucodonoſor ſe rendit maître de toute la Medie aprés la mort d'Arphaxad. Il ſemble que le fils de ce dernier ait dû emploïer quelques années à recouvrer ſon Roïaume, & à rétablir ſes forces ruinées par les Aſſyriens. Herodote nous confirme dans ce ſenti-

* *Judith Text. Græc.*

ment, lors qu'aprés avoir écrit les années de chaque Roi des Medes, il met dans sa supputation six ans plus qu'il n'y a dans le détail. Selon cet Auteur Dejocés a regné 53. ans.

Phraortés	22
Cyaxarés	40
Astyagé	35

Cela fait cent cinquante ans, si si l'on y comprend les vint-huit ans d'empire des Scythes; & cent vint-deux ans, si l'on les en retranche. Et neanmoins dans son calcul il met cent vint-huit ans, sans y comprendre les vint-huit années d'empire des Scythes, & cent cinquante-six ans en les y comprenant. Voila six ans plus que dans le détail. De ces six ans nous en mettons quatre d'interregne, & les deux autres seront composez des mois de chaque régne qu'Herodote n'a pas marquez. Car il n'est pas croïable que chacun de ces Rois soit mort

preciſément au dernier jour de la derniere année de ſon regne ; & on doit tenir comme aſſuré qu'-Herodote a marqué ſeulement les années , & ne s'eſt pas mis en peine de marquer les mois. Ce qu'il fait ordinairement dans ſes hiſtoires.

Suivant ce calcul la mort d'Arphaxad ou Phraortés eſt arrivée la trente-huitiéme année de Manaſſés.

Le ſiege de Bethulie ſera arrivé la trente-neuviéme année de Manaſſés & la cinquante de la vie de Judith.

Le commencement du regne de Cyaxarés doit être placé la quarante-troiſiéme de Manaſſés & l'an cinquante-quatre de la vie de Judith.

Le premier ſiege de Ninive la troiſiéme année du regne de Cyaxarés ; la quarante-cinq de Manaſſés & la cinquante-ſix de Judith.

La desolation de Ninive la trente-neuviéme de Cyaxarés, la vint-quatre de Josias, l'onziéme de Nabopolassar, & la quatre-vint-douze de Judith.

La mort de Judith la cinq ou sixiéme de Joachim, la dix ou onziéme d'Astyagés, la trois de Nabucodonosor.

On verra tout cela plus clairement dans la Table que nous allons faire des années de Judith, & des évenemens les plus considerables qui se sont passez depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

Quoique nous ne voulions pas nous engager dans les difficultez du calcul de la captivité de Babylone, nous dirons pourtant que le nombre d'années que l'on trouve dans Herodote depuis la ruine de Ninive jusqu'à la mort de Cyrus, seroit trop court dans la supputation d'un grand nombre d'Auteurs, qui font commencer

Ans de Judith	
1	
11	s avoir r[illegible] . ans
27	avoir [illegible] s.
	& tué p[illegible]
49	
50	r Holofer[illegible]
	ive par Cy[illegible]
56	e les Scyth[illegible]
66	és avoir reg[illegible]
68	voir regné 2.
	la guerre [illegible]
84	.
92	l'E[illegible]
	, & [illegible]
94	rés [illegible]
99	voi[illegible]
	r à [illegible]
102	
105	
5 ou 6 ans a-prés la	le.

les ſoixante & dix ans de la captivité en la premiere année de Joachim, & les font finir en la vint-trois du regne de Cyrus, qui eſt la premiere de l'empire du même Cyrus. Selon ce calcul, il nous manqueroit quinze ou ſeize ans: car ſuivant nôtre ſupputation, la cinquiéme année du régne d'Aſtyagés eſt la premiere de Joachim: ainſi la trente-cinquiéme & derniere de ce Prince ſera la trente-uniéme de la captivité; ſi à ces trente & une années on en joint vint-trois de Cyrus, ce ſera cinquante-quatre; il manque donc ſeize ans pour aller juſqu'à 70.

Mais comme il n'y a point de regle aſſurée pour les années de la captivité, l'argument que l'on peut tirer de là eſt extrémement foible. Il y a un nombre preſque incroïable de differens ſentimens ſur le commencement & ſur la fin

de la captivité. Il y en a qui la font commencer en l'an treize de Josias, d'autres l'an premier de Joachim ; quelques-uns l'an quatriéme, d'autres l'an onze de ce même Roi, d'autres enfin l'an onze de Sedecias. Les premiers different des derniers de quarante ans.

Il y en a de même qui font finir la captivité en la vint-troisiéme année du regne de Cyrus, d'autres en la vint-septiéme, d'autres en la seconde de Darius fils d'Hystaspes ; & les premiers different des derniers de dix-huit ans. Dans ce prodigieux embarras il ne faut pas s'étonner si l'on a peine à trouver un juste nombre d'années dans Herodote, & à faire accorder les ans du regne des Rois Medes avec ceux de la captivité, dont le commencement & la fin sont si peu certains.

Si le nombre d'années qui nous

reste aprés la désolation de Ninive, est trop court suivant le calcul de certains Auteurs, il s'accorde avec la supputation de quelques autres; & il est même trop long suivant celle de plusieurs. Mais il ne sçauroit s'accorder avec tous.

Il est donc constant que la difficulté que l'on peut faire sur le defaut de quelques années, n'a aucune force ni contre la verité de l'histoire de Judith, ni contre nôtre systéme; & j'ose avancer qu'il n'y a point d'histoire de ces temps-là, ni dans l'Ecriture, ni dans les Auteurs profanes, qui n'ait autant, & peut-être plus d'embarras que celle-là.

Au reste, comme je n'ai fixé la desolation de Ninive en la vint-quatriéme année de Josias, que sur de simples conjectures, je ne m'opposerai point à celui qui voudra placer cette fameuse re-

volution en quelque autre année de ce Prince. Il y en aura peut-être qui auront peine à se persuader que les onze années de Joachim puissent passer pour des années de paix, & qui aimeront mieux mettre la fin de cette paix à la mort de Josias, que de la faire encore durer pendant un regne où les Juifs ont été tributaires, & sujets aux incursions de leurs voisins. Mais ceux-là seront obligez de donner soixante ans à Judith, lors qu'elle se presenta devant Holoferne, & de dire qu'à cet âge elle étoit encore parfaitement belle. Il est vrai qu'il y en a qui, aprés avoir consideré toutes choses, ne trouvent pas cela hors de vrai-semblance, & qui passeroient aisément par-dessus cette difficulté. Mais la plûpart trouvent cela peu croïable, & ceux-là aimeront mieux reculer de douze ou quinze ans le-

ſiege de Bethulie, & le placer en la vint-cinq ou trentiéme année de Manaſſés: moïennant quoi ils ne ſeront pas obligez de donner à Judith plus de quarante-cinq ou cinquante ans. Mais ils seront forcez de donner plus de temps de regne aux Rois des Medes, qu'Herodote ne leur en donne: autrement ils ſe trouveront courts d'un aſſez bon nombre d'années.

De ſorte que nôtre ſupputation ſemble être la plus aiſée & la plus propre pour accorder les années d'Herodote avec l'Ecriture. Je ne conteſterai pas neanmoins contre ceux qui voudront compter autrement, pourvû qu'ils m'accordent quatre choſes qui me ſemblent hors de doute, & dont j'ai donné de tres-fortes preuves.

La premiere eſt, que Phraortés ou Aphraartas eſt l'Arphaxad du livre de Judith.

La seconde est, que le siege de Bethulie doit être placé durant le regne de Manassés.

La troisiéme, que la desolation de Ninive est arrivée durant le regne de Josias, & que cette ville a été ruinée par Nabopolassar joint aux Medes.

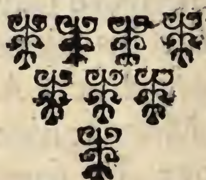
La quatriéme, que la difficulté à accorder les années d'Herodote avec celles de la captivité de Babylone, n'a pas la moindre force contre nôtre systeme. Puisque les histoires les plus certaines de ce temps-là, ont de plus grands embarras que la nôtre, sans que cela fasse nullement douter qu'elles ne soient tres-veritables.

J'avertis ici que je n'ai pas voulu m'arrêter à refuter le sentiment de Genebrard, qui a crû que Cyaxarés est l'Arphaxad du livre de Judith. Ces deux Princes sont extrémement differens entre eux : & pour juger qu'Ar-

phaxad ne peut jamais être le même que Cyaxarés, il n'y a qu'à considerer que le premier a été défait & tué par le Roi d'Assyrie, & que l'autre a ruiné de fond en comble l'Empire des Assyriens.

Il y avoit encore plusieurs difficultez à éclaircir touchant les Empires des Assyriens & des Medes : mais nous reservons cela pour un autre ouvrage, où nous ferons plus amplement l'histoire des Empires des Assyriens, des Medes & des Babyloniens, qu'on peut regarder comme ébauchée dans ce petit livre; avec une dissertation sur les pieces que nous trouvons dans divers Auteurs touchant ces Monarchies. Nous rejetterons par de fortes preuves les pieces qui sont évidemment fabuleuses, & qui ne servent qu'à obscurcir le peu que l'on sçait de veritable de ces Empires. Nous

y découvrirons auſſi l'origine de plusieurs fauſſes hiſtoires. Cela ſera ſuivi d'une exacte deſcription de l'étenduë de chacun des trois Empires, & des mœurs de leurs habitans. En un mot nous en dirons tout ce qu'on en peut ſçavoir d'aſſuré. Il y aura à la fin une Table Cronologique depuis la fondation de Babylone juſques à la mort de Cyrus, où l'on tâchera d'éclaircir les années de la captivité de Babylone.



CHAPITRE XI.

Réponse à quelques objections.

IL n'y a point d'hiſtoire qui n'ait quelques difficultez : les plus anciennes en enferment un plus grand nombre que les autres ; & les plus veritables même n'en ſont pas tout-à-fait exemtes. Ainſi il ne faut pas s'étonner s'il s'en trouve quelqu'une dans l'hiſtoire de Judith, quoi qu'il n'y en ait point où l'on ne puiſſe répondre avec ſolidité.

On demande d'où vient que cette irruption d'Holoferne dans la Judée étant arrivée du temps du Roi Manaſſés, il n'eſt point du tout fait mention de ce Prince dans l'hiſtoire de Judith, mais ſeulement du Grand-Prêtre Eliacim, ou Joachim. Iſaïe ſem-

ble avoir voulu prevenir cette objection, lors qu'il a dit[a]: *En ce jour là j'appellerai mon serviteur Eliacim fils d'Helcias, & je le revêtirai de vôtre tunique;* Dieu parle à Sobna Prefet du Temple, *je le fortifierai de vôtre ceinture..... & il sera comme le Pere des habitans de Jerusalem & de la maison de Juda. Et je mettrai sur son épaule la clef de la maison de David; il ouvrira, & personne ne fermera; & il fermera, & personne n'ouvrira.*

Il est à remarquer, que quoi qu'il ne dise pas évidemment qu'Eliacim sera Grand-Prêtre, c'est neanmoins le sentiment de [b] saint Jerôme & de saint Cyrille, qu'Isaïe prophetise cela en cet endroit. C'étoit aussi l'opinion des Juifs du temps de saint Jerôme. Et quand même ce Prophete n'auroit pas predit ici qu'E-

[a] *Isai. 22. 20.*
[b] *Hieronym. in Isaiam.*

liacim ſeroit Grand-Prêtre, il ne s'enſuivroit pas qu'il ne l'ait point été, & on pourroit tres-bien prouver qu'il le fut du temps de Manaſſés, par tous les argumens par leſquels nous avons démontré évidemment que l'hiſtoire de Judith s'eſt paſſée du temps de ce Prince. Car nous y voïons un Eliacim Grand-Prêtre, qui avoit entre ſes mains la puiſſance de la maiſon de David, comme a predit Iſaïe, en ce qu'il agiſſoit ſous le Roi, & qu'il manioit les plus grandes affaires.

Soit qu'Eliacim du livre de Judith ſoit celui-ci ou un autre, nous pouvons nous défendre par ce que Joſeph dit de Manaſſés. Cet Auteur raconte que depuis que le Roi Manaſſés fut revenu de ſa captivité, il ne ſe mêla plus de rien, ſinon de faire pénitence : & cela ſuffiroit pour ôter toute la difficulté. Mais en com-

bien d'autres manieres y peut-on répondre ? Ne se pouvoit-il pas faire que ce Prince occupé à munir & à fortifier la ville de Jerusalem & les autres Places, ait laissé le soin de Bethulie & des environs au Grand-Prêtre Eliacim, ou que se sentant moins capable que lui de gouverner dans un temps si perilleux, il lui ait confié le soin de cette guerre : ou qu'étant hors d'état d'agir par la maladie, ou par quelque autre raison, le Grand-Prêtre aura été obligé de se charger du gouvernement. Ce n'est pas là une difficulté : cela s'est pû faire en cent manieres ; mais nous ne sçavons pas comment cela s'est fait, parce que l'Ecriture n'en a rien dit.

Il faut encore remarquer que les Rois de Juda n'étoient pas Rois des autres Tribus ; & ainsi il ne faut pas s'étonner si dans l'histoire de Bethulie il n'est point

fait mention de Manaſſés, puiſque cette ville n'étoit pas de ſon Roïaume. On peut voir cela dans le trentiéme chapitre des Paralipomenes, où il paroît que les autres Tribus ne reconnoiſſoient point du tout Ezechias pere de Manaſſés : tous les Juifs reconnoiſſoient pourtant le grand Sacrificateur de Jeruſalem. Ainſi il ne faut pas être ſurpris ſi Eliacim prit part aux affaires de toute la Judée & de Bethulie à l'irruption d'Holoferne. Cela ôte toute difficulté.

Il faut pourtant avoüer que ſi un Hiſtorien de ce temps omettoit de marquer les ans du régne des Princes, cela paſſeroit pour un grand defaut. Mais les Hiſtoriens ſacrez ne ſe ſont pas toujours aſſujettis à ces loix. Le livre de Jonas eſt une veritable hiſtoire : mais ce Prophete n'a rien dit qui puiſſe faire juger en quel

temps elle est arrivée. L'histoire de la ruine de la Tribu de Benjamin ne dit point du tout en quel temps s'est passé cet évenement remarquable. L'histoire de Ruth se contente de dire, *In diebus unius Judicis*, du temps d'un des Juges. Il ne faut donc pas s'étonner si le livre de Judith ne marque pas le regne sous lequel cette histoire s'est passée. Ce qu'on en peut inferer tout au plus, est que le Roi de ce temps-là ne s'est point mêlé de la défense de Bethulie, pour une des raisons que nous venons de dire, ou pour quelque autre que nous ne sçavons pas.

Voici encore une difficulté que plusieurs ont cruë insurmontable. Elle est prise de ces paroles du Texte Grec de Judith chap. 5. v. 7. où Achior dit parlant des Juifs: *Tant qu'ils n'ont point peché contre leur Dieu, ils ont été comblez*

de

de biens, parce que Dieu, qui hait l'iniquité, est avec eux. Mais lors qu'ils se sont égarez du chemin que Dieu leur avoit marqué, ils ont été exterminez par plusieurs guerres, & ils ont été emmenez captifs en des terres étrangeres, le Temple de leur Dieu a été profané, & leurs villes ont été prises par leurs ennemis. Et à present s'étant convertis à leur Dieu, ils sont revenus des lieux où ils avoient été dispersez; ils se sont rétablis dans Jerusalem, où est leur sanctuaire, & ils se sont habituez dans les montagnes qui étoient desertes.

Il est à remarquer qu'au lieu de ces paroles, *& le Temple de leur Dieu a été profané*, il y a dans le Grec, καὶ ὁ ναὸς τοῦ θεοῦ αὐτῶν ἐγενήθη εἰς ἔδαφος Les Protestans, & ceux qui croient que l'histoire de Judith doit être mise aprés la captivité, pretendent que cela veut dire que le Temple de leur Dieu a été

ruiné de fond en comble, & que les paroles ſuivantes, *ils ſont revenus des lieux où ils avoient été diſperſez, &c.* marquent le retour de la derniere captivité de Babylone.

Bellarmin répond que ce paſſage a été ajoûté au texte ; ce qui n'eſt pas impoſſible, car il y a pluſieurs endroits dans le texte Grec qui paroiſſent corrompus. Mais nous n'avons pas beſoin de recourir à une réponſe incertaine : puis qu'en examinant bien le texte Grec, nous trouvons, que loin qu'il ſoit oppoſé à nôtre ſentiment, il lui eſt tout-à-fait favorable.

Je dis premierement que ces paroles, ὁ ναὸς τοῦ θεοῦ αὐτῶν ἐγενήθη εἰς ἔδαφος, ne veulent pas dire que le Temple eût été ruiné de fond en comble : mais elles ſignifient, comme toutes les Polyglottes l'ont traduit, & même celle d'Angleterre, *Templum Dei eorum factum eſt in pavimentum* ; c'eſt à dire, que

le Temple de leur Dieu a été profané par les Infideles; qui y ont marché comme dans un lieu profane. Car quoique εἰς ἔδαφος καταβάλλειν dans Plutarque, & εἰς ἔδαφος καθελεῖν dans Thucidide & dans Joseph, veüillent dire, *solo æquare*, je ne sçai si on trouveroit autorité de εἰς ἔδαφος γίνεσθαι pour *solo æquari*. Ainsi comme ἔδαφος veut dire *pavimentum*, le pavé d'une maison, aussi-bien que *solum*, il faut traduire ici, *Templum Dei ipsorum factum est in pavimentum.*

Quand même on trouveroit ailleurs, εἰς ἔδαφος γίνεσθαι pour *solo æquari*, le passage que nous avons cité, ne pourroit jamais souffrir ce sens. Car voici ses propres paroles: *Tant qu'ils n'ont point peché devant Dieu, ils ont été comblez de biens...... Mais lors qu'ils se sont égarez du chemin qu'il leur avoit marqué, ils ont été exterminez par plusieurs guerres, & ont été emmenez*

captifs en des terres étrangeres, & le Temple de leur Dieu a été profané. Qui ne voit qu'Achior ne parle pas ici d'une calamité particuliere arrivée aux Israëlites, mais qu'il raconte la conduite que Dieu avoit accoutumé de tenir à leur égard. Il dit donc que lorsque ce peuple étoit fidele; Dieu le combloit de biens; ce qu'on avoit souvent vû par experience: mais que lors qu'ils abandonnoient le culte de Dieu, il les abandonnoit aussi à leurs ennemis, pour être massacrez & emmenez captifs, & qu'il permettoit que son Temple fût profané, ou, si on peut ainsi dire, foulé aux pieds. Ce qui est arrivé au temps de Roboam, où le Temple a été pillé & profané par Sesac Roi d'Egypte; du temps de Joas, par les Syriens; du temps d'Amasias, par le Roi d'Israël qui étoit idolatre; du temps d'Achaz par Teglath-phalasar Roi des As-

syriens, du temps de Manassés par le même Manassés, lors qu'il étoit plongé dans l'idolatrie ; & peut-être encore par les Assyriens, lors qu'ils se saisirent de ce Prince. Ce n'est donc pas de la ruine du Temple, dont il est parlé ici, puis qu'elle n'est arrivée qu'une fois, & que les calamitez dont il est fait mention en cet endroit, arrivoient ordinairement.

Mais le passage du même Texte Grec, que nous allons produire, ôte toute la difficulté du precedent. Il est pris du chapitre quatriéme du même livre v. 3. προσφάτως ἦσαν ἀναβεβηκότες ἐκ τῆς αἰχμαλωσίας, καὶ νεωστὶ πᾶς ὁ λαὸς συνελέλεκτο τῆς Ἰουδαίας, καὶ τὰ σκεύη καὶ τὸ θυσιαστήριον καὶ ὁ οἶκος ἐκ τῆς βεβηλώσεως ἡγιασμένα ἦν. C'est à dire, *les Hebreux étoient revenus depuis peu de temps de la captivité, & depuis peu tout le peuple de la* * *Judée s'étoit rassemblé : & les vaisseaux du Temple, l'autel & le Temple même*

* *C'est-à-dire du Roïaume de Juda.*

avoient été purifiez de leur profanation. Voila le peuple revenu de la captivité, le Temple, l'autel & les vaiſſeaux purifiez d'une profanation precedente, aprés le retour du peuple : cela peut-il marquer le retour de la derniere captivité de Babylone ? On ne peut dire cela avec raiſon : car il n'y avoit point alors de Temple, point d'autel qu'on pût purifier ; tout étoit ruiné : au lieu que ces paroles nous marquent évidemment un Temple, un autel & des vaiſſeaux, qui avoient été profanez, & qu'il fallut purifier.

Mais n'eſt-il pas évident que l'Ecrivain ſacré ne parle ici que de la profanation du Temple faite par Manaſſés Roi de Juda, qui eſt décrite aſſez au long dans le quatriéme livre des Rois, & peut-être auſſi de celle qui fut faite par les Aſſyriens, lorſque ce Prince fut pris ; & de la capti-

vité d'une partie du peuple, qui fut emmenée avec le Roi Manaſſés à Babylone? Car nous liſons dans Eſdras qu'Aſſar-Addon avoit amené des peuples étrangers pour habiter aux environs de Jeruſalem, & c'étoit en la place des Juifs qu'il avoit tranſportez. Nous voïons auſſi dans le * premier paſſage que les Juifs dans cette captivité ſetournerent vers Dieu, pour lui demander pardon de leurs crimes; & ce fut ſans doute à l'imitation du Roi Manaſſés, qui étoit fort contrit de ſes impietez. Dieu touché de leur penitence, leur donna moïen de revenir dans leur païs avec leur Roi. Dés que Manaſſés fut de retour, il fit purifier le Temple & l'Autel qu'il avoit profanez, & repara tout le mal qu'il avoit fait, comme il eſt porté dans les Paralipomenes, auſſi-bien que dans ce paſſage, qui eſt ſi propre au temps de Manaſſés,

* *Judith c. 5. v. 7.*

qu'on ne ſçauroit du tout l'expliquer d'un autre temps. Il eſt donc vrai que cet endroit, dont les Proteſtans triomphoient, détruit entierement leur ſentiment, & appuïe fortement le nôtre. Il arrive ſouvent que les difficultez qui frappent tout d'un coup, diſparoiſſent quand on les examine avec application.

On pourroit encore dire, pour achever de détruire l'argument de nos adverſaires, que dans tout le livre de Judith il n'eſt pas parlé une ſeule fois de la deſolation de la ville de Jeruſalem, qui fut tellement ruinée par Nabucodonoſor, qu'il n'y demeura pas pierre ſur pierre. Je ne crois pas qu'on puiſſe ſe perſuader que dans le recit des calamitez des Juifs, qu'on trouve dans la harangue d'Achior, & en d'autres endroits de ce livre, on eût omis la principale & celle qui auroit eu

plus d'éclat, si elle fut arrivée avant le siege de Bethulie.

Il ne sera pas hors de propos de parler ici des diverses transmigrations des Juifs ; cela servira même beaucoup à l'intelligence des passages que nous venons de rapporter. Les dix Tribus d'Israël, qui avoient toujours surpassé en impieté celles de Juda & de Benjamin, furent aussi transferées long-temps avant celles-ci en une terre étrangere.

La premiere transmigration fut faite du temps de Phacée Roi d'Israël, lorsque Teglath-phalassar Roi d'Assyrie transporta les peuples de Galilée & de la Tribu de Nephtali.

La seconde transmigration fut faite du temps d'Osée dernier Roi d'Israël par Salmanasar Roi d'Assyrie, qui transporta le reste des dix Tribus. Ces transmigrations neanmoins ne furent pas si

entieres, qu'il ne reſtât encore un grand nombre de peuple durant le regne de Joſias, tant de ceux qui avoient pû éviter d'être transferez, que de ceux qui s'étoient échapez de leur tranſmigration ; & ils étoient diviſez en Tribus tout de même qu'auparavant, comme on peut voir dans le ſecond livre des Paralipomenes chap. 34.

Le peuple de Jeruſalem a été auſſi transferé à diverſes fois, comme il eſt porté dans la menace que Dieu fait à Manaſſés. Il lui dit que pour effacer, ou pour détruire Jeruſalem, il paſſera fort ſouvent le ſtile ſur elle, comme on le paſſe ſur des tablettes. Cela veut dire qu'il fera transferer le peuple & ruinera la ville à diverſes repriſes. La premiere tranſlation s'eſt faite ſous le regne de Manaſſés. Nous n'en ſçavons pas bien les particularitez. On ſçait

ſeulement que Manaſſés fut emmené à Babylone chargé de chaînes, & avec lui les autres fils du Roi Ezechias, qui furent eunuques auprés des Rois Babyloniens, & que le Souverain Pontife Sobna fut auſſi du nombre des captifs, comme Iſaïe l'avoit prophetiſé. Il eſt auſſi conſtant qu'Aſſaraddon, qui regnoit en ce temps-là, envoïa des peuples étrangers pour habiter autour de Jeruſalem; & c'étoit ſans doute en la place des Juifs qu'il avoit tranſportez. Il ne faut pas douter qu'au retour du Roi Manaſſés, il ne ſoit revenu une grande partie du peuple qui avoit été emmené avec lui en captivité: & c'eſt de ceux-ci, auſſi-bien que de ceux des dix Tribus, qui étoient revenus en leur païs, qu'il faut entendre ces paroles du premier paſſage: que les Juifs étoient venus ſe rétablir à Jeruſalem, &

que d'autres s'étoient établis dans les montagnes qu'ils avoient trouvé desertes. Au reste il est bon de remarquer qu'Achior, qui parle en cet endroit, étant étranger; il ne faut pas s'arrêter si scrupuleusement à ses paroles: car il pouvoit se faire qu'il n'étoit pas tout-à-fait bien informé de ce qui s'étoit passé dans la Judée; & qu'il avoit oüi dire que le nombre du peuple Juif qui étoit revenu de la captivité, étoit plus grand qu'il n'étoit en effet. Il arrive souvent que les bruits qui se répandent dans les païs étrangers, exaggerent fort les choses.

A cette transmigration il faut ajoûter les trois qui furent faites par Nabucodonosor, comme il est marqué au dernier chapitre de Jeremie. A la premiere il transporta trois mille vint-cinq hommes, à la seconde huit cens trente-deux, à la troisiéme sept cens

quarante-cinq: & cette derniere, quoique beaucoup plus petite que les autres, fit plus d'éclat, parce qu'elle fut accompagnée de la desolation de Jerusalem; ce qui fait juger que celle qui se fit du temps de Manassés, fut peut-être plus grande que toutes les suivantes, quoi qu'elle n'ait pas tant éclaté. Je me suis un peu étendu sur cette difficulté, parce qu'elle passe pour la plus grande de toutes, & j'espere que cette réponse pourra convaincre les plus entêtez du sentiment contraire.

On fait encore quelque difficulté sur ce que l'eunuque Vagao appelle Judith *puella*, ou selon le Grec παιδίσκη; ce qui semble ne pouvoir pas convenir à cette sainte veuve, qui selon nôtre sentiment avoit alors quarante-cinq ou cinquante ans. Mais c'est un argument extrémement foible, puisque nous voïons que la Vul-

gate appelle souvent *puer*, & le Grec παῖς, Abraham & David, lors qu'ils étoient déja avancez en âge. Ruth est aussi appellée *puella*, & dans le Grec νεᾶνις, quoi qu'elle eût déja vêcu dix ans avec son premier mari. Il ne faut donc pas s'étonner si Judith est appellée *puella*, puis qu'étant encore parfaitement belle, & Dieu aiant ajoûté un nouvel éclat à sa beauté, elle paroissoit beaucoup plus jeune qu'elle n'étoit.

On peut encore former quelques objections contre ce systhéme: mais comme elles attaquent en même temps la verité de l'histoire de Judith, nous remettons à en parler dans la troisiéme Partie, où nous démontrerons que cette histoire est veritable, & non pas énigmatique ou parabolique.

Fin de la seconde Partie.



LA VERITÉ DE L'HISTOIRE DE JUDITH.

TROISIE'ME PARTIE.

Où l'on fait voir que le livre de Judith est une histoire veritable, & non pas une histoire énigmatique ou parabolique.

CHAPITRE PREMIER.

Premiere preuve de la verité de l'histoire de Judith, prise de ce qu'elle s'accorde parfaitement avec les Auteurs, tant sacrez, que profanes.

* LUther avouë que sa plus forte raison pour nier que l'histoire de Judith soit veritable, est qu'on ne sçauroit en

* *Præfat. in lib. Judith.*

déterminer le temps, ni en trouver quelques traces dans l'Ecriture ſainte & dans l'hiſtoire profane. Il dit même, que ſi l'on pouvoit prouver les faits qui ſe trouvent dans ce livre par des hiſtoires certaines, il ſeroit digne d'être reçu dans la Bible : *Si Judith geſta poſſent è probatis certiſque hiſtoriis probari, liber ſane eßet nobilis & dignus qui in Bibliis eſſe deberet.*

C'eſt auſſi la principale preuve que Grotius apporte contre la verité litterale de cette hiſtoire : car il dit dans ſon Prologue ſur Judith, que ceux qui voudront entreprendre de faire accorder cette hiſtoire avec les Auteurs, tant ſaints que profanes, n'y pourront jamais aſſez bien réüſſir, pour pouvoir ſe ſatisfaire eux-mêmes, & dire quelque choſe qui ſoit au goût des Sçavans. Mais ſi ce grand homme, au lieu de ſuivre aveu-

glément les opinions mal fondées des Proteſtans, s'étoit donné la peine d'examiner leurs preuves, & de lire avec attention les paſſages de l'Ecriture & d'Herodote, qui peuvent ſervir à l'éclairciſſement du livre de Judith ; s'il avoit fait cela, dis-je, il ne faut pas douter qu'il n'eût découvert ce que j'ai, ce me ſemble, aſſez clairement prouvé dans la ſeconde Partie de ce Livre. C'eſt qu'il n'y a point de fait dans l'Ecriture, qui s'accorde mieux avec les autres parties de l'Ecriture, & avec les bons Auteurs, que l'hiſtoire de Judith. Il auroit trouvé dans le Phraortés ou l'Aphraartés d'Herodote tous les faits que le livre de Judith attribuë à Arphaxad, avec un nom fort approchant de ce dernier. Il auroit eu peine à la verité à ſçavoir qui eſt le Nabucodonoſor dont il eſt parlé dans le même livre : mais cette

obscurité lui auroit fait juger que cette histoire doit être placée en un temps où les Rois Assyriens nous sont fort inconnus, parce que l'Ecriture sainte & les autres Auteurs n'en ont presque rien dit; c'est-à-dire, durant le regne de Manassés. Le promt rétablissement de l'Empire des Medes aprés la mort de Phraortés, sans aucune résistance du côté des Assyriens, lui auroit fait juger que la grande défaite de ces peuples devant Bethulie, les avoit mis hors d'état de s'opposer aux entreprises de ceux qu'ils avoient assujettis depuis peu.

Cet accord de l'histoire sainte avec la profane sur les faits rapportez dans le livre de Judith, est donc une preuve tres-forte de la verité de l'histoire de cette Heroïne, au jugement même de ceux qui sont du sentiment contraire; & en le démontrant, com-

me nous avons fait amplement dans la seconde Partie, nous avons ruiné le principal fondement du parti opposé.

Mais quand même il seroit aussi difficile que l'on pretend, de marquer le temps de cette histoire, & de trouver dans les autres livres, tant saints, que profanes, des traces des faits qui y sont rapportez. Ce ne seroit pas une preuve suffisante pour nier qu'elle soit veritable. N'y a-t'il pas plusieurs histoires dans le Texte sacré, où l'on trouve toutes ces difficultez, & même de plus grandes, sans que pour cela on se soit jamais avisé de nier qu'elles soient veritables dans le sens litteral? L'histoire d'Esther n'est-elle pas pleine d'embarras & de difficultez, dont il est presque impossible de se tirer? A-t'on jamais pû dire certainement qui est l'Assuerus dont il est parlé dans

ce livre, & en quel temps l'histoire doit être placée? N'a-t'on pas la même peine à fixer le temps des histoires de Ruth & de la ruine de la Tribu de Benjamin, sans que pour cela on ose dire qu'elles ne sont que des histoires paraboliques ou énigmatiques?

La raison de ces difficultez est que l'histoire sacrée étant d'ordinaire fort abregée, elle ne peut pas nous donner une connoissance assez ample & assez distincte des faits; elle omet un nombre infini de choses, dont plusieurs sont considerables, & ne parle quelquefois qu'en deux mots des faits les plus extraordinaires. De là vient la difficulté que nous avons à placer en leur temps propre les autres histoires saintes qui sont comme hors d'œuvre, & qui ont été écrites par des Auteurs particuliers.

C'eſt ſe donner trop de liberté, que de decider ſur des conjectures ſi foibles d'une matiere ſi importante. Le livre de Judith avoit toujours paſſé pour une hiſtoire veritable : neanmoins parce que les Auteurs Proteſtans y ont trouvé des difficultez qui gênoient leurs eſprits, ils l'ont rejetté comme une hiſtoire feinte. Mais comme ils ne peuvent pas diſconvenir que l'hiſtoire du temps qui precede la captivité, ne ſoit extrémement obſcure, il faut qu'ils avoüent de bonne foi qu'ils ont agi avec trop de precipitation, lors qu'ils ont nié un fait de ce temps-là, parce qu'ils y trouvoient de l'obſcurité. Ils auroient mieux fait de ſuſpendre leur jugement, & de s'en tenir cependant au ſentiment commun de l'Egliſe & des Auteurs Eccleſiaſtiques de tous les ſiecles. Peut-être qu'avec le temps ils auroient

découvert ce qu'ils n'avoient pas apperçu tout d'un coup : c'eſt que l'hiſtoire de Judith s'accorde fort bien avec les hiſtoires de ce temps-là, comme nous l'avons fait voir dans la ſeconde Partie de ce livre.

CHAPITRE II.

Seconde preuve. L'hiſtoire de Judith n'a aucun caractere de parabole ou d'énigme.

CE que nous allons dire ſuppoſe qu'on croit que l'Auteur du livre de Judith a parlé ſincerement, & n'a point eu deſſein de tromper le monde. Il y a peu de gens, même d'entre les Proteſtans, qui l'aient regardé comme un impoſteur. Ils ſe ſont contentez de dire qu'il ne par-

loit qu'énigmatiquement, & que toute l'hiſtoire n'étoit qu'une pure parabole, ſans qu'il y eût rien de veritable au pied de la letre.

Je crois que pluſieurs ſeront fort ſurpris de voir qu'on appelle parabolique une hiſtoire qui a ſi peu l'air d'une parabole. Car a-t'on jamais vû une parabole marquer avec tant de ſoin les années du regne des Princes, tous les faits, les combats, avec tout le détail qu'on trouve dans les hiſtoires les plus étenduës ? Pour moi, j'avois crû juſqu'ici que la parabole n'étoit qu'un diſcours figuré, où par le recit de quelque fait emprunté on inſtruit l'auditeur, en telle ſorte pourtant qu'il comprenne, ou du moins qu'il ſe doute que ce qu'on lui dit n'eſt vrai que dans un ſens énigmatique, & non pas dans le ſens litteral. Mais quand on écrit une hiſtoire auſſi bien circonſtanciée

que celle de Judith, tout le monde a lieu de croire qu'on veut persuader que ce qu'on d t est veritable au pied de la lettre: & en effet tout le monde l'a crû durant quinze siecles de l'histoire de Judith.

Ceux qui disent que cette histoire n'est pas veritable au sens litteral, peuvent-ils croire que le saint Esprit ait dicté une histoire pour tromper tout l'Univers? N'a-t'il ps prévû qu'on la prendroit dans le sens litteral, puis qu'on n'y voit aucune marque d'énigme? Il est certain que si l'Auteur de ce livre a pû écrire une histoire comme celle-là, sans manquer à la sincerité, parce qu'il y entendoit un sens énigmatique, que personne que lui n'y a entendu pendant prés de seize siecles, il sera permis à un chacun d'écrire des histoires fausses, pourvû qu'il ait la précau-

tion

tion d'y entendre un ſens énigmatique, que perſonne que lui n'y entendra.

Mais ce qu'il y a encore de plus fort eſt, que tout le premier chapitre de ce Livre eſt rempli de faits que nous trouvons avec preſque toutes les mêmes circonſtances dans le plus ſincere des Auteurs profanes qui ont écrit de ces temps-là : en ſorte qu'il faudra dire que l'Auteur de ce Livre a pris toutes ſes meſures pour tromper les gens, en joignant des faits tres-veritables dans le ſens litteral avec ceux qui ne l'étoient que dans un ſens énigmatique, ſans faire ſentir aucune diſtinction entre les uns & les autres.

L'Auteur auroit encore uſé d'un artifice tout propre à faire tomber dans l'erreur, lors qu'à la fin de ſon livre il nous marque ce grand nombre d'années de paix, qu'on ne ſçauroit trouver qu'au

temps du Roi Manaſſés, & de deux ou trois Rois qui lui ont ſuccedé. En ſorte que tant par ces années de paix ; que par la qualité des faits qu'il rapporte, il nous auroit portez à placer ſon hiſtoire en ce temps-ci, plutôt qu'en un autre. Ce qu'il n'auroit jamais fait, s'il n'eût eu un deſſein premedité d'uſer de tous les moïens imaginables pour tromper les gens.

On allegue pour ſe défendre contre ces raiſons, l'hiſtoire de Lazare, où nous voïons que le Sauveur nomme Lazare & Abraham, quoique ſuivant le ſentiment de pluſieurs ce ne ſoit qu'une parabole. Il eſt vrai que cette circonſtance des noms a fait que pluſieurs ont crû que cette hiſtoire étoit veritable à la lettre; d'autres neanmoins, nonobſtant cela, n'ont pas laiſſé de la prendre pour une ſimple parabole. Mais

ſoit que cette hiſtoire ſoit veritable litteralement, ou ſeulement parabolique, il eſt aiſé de voir que le Fils de Dieu n'a pas pris un ſoin particulier d'en perſuader la verité litterale : au lieu que dans le livre de Judith on voit ſi clairement un deſſein de perſuader, que je ne crois pas qu'un homme qui lira ce Livre ſans préoccupation, ne juge que l'Auteur a voulu qu'on crût que ce qu'il diſoit étoit veritable au pied de la lettre.

De plus, dans l'hiſtoire de Lazare on voit d'abord que le deſſein du Fils de Dieu eſt de nous faire entendre que les bons, qui vivent ordinairement dans la ſouffrance, ſont comblez de biens en l'autre vie : & qu'au contraire les méchans ſe donnent du bon temps en ce monde, & ſont tourmentez éternellement en l'autre. Ce ſens moral eſt ce qui frappe d'abord

dans cette histoire. Que si les noms de ces deux personnes peuvent porter à croire que l'histoire est veritable, il y a bien des choses qui peuvent persuader le contraire. Cet homme enseveli dans l'enfer en corps & en ame ; cet entretien d'Abraham avec une personne si éloignée de lui : ce desir qu'une personne damnée a du salut de ses freres, sentent fort la parabole. Il paroît que le Fils de Dieu ne s'est pas mis en peine de s'expliquer fort clairement, pour nous tirer de doute sur cela, & que tout son dessein étoit de nous donner une importante leçon pour nous faire mépriser les plaisirs de cette vie.

Mais dans le livre de Judith tout conspire à nous persuader de la verité de l'histoire qui y est rapportée. Le grand nombre de faits, leur suite toute naturelle, leur conformité avec l'histoire

profane: en un mot, tout ce que nous avons dit jusques ici, fait voir clairement qu'il n'est rien de plus constant que les faits qui y sont racontez.

Outre cela, l'histoire de Lazare n'est qu'une petite partie d'un discours familier, où les paraboles entrent frequemment; & où on ne les emploïe qu'entant qu'elles ont rapport à ce qui precede & à ce qui suit. Mais dans le livre de Judith, on voit bien par ce que l'Auteur dit au commencement, & dans toute la suite, qu'il n'a d'autre dessein que de conserver une histoire memorable à la posterité.

Enfin si l'on dit que ce livre est une parabole, on le dira avec autant de fondement d'un grand nombre d'histoires de la Bible. Et quelque novateur pourra bien un jour le dire de celle de Samson, où l'on voit un grand nombre de

faits si extraordinaires, qu'ils pourroient passer pour incroïables, s'ils n'étoient autorisez par le témoignage du S. Esprit. Ces trois cens renards attachez queuë à queuë : cette armée défaite par Samson, qui n'avoit pour armes qu'une machoire d'âne, & qui en tua mille avec un instrument si peu propre à combatre : la fontaine qui sortit de cette machoire ; les portes d'une ville que Samson emporta sur ses épaules, & d'autres actions semblables, dont cette histoire est toute pleine, sont si surprenantes, qu'il semble que ces esprits forts, qui ont tant de peine à croire ce qui surpasse le cours ordinaire de la nature, pourroient se délivrer d'une grande gêne, en disant que ce n'est qu'une parabole.

L'histoire d'Esther devroit encore passer dans leur esprit pour une Tragedie : car on y voit des

révolutions étonnantes qui se passent en peu d'heures : un homme qui devoit être pendu, monte ce même jour à la plus haute dignité d'un grand Empire : un autre, qui étoit le premier Ministre du Roi de Perse, passe immediatement de ce haut degré de fortune au gibet. On ne voit gueres de révolutions si precipitées, que dans les Tragedies.

Neanmoins on ne s'est pas encore avisé de dire que ce ne sont que des paraboles, ou des Tragedies; & ce seroit être plus que temeraire de le dire d'aucune de ces histoires. Pourquoi donc le dire de celle de Judith, qui a beaucoup moins de marques de parabole ou de Tragedie, & qui a toujours passé pour une histoire veritable, aussi-bien que celles-là, comme nous ferons voir dans la suite.

CHAPITRE III.

Troisiéme preuve prise des dernieres paroles du livre de Judith.

LEs dernieres paroles du livre de Judith nous fournissent une tres-forte preuve de la verité de cete histoire. Il est dit au chap. dernier vers. 30. que les Hebreux celebroient tous les ans une fête au jour de la victoire remportée devant Bethulie, & qu'ils continuoient encore à la celebrer au temps où l'Auteur écrivoit cette histoire. Il n'y a rien de plus fort que ce témoignage de l'Auteur ; doutera-t'on aprés cela de la verité litterale de ce livre ? On ne peut pas dire que les Juifs se trompoient, & qu'ils

celebroient la fête d'une victoire qu'ils n'avoient jamais gagnée: Cela ne peut pas tomber dans l'esprit d'un homme raisonnable. On n'oseroit dire non plus que les Juifs n'ont jamais celebré la fête dont il est parlé dans ce Livre, mais que cela est de l'invention de l'Auteur, aussi-bien que tout le reste. Car ç'auroit été la plus haute impudence qu'on puisse s'imaginer, que d'assurer qu'on celebroit une fête, quand tout le monde sçavoit le contraire: & cet Auteur se seroit exposé à la raillerie de tout le peuple, & peut-être à quelque chose de pis.

Grotius a tâché d'éluder la force de cet argument, en disant que l'Auteur parle là de la fête de la Dedicace du Temple, instituée par Judas Machabée. Mais ce sçavant homme se contredit lui-même manifestement: car il dit dans sa Preface sur le livre de Judith,

que cette histoire fut composée avant qu'Antiochus profanât le Temple en y introduisant des idoles : & dans son explication du passage de saint Jean : [a] *Facta sunt encænia*, il pretend que cette fête de la Dedicace fut instituée, lors qu'aprés les profanations d'Antiochus, Judas fit purifier le Temple. Suivant cela, l'Auteur du livre de Judith aura écrit cette histoire plusieurs années avant l'institution de la fête de la Dedicace. Comment pouvoit-il donc parler là d'une fête qui n'avoit pas encore été instituée ?

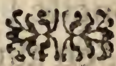
Mais quand même ce livre auroit été composé aprés l'institution de la fête de la Dedicace, est-il croïable que le peuple Juif ait ignoré le sujet de la fête qu'il celebroit, & que l'Auteur de ce Livre ait pû lui persuader qu'il celebroit la fête d'une victoire

[a] *Joan*. 10. 22.

dont personne n'auroit jamais entendu parler ? En verité cela ne merite pas de réponse.

Le même Grotius, pour soûtenir ce qu'il a avancé, dit qu'on ne trouve pas chez les Juifs de jour destiné à celebrer cette fête. Mais on peut dire à cela ce qu'il dit lui-même au sujet de la fête instituée par Judas Machabée pour la défaite de Nicanor. Il dit donc que cette fête, qui dura jusques au temps de l'historien Joseph, fut discontinuée aprés cela. Nous dirons aussi que la fète de la victoire de Judith, qui avoit été instituée quatre ou cinq siecles avant celle-là, aura cessé aprés un certain temps. N'est-il pas croïable que les Juifs, parmi tant de révolutions & de calamitez, auront cessé de celebrer plusieurs fêtes instituées pour la réjoüissance des victoires qu'ils avoient gagnées si long temps auparavant?

J'ajoûte à cela que l'Eglise d'Ethiopie fait une fête en memoire de la victoire remportée à Bethulie du temps de Judith, comme on peut voir dans le Calendrier Ethiopien que Scaliger a mis dans son septiéme livre *de emendatione temporum*. Cette fête se celebroit le quatriéme Aoust ; & il est aisé de voir que c'étoit en cette saison que Bethulie avoit été assiegée : car il est marqué qu'Holoferne marchoit vers la Judée au temps de la moisson, & qu'il assiegeoit Bethulie dans le temps des grandes secheresses : au lieu que la fête de la Dedicace, dont nous venons de parler, se celebroit durant l'hyver, comme il est marqué au même endroit de saint Jean.



CHAPITRE IV.

Quatriéme preuve, tirée de ce que cette histoire a été regardée comme veritable par les Chretiens de tous les siecles depuis Jesus-Christ, & par les Juifs des premiers siecles de l'Eglise.

TOus les Catholiques, & même plusieurs Protestans demeurent d'accord que le livre de Judith a toujours été regardé comme un livre saint, & que depuis les premiers siecles l'Eglise l'a fait lire pour l'édification des Fidéles. [a] Saint Jerôme témoigne que le Concile de Nicée l'avoit compté parmi les saintes Ecritures: *Hunc librum Synodus Nicæna in numero sanctarum Scripturarum legitur computasse.* Le Concile III. de Carthage tenu l'an 397. en autorise la lecture, & en parle même comme d'un

[a] *Præfat. in Judith.*

livre canonique. Voici ses paroles : *Item placuit, ut prater Scripturas canonicas nihil in Ecclesia legatur sub nomine divinarum Scripturarum. Sunt autem canonicæ Scripturæ Genesis, Exodus .... Judith, &c.*

Par ces deux passages, aussi-bien que par plusieurs autres que nous citerons plus bas, le sçavant Pere Serarius & un grand nombre d'Auteurs qui ont fait des Commentaires sur Judith, ont voulu prouver que ce livre est d'autorité divine depuis les premiers siecles de l'Eglise. Mais plusieurs habiles Theologiens de nos jours disent que quoi qu'il soit certain que le livre de Judith [a] & les au-

a Les livres protocanoniques du vieux Testament sont ceux dont l'autorité a passé immediatement de la Synagogue à l'Eglise. Ceux-là sont au nombre de vingt-deux, que saint Jerôme rapporte dans sa Preface intitulée *Prologus Galeatus*. Les Deuterocanoniques sont ceux que la Synagogue n'avoit pas reçûs comme canoniques, mais qui ont été rendus autentiques par l'Eglise.

tres deuterocanoniques ont toujours été en veneration dans l'Eglise, & qu'ils y ont été regardez comme des livres saints & pieux, ils n'ont pourtant eu autorité qu'aprés que le Concile de Florence les a consacrez en les mettant dans son Canon. Il y en a même plusieurs qui pretendent que cette consecration ne s'est faite qu'au Concile de Trente, & que ce n'est que depuis ce temps que le livre de Judith a autorité dans l'Eglise. Ceux qui soûtiennent ces deux derniers sentimens, se fondent sur divers passages de saint Jerôme, [a] de l'Auteur du Recueïl qui se trouve parmi les œuvres de saiut Athanase, & de plusieurs Auteurs des siecles suivans. Ils alleguent en-

a C'est le livre qui a pour titre *Synopsis Scripturæ sacræ*, qui n'est pas de saint Athanase, comme nous ferons voir dans la nouvelle édition de ce Pere.

core en leur faveur le silence du Concile de Laodicée, qui n'a pas mis Judith dans son Catalogue des livres de l'Ecriture, & ils pretendent que le troisiéme Concile de Carthage n'a fait que designer le Canon des livres saints, sans neanmoins le consacrer, comme il paroît en ce que plusieurs grands Auteurs qui ont écrit depuis ce Concile, ont souvent parlé des Deuterocanoniques comme des livres qui n'étoient pas encore tout-à-fait autorisez.

Nôtre dessein n'est pas d'examiner ici quand ce livre a commencé d'avoir autorité. Cela nous engageroit dans de longues questions, qui ne sont pas de nôtre sujet. Mais nous pretendons prouver que depuis les premiers siecles de l'Eglise les Chretiens & les Juifs l'ont regardé comme veritable à la lettre. Nous allons

d'abord rapporter un passage remarquable d'un Pere du second siecle. C'est de saint [a] Clement Alexandrin, qui aiant vêcu si prés des Apôtres, & aiant pû voir de leurs disciples, ne parle que dans le sentiment des premiers Chretiens, & de Jesus-Christ même. Il dit donc parlant de cette vertu heroïque, qui fait que l'on s'expose aux plus grands perils pour l'amour du prochain. Ce n'est pas dans les " hommes seulement que cette " grande vertu se trouve; on la " remarque aussi dans les femmes. " Car si aprés que Dieu eut dit à " Moïse: *Je vous ai déja dit une &* " *deux fois que j'ai consideré ce peuple,* " *& qu'il a une tête dure & inflexible:* " *laißez-moi faire, afin que je les per-* " *de & que j'efface leur nom de dessous* " *le ciel, & je vous établirai sur un* " *peuple beaucoup plus grand & plus* "

a *L. 4. Strom.*

„ *puißant que celui-ci.* Moïse lui
„ répondit en priant pour son
„ peuple, sans avoir égard à son
„ interest particulier : *Ne le faites*
„ *pas, Seigneur, mais pardonnez ce*
„ *peché à ce peuple, ou effacez-moi aussi*
„ *du livre des vivans....* De mê-
„ me Judith, qui étoit une fem-
„ me des plus parfaites, voïant
„ sa ville assiegée, aprés qu'elle
„ eut prié les Anciens d'agreer
„ qu'elle sortît de la ville, elle se
„ rendit au camp des Barbares,
„ méprisant tous les perils pour
„ sa patrie, & dans la confiance
„ qu'elle avoit en Dieu, elle vou-
„ lut bien se mettre entre les mains
„ des ennemis. Aussi reçut-elle
„ bien-tôt la recompense de sa
„ foi, puisque n'étant qu'une fem-
„ me, elle vainquit neanmoins
„ l'ennemi de la foi, & qu'elle
„ emporta la tête d'Holoferne.
Ce passage étoit trop long pour
le rapporter en grec ; mais ceux

qui entendront cette langue, verront bien que nous ne nous sommes point éloignez du sens de l'Auteur.

Il est évident que ces paroles ne peuvent être que d'un homme qui croïoit que l'histoire de Judith est tres-veritable à la lettre. Tout le raisonnement de saint Clement ne vaudroit rien, si le livre de Judith n'étoit qu'une fiction. Car comment l'exemple d'une femme qui n'auroit jamais été, pourroit-il prouver cette proposition ; Les vertus heroïques se trouvent dans les femmes, aussi-bien que dans les hommes? Il faut donc dire necessairement que saint Clement Alexandrin a regardé l'histoire de Judith comme tres-veritable. D'où l'on peut inferer que c'étoit le sentiment commun de l'Eglise en ce temps-là. Le témoignage des Auteurs contemporains à saint Clement

rend ce point inconteſtable.

[a] Tertullien, pour prouver qu'il n'eſt pas permis de paſſer à de nouvelles noces, allegue l'exemple de Judith, qui ne s'eſt mariée qu'une fois: quoique l'exemple de cette ſainte veuve ne prouve nullement ce que Tertullien pretend, cet Auteur ne laiſſe pas de faire voir, en voulant autoriſer ſon erreur par cette hiſtoire, qu'il ne l'a pas regardée comme une fiction ou comme une parabole, mais comme un fait tres-conſtant.

Le témoignage d'Origene n'eſt pas moins fort. Voici ſes paroles:
„ [b] Que dirai-je de Judith, cette
„ excellente femme, & la plus noble
„ de toutes les femmes, qui voïant
„ ſon païs ſur le point de ſa rui-
„ ne, s'expoſa toute ſeule pour
„ ſa défenſe, & eut la hardieſſe
„ de s'engager dans un peril évi-

a *Tertull. de Monogam. ſub finem.*
b *Orig. hom. 9. in lib. Judicum.*

dent, pour tuer le cruel Holoferne. Elle ne mit point sa confiance dans les armes, dans les chevaux de guerre, ni dans les troupes auxiliaires; mais par la seule force de son esprit & par la confiance que lui donnoit une foi vive, elle tua l'ennemi de sa patrie avec autant d'adresse que de courage: en sorte qu'une femme rendit à sa patrie la liberté que les hommes avoient perduë. Mais pourquoi allons-nous chercher si loin des exemples des anciens, &c. « « « « « « « « « « « « « « « «

On ne parle pas ainsi d'une personne qu'on croit n'avoir jamais été: & il n'y a point d'homme au monde qui ne juge sur ces paroles qu'Origene étoit tres-persuadé de la verité de l'histoire de Judith.

Eusebe de Cesarée ne pouvoit mieux témoigner qu'il regardoit

cette histoire comme veritable au sens litteral, qu'en tâchant d'en déterminer le temps, comme il a fait dans sa Cronique: en quoi pourtant il n'a pas réüssi, comme nous avons prouvé ci devant.

Saint Jerôme s'explique si clairement sur ce point en plusieurs endroits de ses Ouvrages, qu'il ne laisse aucun lieu de douter qu'il ne regarde cette histoire „ comme veritable. [a] Ruth, dit-il, „ Esther & Judith sont si illu„ stres, qu'elles ont donné leur „ nom à leurs histoires. Il fait aller de pair l'histoire de Judith avec celles de Ruth & d'Esther, & donne à connoître en même temps qu'il croit celle là aussi veritable que les deux autres. Et dans une de ses [b] Epîtres à Sabine il propose pour exemple à cette Dame Judith dans le vieux Testa-

a *Epist.* 140.
b *Epist.* 9.

ment, & Anne fille de Phanuel dans le Nouveau. Enfin dans son Commentaire sur Isaïe il dit qu'une prophetie du chapitre 14. peut s'entendre de la défaite de l'armée d'Holoferne par les Israëlites.

Il est donc évident que saint Jerôme, aussi-bien que tous les autres Peres qui l'ont precedé, ont regardé l'histoire de Judith comme un fait tres-constant & tres-veritable. Saint Clement Alexandrin, Tertullien & Origene sont si prés des premiers temps de l'Eglise, qu'il ne faut pas douter qu'ils ne nous aient conservé dans sa pureté le sentiment des Apôtres & de leurs disciples touchant ce livre; ce qui est d'autant plus certain, que tous les Peres conviennent dans le même sentiment, sans que pas un d'eux ait jamais dit un mot qui puisse faire soupçonner que l'histoire de

Judith ait paſſé ou pour une fiction ou pour une parabole.

Il nous ſeroit aiſé de produire un grand nombre de témoignages des Peres des ſiecles ſuivans, de ſaint Ambroiſe, de ſaint Auguſtin, de ſaint Fulgence, de ſaint Paulin, & de pluſieurs autres: mais comme la grande difficulté n'eſt que pour les Peres des premiers ſiecles, il n'eſt pas neceſſaire de rapporter ici les paſſages de ceux qui ſont venus aprés: ceux qui s'occupent à la lecture des Peres & des Auteurs Eccleſiaſtiques, les verront parler ſi ſouvent du livre de Judith, comme d'une hiſtoire veritable, qu'ils ne pourront pas douter que ce n'ait été le ſentiment des Chretiens de tous les ſiecles.

Le témoignage ſi conſtant & ſi uniforme de tous les Peres, même des plus anciens, me convainc entierement que l'hiſtoire de Judith

dith étoit regardée comme veritable du temps de Jesus-Christ, & que ce sentiment a passé de lui aux premiers Chretiens, & s'est toujours conservé dans l'Eglise sans qu'il y ait eu aucune contestation sur ce sujet jusques au seiziéme siecle.

Il me paroît même certain que c'étoit le sentiment des Juifs du temps de Jesus-Christ, & dans les siecles suivans. Origene & saint Jerôme témoignent que les Juifs conservoient soigneusement les livres de Judith & de Tobie comme des livres saints, quoi qu'ils ne les missent pas dans le Canon des Ecritures: parce que ce Canon étoit une chose sainte & consacrée depuis long-temps, où l'on n'osoit rien ajoûter.

Que si les Juifs eussent regardé ces histoires comme des paraboles, ou des Tragedies, quelle apparence que les anciens Peres

n'eussent rien dit de ce sentiment des Juifs de leur temps, & sur tout Origene & saint Jerôme, qui marquent si exactement l'opinion des Hebreux sur ces livres? Ces deux Peres entendoient parfaitement l'Hebreu, & conferoient souvent avec les Juifs sur les Livres saints, comme ils le témoignent plusieurs fois dans leurs Ouvrages. Ainsi ils ne pouvoient pas ignorer leur sentiment sur l'histoire de Judith.

Outre cette preuve negative, qui est tres-forte, en voici une positive, qui ne laisse aucun lieu de douter que les Juifs des premiers siecles de l'Eglise n'aient regardé le livre de Judith comme une histoire veritable. Cette preuve est tirée de saint Jerôme, qui dit dans son Prologue sur Judith, que chez les Juifs ce livre étoit regardé comme saint, & que quoique son autorité ne fût

pas inconteſtable, ils ne laiſſoient pas de le compter parmi leurs hiſtoires : *Apud Hebræos liber Judith inter hagiographa legitur : cujus autoritas ad roboranda illa quæ in contentionem veniunt, minùs idonea judicatur, Chaldæo tamen ſermone conſcriptus inter hiſtorias computatur. Sed quia hunc librum Synodus Nicæna in numero ſanctarum Scripturarum, &c.* Les Juifs le regardoient donc comme une hiſtoire, & non pas comme une parabole ou comme une Tragedie, & il eſt conſtant par tout ce que nous venons de dire, que c'étoit leur ſentiment dés les premiers temps de l'Egliſe.

Le conſentement unanime des Chretiens & des Juifs des premiers ſiecles eſt une preuve déciſive de la verité de l'hiſtoire de Judith. Il ne faut pas douter que les Juifs ſi jaloux des Traditions de leurs Peres, n'euſſent conſervé

de main en main celle qui regardoit la verité de ce Livre. Ainsi on doit tenir pour certain qu'il avoit été receu pour veritable dés qu'il avoit commencé à paroître au public. Car si la verité de ce Livre n'avoit pas été appuïée d'une Tradition constante, les premiers Chretiens ne l'auroient pas reçu comme veritable à la lettre. Or il est certain qu'ils l'ont regardé comme tel; & il y a lieu de croire que les Apôtres l'ont donné à lire aux premiers Fidelles comme un Livre tres-saint & tres-veritable, & qu'ils l'avoient eux-mêmes reçu de Jesus-Christ.

Je suis persuadé que si ceux qui disent que ce Livre n'est qu'une parabole ou qu'une Tragedie, avoient fait reflexion sur tous ces témoignages des anciens Peres & des anciens Juifs, ils ne se seroient pas si-fort precipitez

à nier que l'hiſtoire de Judith fût veritable au ſens litteral. Le jugement que l'on fait de la verité d'une ancienne hiſtoire, doit être fondé ſur le témoignage des anciens Auteurs ; c'eſt à eux qu'il faut avoir recours, lorſque l'on veut s'aſſurer d'un fait de cette nature : & il faut toujours les ſuivre, lors qu'ils conviennent dans le même ſentiment.

Les Peres des premiers ſiecles n'ont avancé ſur ce point que ce que la Tradition & l'uſage conſtant de l'Egliſe avoit établi. Abandonnera-t'on ces guides fidelles, pour ſuivre des modernes, qui n'ont jugé de ces choſes que par caprice & par fantaiſie, & qui ne ſe ſont appuïez que ſur des raiſons dont nous avons fait voir évidemment la fauſſeté ? Il eſt ſans doute plus ſeur de s'en tenir aux premiers, & de dire comme eux, que le

Livre de Judith eſt tres-veritable ſelon le ſens litteral.

Ajoûtons à cette preuve celle qu'on peut tirer des deux celebres Auteurs Burchard & Adrichomius, qui aſſurent avoir vû le lieu où étoit ſituée la ville de Bethulie, qui n'étoit pas encore entierement ruinée lors qu'ils voyagérent dans la Judée ; & ce dernier dit qu'il y avoit encore en ce temps-là des marques du campement d'Holoferne. Il eſt à remarquer que ce que ces deux Auteurs diſent de la ſituation de Bethulie & des lieux circonvoiſins, eſt tout-à-fait conforme à ce que l'Ecriture en rapporte. Le témoignage de ces deux Auteurs paroîtra foible à quelques-uns : mais nous croïons qu'on ne doit pas le mépriſer, lors qu'il eſt joint à d'auſſi fortes preuves que celles que nous avons apportées juſques ici.

CHAPITRE V.

Réponse à quelques objections.

LUther, & aprés lui plusieurs Protestans ont pretendu prouver que l'histoire de Judith ne peut pas être veritable au pied de la lettre, parce qu'il n'est parlé nulle part de la ville de Bethulie que dans le seul Livre de Judith. Mais il est fort aisé de faire voir la foiblesse de cette raison. Car combien de villes dans les Macchabées & dans les Evangiles, dont il n'est fait mention que dans ces seuls livres? Où est-il parlé dans l'ancien Testament d'Ephrem, de Corozaïm, de Nazaret, & en un mot d'un tres-grand nombre d'autre villes que chacun peut remarquer aisément? On n'oseroit dire

pour cela qu'elles n'ont jamais été ? & il n'eſt pas plus permis de dire ſur une ſi foible conjecture, que Bethulie n'a jamais été que dans l'imagination de l'Auteur du Livre de Judith.

J'ajoûte à cela, que n'aiant plus les exemplaires Caldaïques de l'hiſtoire de Judith, nous ne pouvons pas ſçavoir comment ce nom y étoit écrit : & la differente maniere dont nous liſons ce nom dans le texte Grec & dans la Vulgate, nous fait juger qu'apparemment ni l'un ni l'autre n'a rendu ce nom de même qu'il étoit écrit dans le Chaldaïque. Si nous avions l'original, nous y verrions peut-être un nom qui ſe trouveroit dans quelque autre livre de la Bible. On peut encore prouver que Bethulie a été veritablement par ce que nous avons dit dans le Chapitre precedent, que Burchard & Adrichomius ont vû cet-

te ville, lors qu'elle n'étoit pas encore entierement ruinée, dans la même ſituation où on la voit décrite au Livre de Judith : & que les lieux des environs ſont les mêmes que ce ſaint Livre rapporte.

Le Pere Serarius pretend que Bethulie eſt la même que Bethul, ville de la Tribu de Simeon, de laquelle il eſt parlé dans le 19. chapitre de Joſué. Ce qui peut favoriſer ce ſentiment, eſt que cette ville étoit de la Tribu de Simeon, de laquelle il ſemble que Judith étoit. La conformité du nom pourroit encore perſuader cela. Mais ce qui peut faire quelque difficulté, eſt que cette Bethul paroît être ſituée bien loin du lieu où étoit Bethulie. On s'en rapporte au jugement du Lecteur.

Vittaker & quelques-autres attaquent la verité de cette hiſtoi-

re par un argument qui n'est pas plus fort que le precedent. Ils alleguent le silence de Joseph, qui n'auroit pas oublié, disent-ils, un fait de cette importance & si glorieux à sa nation, s'il étoit arrivé veritablement. Mais ceux qui ont lû Joseph, auront remarqué que cet Auteur dans son histoire du temps qui a precedé la captivité de Babylone, ne dit presque rien des Rois de Juda, que ce qu'il a trouvé dans les Livres des Rois & des Paralipomenes. D'où vient que plusieurs faits considerables, qui ont été omis dans les Livres saints, ne se trouvent pas non plus dans Joseph: d'autres, que l'Ecriture ne dit qu'en passant, ne sont pas racontez plus au long dans cet Auteur. Et comme l'histoire sainte est extrémement abregée, elle omet un grand nombre de faits, même des plus remarquables, &

souvent elle se contente d'en parler en termes generaux: *Reliqua autem verborum... & bella ejus, & fortitudo ejus*, & elle renvoïe à d'autres Livres que nous n'avons plus, & qu'on n'avoit plus du temps de Joseph.

Il est vrai que cet Auteur auroit pû se servir du livre de Judith même, qui constamment étoit alors fort connu chez les Juifs: mais comme il avoit suivi pas à pas les histoires des Rois & des Paralipom. il ne les a pas voulu interrompre par celle-là: outre qu'il ne sçavoit peut-être pas en quel temps il falloit la placer. Ce qui est d'autant plus croïable, qu'il ne paroît pas avoir eu grande connoissance de l'histoire des Medes. Cela ne doit nullement embarrasser dans Joseph, où nous voïons tant d'omissions considerablres. Il est certain que les Scythes envahirent l'Asie du tems de Manassés, qu'ils y firent

de grands ravages, qu'ils entrerent dans la Palestine, pillerent le temple de Venus d'Ascalon, qu'ils s'établirent à Bethsan ville de la Judée, qui s'appella depuis de leur nom Scythopolis. C'étoient des évenemens trop remarquables, pour être omis dans une histoire comme celle de Joseph; & neanmoins cet Historien n'en dit pas un mot, parce qu'il n'en a rien trouvé dans les Livres des Rois & des Paralipomenes, qui sont presque ses seuls memoires pour l'histoire des Juifs.

Le meurtre des Innocens étoit encore un fait considerable, qui devoit avoir place dans l'histoire d'Herode le Grand, que Joseph a écrite, & neanmoins il n'en a rien dit: & cela fait voir qu'une preuve tirée du silence de Joseph est de peu de consequence, & que l'histoire de Judith n'est pas moins veritable, parce que

Joseph ne l'a pas rapportée.

On allegue encore une autre preuve contre la verité de ce Livre, que l'on tire du même Joseph. Cet Auteur dans sa liste des Souverains Pontifes qui ont été depuis David jusques à la captivité de Babylone, ne fait point mention d'Eliacim, qui, selon le livre de Judith, étoit Grand-Prêtre en ce temps-là: & l'on pretend que cela fait voir que cet Eliacim n'a jamais été, & que l'histoire de Judith est une fiction. Mais cet argument tombe en ruine dés que l'on vient à examiner la liste des Souverains Pontifes qui se trouve dans cet Auteur. La voici tout au long:

* Sadoc. Achimas. Azarias. Joramus. Isus. Axioramus. Phideas. Sudeas. Julus.
Jothamus.
Urias.

* *Ioseph Antiquit. lib. 10. c. 11.*

Nerias.
Odeas.
Saldumus.
Helcias.
Sareas.
Josadocus.

Il est certain que plusieurs Souverains Pontifes, que l'Ecriture nomme, ne se trouvent pas dans cette liste. Nous n'y voïons pas le Grand-Prêtre Amarias, qui exerçoit cette Charge du temps de Josaphat, comme il est dit au livre second des Paralipomenes ch. 16. Joïadas, qui étoit Grand-Prêtre du temps de Joas, n'y paroît pas non plus, Il n'y est pas parlé d'Azarias, qui exerçoit la Charge de souverain Pontife durant le regne d'Ozias, d'Achaz & d'Ezechias : car il est évident qu'Azarias, qui est le troisiéme dans la liste de Joseph, ne sçauroit être le même que celui-là. Il ne faut donc pas s'étonner si cet

Auteur a aussi omis celui dont il est parlé dans le livre de Judith: & l'on n'en peut tirer aucune preuve contre la verité de ce Livre. Ceux qui voudront défendre cet Auteur, pourront dire que plusieurs de ces Souverains Prêtres avoient deux noms differens, & que l'Ecriture les appelle de l'un de ces noms, & Joseph de l'autre: mais en ce cas-là il faudra le dire d'Eliacim aussi-bien que des autres.

La plûpart des Protestans disent que l'histoire de Judith est une Tragedie, ou une piece énigmatique, où l'on voit joüer divers personnages, les noms desquels sont conformes à l'action qu'ils representent. Voici ce qu'en dit Grotius dans sa Preface sur le Livre de Judith. Tout ce qui " est dans ce Livre est énigma- " tique. Il fut écrit lors qu'An- " tiochus l'Illustre vint en Judée, "

» auparavant que le Temple fût
» profané par les idoles que l'on
» y mit depuis. On l'écrivit dans
» le dessein de confirmer les Juifs
» dans l'esperance que Dieu les
» délivreroit. Car personne ne
» niera que Judith ne soit la mê-
» chose que la Judée ; Bethulie,
» Beth-el-ia, *c'est à dire la maison*
» *de Dieu*, est le Temple. Le
» glaive qui en sort sont les prie-
» res des Saints. Nabuchodonosor
» signifie souvent chez les Juifs,
» le diable : l'Assyrie, c'est l'ar-
» rogance : l'instrument du diable,
» c'est Antiochus, qui sous un
» nom emprunté est appellé ici
» Holofernes, c'est-à-dire Halper-
» Nahas, qui lie le serpent, &c.

Voila un beau jeu d'esprit ; & si Grotius ne peut pas se vanter d'avoir détruit la verité de cette histoire, il peut au moins se glorifier d'y avoir trouvé le sujet d'une belle Tragedie. Mais

aussi c'est-là tout: car s'il prouvoit ce qu'il pretend, cela auroit de dangereuses consequences pour plusieurs histoires de l'Ecriture, de la verité desquelles personne ne doute; où neanmoins Grotius auroit pû trouver des sujets de Tragedies aussi belles que celle-là; il y auroit même trouvé des allusions dans les noms qui auroient mieux convenu aux personnages, que celles qu'il fait ici. Presque toutes les Tragedies sont fondées sur des histoires veritables: ainsi ce n'est nullement prouver qu'une histoire est fausse, que d'y trouver matiere d'une Tragedie.

Quant à ces allusions que Grotius remarque dans les noms, combien les Peres en font-ils sur les autres histoires de l'Ecriture, qui sont beaucoup plus naturelles que celles que Grotius fait ici. Car Judith ne veut pas dire la

» auparavant que le Temple fût
» profané par les idoles que l'on
» y mit depuis. On l'écrivit dans
» le dessein de confirmer les Juifs
» dans l'esperance que Dieu les
» délivreroit. Car personne ne
» niera que Judith ne soit la mê-
» chose que la Judée ; Bethulie,
» Beth-el-ia, *c'est à dire la maison*
» *de Dieu*, est le Temple Le
» glaive qui en sort sont les prie-
» res des Saints. Nabuchodonosor
» signifie souvent chez les Juifs,
» le diable : l'Assyrie, c'est l'ar-
» rogance : l'instrument du diable,
» c'est Antiochus, qui sous un
» nom emprunté est appellé ici
» Holofernes, c'est-à-dire Halper-
» Nahas, qui lie le serpent, &c.

Voila un beau jeu d'esprit ; & si Grotius ne peut pas se vanter d'avoir détruit la verité de cette histoire, il peut au moins se glorifier d'y avoir trouvé le sujet d'une belle Tragedie. Mais

aussi c'est-là tout : car s'il prouvoit ce qu'il pretend, cela auroit de dangereuses consequences pour plusieurs histoires de l'Ecriture, de la verité desquelles personne ne doute ; où neanmoins Grotius auroit pû trouver des sujets de Tragedies aussi belles que celle-là ; il y auroit même trouvé des allusions dans les noms qui auroient mieux convenu aux personnages, que celles qu'il fait ici. Presque toutes les Tragedies sont fondées sur des histoires veritables : ainsi ce n'est nullement prouver qu'une histoire est fausse, que d'y trouver matiere d'une Tragedie.

Quant à ces allusions que Grotius remarque dans les noms, combien les Peres en font-ils sur les autres histoires de l'Ecriture, qui sont beaucoup plus naturelles que celles que Grotius fait ici. Car Judith ne veut pas dire la

Judée, mais une femme Juive; & en cet endroit c'est un nom propre, comme il l'est ailleurs dans l'Ecriture. *Bethulia*, ou comme le Grec a, *Baithyloüa*, n'a pas pû être fait de *Beth-el-ia*; el, qui est un nom de Dieu ne se lisant jamais par *ul*, ou *yl*: outre que l'on ne voit gueres de nom composé, comme celui-là des deux noms de Dieu joints à un autre nom.

Enfin Grotius devine, lors qu'il met aux noms *Bethulia* & *Holofernes* les lettres qu'il juge les plus propres à son dessein, & qu'il divise ces lettres comme il lui plaît, pour en faire des mots qui signifient ce qu'il veut leur faire signifier: car on ne peut pas sçavoir comment ces noms étoient écrits en Chaldaïque, qui est la langue originale de ce Livre. Outre cela Holofernes est un nom Persan, comme sçavent tous ceux

qui ont quelque teinture de l'histoire de cette nation, où l'on en voit plusieurs semblables, comme Artaphernés, Tissaphernés, &c. Il y a lieu de s'étonner qu'un homme d'aussi bon jugement qu'étoit Grotius, se soit amusé à des conjectures si foibles. Et je ne puis comprendre que des Auteurs de ce temps aient pû trouver quelque apparence de verité dans une imagination aussi mal fondée que celle-là. Il faut que la nouveauté ait de puissans charmes pour eux, puis qu'ils l'embrassent lors qu'elle a aussi peu de solidité qu'elle en a en cet endroit.

Grotius dit au même lieu, que ce livre fut écrit au commencement de la persecution d'Antiochus Epiphanés ou l'Illustre, afin que les Juifs fussent confirmez par cet exemple dans l'esperance que Dieu les délivreroit, & qu'il

empêcheroit que ſon Temple ne fût profané. Mais quelle apparence qu'on allât chercher des faits ſuppoſez, pour exciter les Juifs à ſe confier en Dieu, puis qu'il y avoit pluſieurs hiſtoires tres-veritables, qui rapportoient que Dieu les avoit délivrez pluſieurs fois miraculeuſement? Aura-t'on laiſſé là les hiſtoires de Debora, de Gedeon, de Samſon, de Jephté, de David, d'Aſa, de Joſaphat, & d'Ezechias, où l'on voit de ſi grands prodiges faits pour la délivrance des Hebreux; pour aller forger une hiſtoire ou fabuleuſe ou énigmatique, qui ne pouvoit avoir d'autre effet que de faire croire aux Juifs qu'on vouloit ſe joüer d'eux. Je ne comprens pas que l'exemple d'une délivrance qui n'auroit jamais été, eût pû faire eſperer aux Juifs que Dieu les délivreroit effectivement.

Tout cela fait voir que la cause que les Protestans soûtiennent, est si mauvaise, que les plus habiles d'entr'eux ne lui sçauroient donner la moindre apparence de verité. Il y a lieu d'esperer qu'aprés tant de bonnes preuves on sera persuadé de la verité de l'histoire de Judith, & que peu de gens seront ébranlez par les argumens de ceux qui soûtiennent qu'elle est ou fabuleuse ou parabolique ; puis qu'on a démontré fort clairement, ce me semble, leur peu de solidité.

F I N.

A PARIS,
De l'Imprimerie d'Antoine Lambin,
1690.

Observations & corrections à faire.

PAge 25. ligne 23. *& le recevoient (Holoferne) en lui presentant des couronnes.* La Vulgate a, *excipientes eum cum coronis.* Ce qui peut aussi s'entendre : *qu'ils le recevoient en portant des couronnes.* Cela est peu considerable, & l'on s'en remet au jugement du Lecteur.

P. 66. l. 11. *Elle vêcut dans la maison de son mari jusqu'à l'âge de 105. ans.* La Vulgate semble dire qu'elle a demeuré 105. ans dans la maison de son mari ; mais il faut l'expliquer par le Grec & par le Syriaque, qui disent qu'elle a vêcu 105. ans.

P. 82. l. 1. d'un bœuf, *lisez*, du tombeau d'un bœuf.

P. 132. l. 3. *Thonos Concoleros.* Ce nom se trouve dans les listes d'Eusebe & de George Syncelle, & l'on croit que Ctesias en est l'inventeur, comme il l'est de tant d'autres, & de toute l'histoire des Assyriens.

P. 149. l. 13. L'Ecriture sainte & Polyhistor. *lis.* le Texte Grec de Tobie, Joseph & Polyhistor.

P. 164. l. 4. Necos, *lisez* Nechao. Pag. 186 l. 10. la Critique, *lisez*, la Cronique. P. 188. l. 21. une, *lisez*, un. Pag. 197. & Ctesias, *lisez*, & que Ctesias. Pag. 207. l. dern. ou, *lisez*, ni. P. 288. l. 8. ceux qui disent, *lisez*, les Catholiques qui disent. P. 290. l. 23. *ôtez* neanmoins.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy donné à Verſailles le neuviéme jour de Janvier 1690. ſigné BULTEAU; Il eſt permis à Dom BERNARD DE MONTFAUCON, Religieux de la Congregation de ſaint Maur, de faire imprimer un Livre intitulé *La Verité de l'Hiſtoire de Judith*, en tel volume, marge & caractere, & autant de fois que bon lui ſemblera, durant le temps de ſix années conſecutives, à commencer du jour que ledit Livre ſera achevé d'imprimer; icelui vendre & diſtribuer par tout le Roïaume; avec défenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre ni diſtribuer ledit Livre, ſous quelque pretexte que ce ſoit, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ſes

aians cauſe, à peine de mil livres d'amende, confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interêts, ainſi qu'il eſt plus amplement porté par leſdites Lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Marchans Libraires & Imprimeurs, le quatorziéme Février 1690. *Signez*, P. TRABOUILLET *&* P. AUBOYN, *Adjoints.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le vingt-cinquiéme Février 1690.

Ledit R. P. Dom Bernard de Montfaucon a cedé ſon droit du preſent Privilege à Simon Langrogne, Marchand Libraire à Paris, ſuivant l'accord fait entre eux.

Les Exemplaires ont été fournis.





TABLE DES MATIERES.

A

P

B

C

N

O

P

T

V

Z

FIN.



moreau

